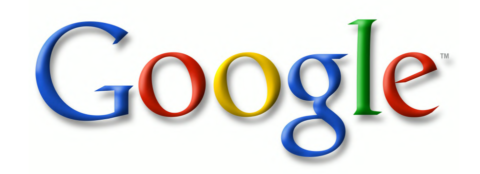
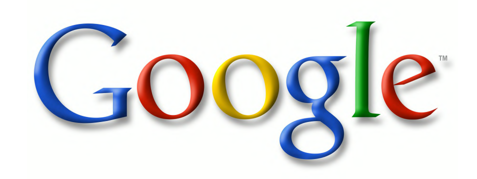
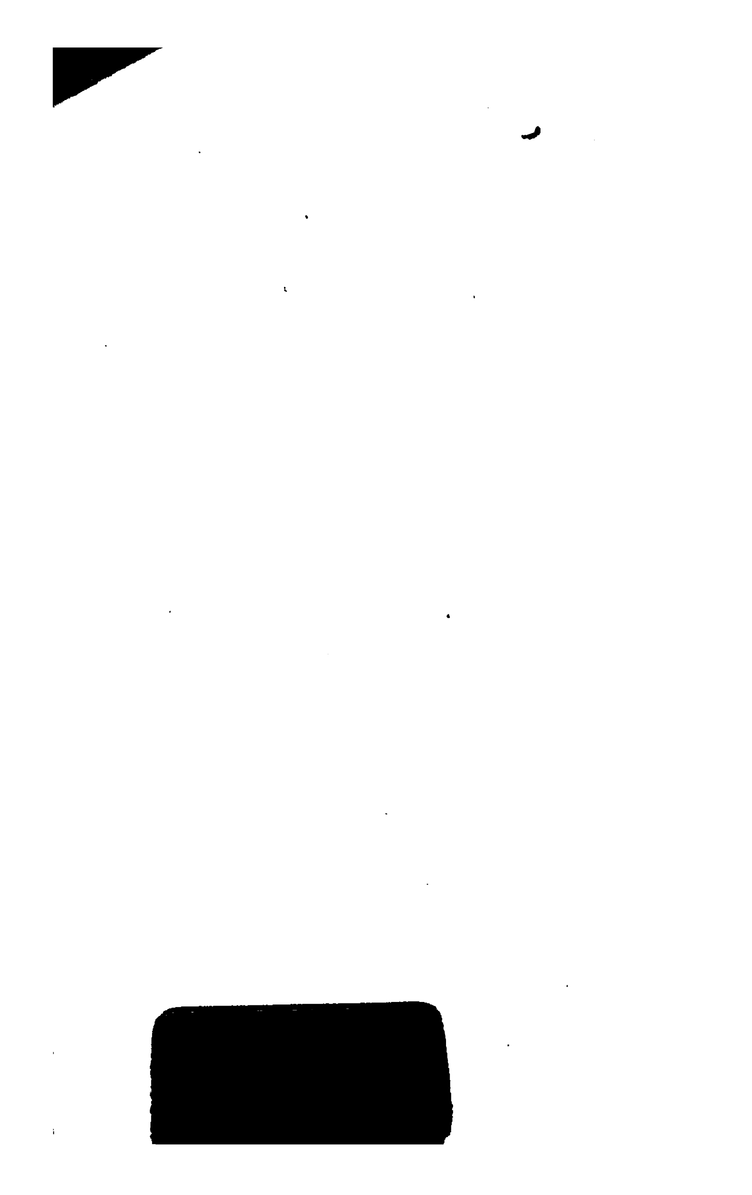






HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

Composée sur tout ce qui a paru de plus curieux, & sur un grand nombre de Manuscrits, & principalement sur ceux de

MR. ARKENHOLTZ,

PAR M. D. M*** PROFESSEUR ETC.

Quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.
VIRG. ÆN. Lib. I. ỳ. 548. 549.

TOME PREMIER.

Mauvillon



A AMSTERDAM,
Chez { *Z. CHATELAIN ET FILS.*
ARKSTÉE ET MERKUS.
MARC MICHEL REY. }
MDCCLXIV.

A SA MAJESTÉ
LE
ROI DE SUEDE.

SIRE,

J'ose dédier à VOTRE MAJETE l'Histoire d'un des plus grands Rois du Monde, & du plus glorieux de Vos Ancêtres.

Le

Le nom de GUSTAVE-ADOLPHE doit vous faire agréer, SIRE, un hommage que j'ai cru n'être dû qu'au Prince, qui occupe si dignement le Trône de ce Héros, à l'héritier de ses vertus, ainsi que de sa Couronne.

Si la Nation Suédoise s'est immortalisée par des victoires sous GUSTAVE-ADOLPHE LE GRAND, Elle s'illustre sous VOTRE MAJESTE par des triompes plus utiles dans la route des Beaux-Arts. Si le Régne de ce Héros fut l'école de Mars, celui de VOTRE MAJESTE est le Temple de Minerve. Les Suédois susceptibles de toute noble émulation, a-

près

près avoir été longtems la terreur de l'Europe, ſont aujourd'hui les émules, & ſouvent même les précepteurs des peuples les plus diſtingués dans la carrière du génie.

C'eſt, SIRE, à Votre goût pour les arts, & à Vos encouragemens que vos Sujets doivent les découvertes, dont ils ont enrichi leur Patrie & les autres Nations. Leurs talens, leur induſtrie ſont le fruit de la paix, dont ils jouiſſent ſous votre heureux Gouvernement.

Veuille le Ciel leur conſerver longtems un Roi Père de la Patrie, qui ne s'occupe que de leur bonheur, & du ſoin de leur ouvrir les ſources de l'abondance.

ce. C'eſt le ſeul moyen de les conſoler de la perte d'un Héros, qui leur fut trop tôt ravi.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond reſpect.

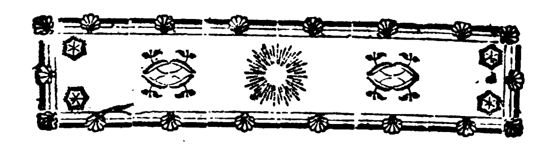
SIRE,

DE VOTRE MAJESTE

A Brunſwick
ce 15 Janvier
1764.

Le très humble & très obéiſſant Serviteur,

M. D. M. ***.



PREFACE.

SI l'Histoire des Héros de l'Antiquité nous intéresse encore aujourd'hui par la grandeur des entreprises, la varieté des faits, la diversité des caractères, & les révolutions qu'elle présente, quoique la plûpart de leurs actions soient mêlées d'injustice, & d'extravagance, combien plus doit intéresser l'Histoire d'un Héros de nos jours, dont toutes les démarches sont pesées au poids de la justice, & réglées sur les Loix de l'équité, dont le caractère est un heureux assortiment de sagesse, de pieté, de hardiesse, de grandeur d'âme, & du courage le plus intrepide?

Si les actions d'Alexandre, & de César jettent l'étonnement dans l'âme par la grandeur & la rapidité des succès, si elles amusent l'esprit, si elles l'instruisent même, rarement intéressent-elles le cœur. L'honnête-homme ne voit dans ces tableaux que des Criminels célèbres, d'heureux coupables, des ennemis du repos public, des Tyrans insatiables, en un mot,

d'illustres scélérats ; & ce qu'au fond on admire en eux n'est guère que les faveurs prodiguées d'une fortune aveugle, soutenues de beaucoup d'audace de leur part, des plus brillantes qualités de l'esprit, sans presqu'aucune vertu civile.

Il n'en est pas ainsi de Gustave-Adolphe le Grand. Il réunit tout ce que l'esprit, l'âme & le cœur ont de plus estimable. C'est un Héros ; mais un Héros Chrétien, éclairé & pénétré des lumières de l'Evangile. S'il prend les armes, ce n'est jamais par le motif d'une ambition inquiéte, & avide du bien d'autrui. Tantôt c'est pour soutenir ses droits au Trône, où sa Naissance, les vœux & les suffrages de toute la Nation l'avoient élevé ; tantôt pour la défense de ses Peuples ; tantôt pour assûrer leur Liberté ; tantôt pour le soutien de sa Réligion ; tantôt pour détruire la tyrannie, & briser le joug qu'un injuste oppresseur impose à toute l'Allemagne, & prépare à toute l'Europe. S'il a recours à la force, c'est toûjours après avoir tenté les voyes amiables, & lorsqu'il n'a plus rien à espérer des Loix de l'équité, & que sa modération ne fait qu'accroître l'injustice, & le mépris de ses ennemis. Il semble détester un art funeste pour lequel il a des talens supérieurs. Il

gémit des maux inséparables de la guerre; il la regarde comme un fléau, & ne s'y résout qu'après avoir épuisé tout autre moyen d'obtenir satisfaction des torts qu'on lui a faits. Au milieu des desordres, & de la licence des camps, quelle pureté de mœurs, quelles pratiques d'une piété sincère, quel respect pour la Réligion, quel attachement à ses sublimes vérités, quelle attention à reprimer le libertinage, & la licence du Soldat, quelle bonté envers les vaincus !

Jamais Roi a-t-il mieux rempli l'idée du parfait Héros? Quel modéle pour ceux que la Providence a fait naître sur le Trône! Qu'ils lisent, qu'ils méditent l'Histoire de Gustave-Adolphe: Elle les instruira, non par des définitions de la vertu, mais par des exemples. Ce n'est pas un traité méthodique, composé d'argumens subtils, de raisonnemens abstraits, de sentences saillantes & ingénieuses, c'est un modéle continuel plus instructif que tous les traités de morale. Où trouveroient-ils ailleurs plus de probité, plus de bonne foi, plus d'affection pour les sujets, plus de respect pour les Loix de l'Etat, plus d'égard pour les priviléges du Peuple, & la forme du Gouvernement établi, plus d'application aux affaires, plus de soin pour

le bien public, un intérêt plus vif pour la gloire & le bonheur de la Nation, plus d'indifférence pour la pompe & la magnificence, plus de mépris pour les aises & les commodités de la vie, plus de vigilance, plus d'intrépidité, plus de promtitude à concevoir, plus de prudence à exécuter, plus de constance, de courage, & de patience à surmonter les obstacles, plus de résolution à sacrifier ses commodités, ses plaisirs, son sang, & sa vie à l'intérêt public, plus d'attention à ménager ses amis, plus de vigueur à pousser ses ennemis, plus de fermeté à soutenir les prérogatives de sa dignité: en un mot, toutes les parties qui composent la vraie, & solide grandeur.

Quel tableau plus intéressant que l'Histoire d'un Prince si magnanime? Mais quel champ pour un Ecrivain qui auroit reçu de la Nature ce goût de dessein propre à rendre avec force de si grands objets, & ce ton de couleur qui caractérise le Grand & l'Héroïque !

Sur la foi du succès de quelques ouvrages en ce genre, j'ai osé entreprendre l'Histoire de ce Monarque incomparable. Je n'ai pu résister à la vive impression que sa gloire a toûjours faite sur mon esprit, depuis que j'ai commencé à m'instruire des

actions des grands Hommes ; & , si la plus vive admiration pouvoit tenir lieu de talent, je serois assûré d'avoir parfaitement réussi.

Persuadé que l'Histoire doit parler au cœur aussi bien qu'à l'esprit, j'ai tâché de mêler continuellement l'estimable avec l'admirable ; & de présenter Gustave-Adolphe autant par le côté où il peut servir de modéle à tous les hommes, que par celui où il est inimitable pour le commun des Rois. Dans les scènes les plus brillantes de sa vie, on le verra toûjours accompagné des attributs modestes de ses vertus Morales & Chrétiennes. C'est-là à mon avis ce qui le distingue de la foule des Héros anciens & modernes. On trouveroit peut-être dans l'Histoire le parallèle de ses victoires, de ses conquêtes, de ses talens Militaires & Politiques ; mais difficilement y trouveroit-on l'équivalent de ses vertus. Il eût été au-dessus de l'humanité, si, n'ayant point de vice, il n'eût point eu de défaut ; mais il en avoit sans doute, & l'Histoire ne doit point les dissimuler. Il tenoit de ses ancêtres cette humeur impatiente & facile à s'enflammer, dont à la vérité il revenoit sur le champ ; mais qui n'en est pas moins un défaut, & un très grand défaut dans un Roi. Le

tems & les ſemences de vertu, qui germoient dans ſon âme, diminuèrent peu-à-peu la fougue de ſon tempérament, & ce défaut héréditaire devint pour lui un genre de triomphe plus admirable peut-être que les victoires, qu'il remporta ſur tant de Nations différentes; en cela plus eſtimable que ſon Aïeul & ſon Père, qui ne firent pas toûjours tout ce qu'ils auroient du, pour reprimer les mouvemens impétueux de leur colère, & ces emportemens qui dégradent l'homme, & font bien pis aux Rois.

Un autre défaut que le Héros Suédois, ne put jamais ſi bien vaincre, malgré les remontrances réïtérées de ſes plus fidéles ſerviteurs, ce fut cette intrépidité étonnante, qui le faiſoit payer de ſa perſonne comme le plus ſimple Soldat, & agir également de la main & de la tête, ſans conſidérer que c'eſt peut-être un auſſi grand défaut dans un Roi de mépriſer le péril, que de le craindre.

Un peu plus d'attention à ſe conſerver eût abrégé le cours de cette cruelle guerre, épargné beaucoup de ſang & de calamités, beaucoup de regrets à l'Europe entière, & des torrens de larmes à toute la Suéde. Mais le peu de violence qu'il ſe fit à cet égard prit ſa ſource dans ſes vertus

mêmes. Il poussa la modestie jusqu'à se croire moins nécessaire qu'on ne vouloit le lui persuader. L'humilité chrétienne, ce don salutaire de la Grace, la source & la base de toutes les vertus lui cachoit toute l'étendue de son mérite, & lui persuadoit que Dieu susciteroit toûjours quelqu'un, qui vaudroit mieux que lui pour la défense de la Réligion, & la délivrance de l'Europe, & s'acquitteroit avec plus de succès de cette sublime tâche.

Le seul nom de Gustave-Adolphe suffit, pour réveiller la curiosité de quiconque a du goût pour la lecture, & préfére la vérité au mensonge & l'Histoire aux Romans. Sans parler ici de la Nation Suédoise, que la Gloire de ce Héros a illustrée pour bien des siécles, l'Allemagne & la France sont particuliérement intéressées à l'Histoire de ce Grand Roi, dont les victoires ont commencé à établir la sûreté de l'une, & la liberté de l'autre.

Avant que Gustave passât la Baltique pour venir attaquer l'Empereur, la France, bornée de tous côtés par les Etats de la Maison d'Autriche, étoit où continuellement insultée par cette Puissance, ou réduite à ne se mouvoir que par ses impulsions, & celles de la Cour de Rome, tantôt vendue à cette Maison, tantôt redou-

tant également son ambition & sa puissance, tantôt cédant à la crainte de son ressentiment.

D'un autre côté, les Etats d'Allemagne se consumoient en plaintes, en expositions de griefs, en Déductions de Droits & de Prérogatives que les Empereurs leur contestoient en tout, ou en partie, & dont il emportoient de tems en tems quelque piéce. Les Etats voyoient bien que ces Chefs de l'Empire en vouloient devenir les Maîtres, qu'ils visoient à en subjuguer les Membres; que tous les efforts de leur politique ne tendoient qu'à cet objet, & n'avoient pour but que de les réduire à l'état de sujets, ou tout au plus de subdelégués. Ils le voyoient, & n'osoient presque s'y opposer. Ils craignoient l'exemple de tant de malheureux Princes, jugés sans être ouïs, proscrits sans être jugés, & poursuivis sans miséricorde, comme le plus vil esclave pourroit l'être du maître le plus fier & le plus despotique.

L'interim, la convention de Passau, le Recès même de la Diéte d'Augsbourg en 1555. *ne fûrent peut-être que l'effet d'une politique raffinée, pour couper en deux le Corps Germanique de façon à ne pouvoir jamais se réunir contre le Chef. Il est du moins certain que les Empereurs*

fûrent toûjours attentifs à ſaiſir les occaſions de mettre les deux partis aux priſes, pour les affoiblir, & les détruire l'un par l'autre.

L'approche du danger les fit penſer quelquefois à ſe réunir; mais la Réligion les tint diviſés, & une moitié ſe trouva toûjours ennemie de l'autre. Les Catholiques ne prévirent point les conſéquences de la ruïne des Proteſtans, & les Empereurs ſûrent leur perſuader, qu'il ne s'agiſſoit que d'empêcher ceux-ci de devenir les oppreſſeurs des Catholiques: & ſous ce prétexte, ils en tirèrent des ſecours très conſidérables qu'ils leur auroient refuſés, s'ils avoient ſenti que procurer la ruïne des Proteſtans c'étoit travailler à leur propre perte.

Les Proteſtans, étant les premiers attaqués, fûrent auſſi les premiers à ſe défendre: mais tous leurs efforts n'aboutîrent guère qu'à des aſſemblées, à des engagemens mutuels pour leur commune défenſe, ſans pouvoir rien exécuter de conſidérable, faute d'union & de concert. Chacun vouloit commander: ils ſe regardoient entr'eux comme égaux: il leur faloit un Chef, dont la puiſſance & le mérite réunît tous les ſufrages, & éclipſât tous ces Prétendans. En attendant l'Empereur pro-

fitoit de leurs divisions, les desarmoit les uns après les autres, les accabloit de quartiers d'hiver & de contributions, les ruïnoit, les appauvrissoit, & les mettoit sous le joug, lorsque Gustave-Adolphe parut. Sa réputation de valeur & de sagesse firent bien plus d'impression que ses forces, qui paroissoient bien peu de chose pour une si grande entreprise. Aussitôt l'Empereur commence à changer de ton avec les Protestans; les opprimés lévent la tête, la France ne craint plus de rentrer en lice contre son ancienne rivale, dont la fortune avoit prévalu. Le Héros s'avance, la liberté renaît. Il chasse les oppresseurs, délivre les opprimés; ses victoires ébranlent le Colosse de la Puissance Autrichienne, & les Eléves qu'il laisse après lui achèvent de le renverser.

Cette révolution fixa l'état des Princes d'Allemagne, rétablit la liberté dans l'Empire, & procura à la France une barrière, qui, suivant toute apparence, met pour longtems ses frontières à couvert de toutes les inondations du Nord.

L'Art Militaire, la Politique; en un mot, tout le Systême de l'Europe changea, & tout cela fut le fruit de deux ou trois campagnes.

C'est ce que j'ai tâché de déveloper dans

cet Ouvrage, que j'ai travaillé avec une attention particulière, & comme un homme qui a quelque réputation à ſoutenir.

Un de mes grands étonnemens, c'eſt qu'une Nation, qui paroît avoir remporté la palme dans le genre Hiſtorique, qui a écrit avec tant de ſuccès ſa propre Hiſtoire, & celle de preſque tous les Peuples du Monde, ait laiſſé juſqu'ici un ſi beau champ en friche; car je ne crois pas que perſonne voulût me citer le Sr. de Prade, comme un Ecrivain digne de quelque attention. Son ouvrage de la Vie de Guſtave-Adolphe n'eſt qu'une brochûre peu digne de ce grand nom: ce n'eſt qu'une eſquiſſe & proprement un Indice *des actions Militaires de ce Héros. Le diſcours Hiſtorique du fameux Bayle ſur le même ſujet, quoique préférable à cette brochûre, n'eſt guère plus propre à contenter la curioſité du public. Ce n'eſt au fond, qu'un éloge Hiſtorique ſemé de ſolides réflexions, & de maximes dignes d'un Philoſophe tel qu'étoit l'Auteur. D'ailleurs il ne va guère que juſqu'au milieu de la glorieuſe carrière de Guſtave-Adolphe.*

Les Suédois ont traité avec plus d'étendue un ſujet qui les touchoit de plus près. Widekindi, Fornelius, Ludenius, Bœcler, Arrenius-Oernhielm, Jacob-

Rudebeck, *ont écrit l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe; mais leurs ouvrages ne ſont guère connus qu'en Suède. Celui du premier, qui eſt peut-être le plus exact & le plus curieux, ne va que juſqu'au Couronnement de ce Monarque. L'impreſſion en fut arrêtée à cette époque par la cabale de quelques envieux de l'Auteur. Le reſte de ſon travail ne ſe trouve qu'en Manuſcrit dans les Archives de Suède.* Chemnitz, Puffendorff, Loccenius, Lotichius, *& beaucoup d'autres, qui ont écrit de la guerre tricennale, l'ont fait en Latin ou en Allemand, & leurs ouvrages fourniſſent bien quelques matériaux; mais non pas tous ceux qui ſont néceſſaires pour une Hiſtoire complette de Guſtave-Adolphe.*

Je ſentois que, pour remplir dignement cet objet, il me faloit une connoiſſance plus que médiocre des Loix du Royaume de Suède, & de la Langue qu'on y parle. Or je n'étois à portée, ni de l'un, ni de l'autre; & il falut bien rénoncer à ce projet.

J'en étois-là lorſque j'eus occaſion de connoître en Saxe un Eccléſiaſtique Anglois, homme de mérite & de ſavoir. A ſon attention à raſſembler tous les monumens Hiſtoriques, où il pouvoit être fait

mention de la guerre de trente ans, & de Gustave-Adolphe, il me fut aisé de juger, quelque mistère qu'il en fît, qu'il avoit dessein d'écrire l'Histoire de ce Prince ou de cette guerre. Je l'accompagnai dans la tournée qu'il fit dans les campagnes de Lutzen, & quoiqu'il en parle, comme s'il n'y avoit jamais été, je suis bien assûré qu'il y fut.

Ses projets renouvellèrent les miens. Je m'appliquai plus que jamais à l'étude des Loix & des Constitutions d'Allemagne, & j'en donnai quelque tems après un traité (1), qui n'est qu'un essai, qui pourra être perfectionné dans la suite. La difficulté de m'instruire, aussi bien de celles de Suéde & de la Langue Suédoise, me parut insurmontable, à moins d'aller faire un Voyage dans le Pays. J'y étois encouragé par un savant Professeur (2) de l'Université d'Upsal, & presque déterminé, quand la guerre, qui commença à éclater en Allemagne, & d'autres circonstances rompîrent ce dessein.

Je commençois déja à désesperer de pouvoir jamais exécuter celui d'écrire l'Hi-

(1) *Sous le titre de* Droit Public Germanique.

(2) *M. Appelblat alors Gouverneur du jeune Comte de Gyllenborg.*

ſtoire d'un Héros, dont j'honorois la mémoire avec une eſpece de culte, lorſque M. Arkenholtz, Auteur des Mémoires de la Reine Chriſtine, ſi verſé dans l'Hiſtoire, les Loix & le Droit Public de Suéde, m'offrit le ſecours de ſes lumières; & me communiqua un Manuſcrit, qui ſuppléoit amplement à mon ignorance à cet égard, & par rapport au Suédois, qui eſt ſa langue maternelle.

Ce Manuſcrit eſt de plus de ſix cens pages, & contient des Extraits de tous les Ecrivains Suédois qui ont traité l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe, des Regîtres du Sénat, des Archives de la Couronne, & de tous les monumens qui ont rapport à cette Hiſtoire. Muni d'un pareil tréſor, & conduit par un tel guide, je ne balançai pas à entrer dans cette carrière, que j'ai fournie le mieux, qu'il ma été poſſible.

Sur ces entrefaites parut l'Ouvrage du Docteur Harte, (c'eſt ainſi que ſe nomme l'Eccléſiaſtique Anglois, dont je viens de parler). Je le lus avec toute la vivacité d'un homme qui eſpere de trouver de nouvelles lumières. Mais je n'y vis que les faits que tout le monde ſait, entremêlés de petites Hiſtoriettes & d'Avantures particulières, qui ne me parûrent pas même avoir quelque rapport à l'Hiſtoire de Gu-

ſtave-Adolphe, beaucoup de notes peu importantes, des répétitions fréquentes, des dates peu exactes, & des erreurs très conſidérables par rapport à l'Hiſtoire, & à la Géographie. On peut voir le jugement qu'ont porté de cet Ouvrage, les Auteurs du Journal des Sciences & des Beaux-Arts, M. Formey dans ſon nouvelle Bibliothéque Germanique, & enfin quelques notes répandues dans cet ouvrage aux endroits, où je me ſuis trouvé en oppoſition avec M. H. J'aurois pu les groſſir conſidérablement ſi j'avois voulu copier toutes les remarques, dont M. Bœhm, ſavant Profeſſeur de Hiſtoire & de Droit public à Leipzig, a enrichi la traduction Allemande de cette Hiſtoire Angloiſe de Guſtave-Adolphe, & copier toutes celles que M. Arkenholtz a bien voulu me communiquer.

Mais je n'ai pas prétendu faire une critique de l'ouvrage de M. H., j'ai ſeulement voulu marquer les principales erreurs où il eſt tombé, de peur que le Public ne les adoptât. Si je voulois faire la critique de l'Ouvrage, je dirois, ſans préjudice du mérite perſonnel de l'Auteur, qu'il y régne beaucoup de confuſion & d'obſcurité; que le ſtile en eſt tantôt bourſouflé, tantôt flaſque, bas & rampant:

mais ce seroit répéter ce que Messieurs les Journalistes en ont déja dit.

Ce que je ne puis passer sous silence, c'est l'air de confiance, dont M. H. parle lui-même de son ouvrage, qu'il appelle un Original (1), *&* *point* une imitation, *en quoi il pourroit pourtant bien avoir raison. Il ajoûte, qu'il est le premier* Biographe *de Gustave-Adolphe, si l'on excepte le Sr. de Prade, en quoi il se trompe, comme on l'a vu plus haut.*

Il donne (2) assez clairement à entendre, que sans lui la vie & les actions de Gustave-Adolphe seroient restées dans l'oubli. *Il auroit parlé plus juste s'il eût dit, que sans ce nom immortel son livre seroit peut être mort en naissant, quoiqu'il l'ait enfanté au bout de* neuf ans *de travail.*

Il décide magistralement du mérite des Généraux. Il appelle (3) Merci le plus grand Capitaine du Monde après Gustave-Adolphe. *Il assûre (4) qu'il y avoit* tels Généraux de l'Empereur, qui imprimoient du respect au Roi de Suéde même. *Il est pourtant bien certain que, si*

(1) *Pag.* 6. *&* 8.
(2) *Pag.* 38.
(3) *Pag.* 29.
(4) *Pag.* 2.

ce Héros ne les méprisoit pas tout-à-fait, du moins il ne les craignoit guère.

Il appelle Gustave-Adolphe un Potentat du nord obscur & inconnu, un Prince dont on n'avoit jamais ouï parler, qui n'entroit pour rien dans le systême de l'Europe, & dont on ignoroit l'existence. *Quel dommage que des traits si éloquens soient si contraires à la vérité.*

L'Auteur vante (1) *beaucoup* l'ordre dans lequel il a rangé tous ses matériaux, de manière que l'attention du Lecteur se soutiendra dans tout le cours de l'Ouvrage. *J'en connois pourtant dont l'attention n'a pu se soutenir jusqu'à la dixiéme page, & je ne sache guère que son traducteur Allemand, qui ait eu la patience de le lire jusqu'au bout.*

M. H. avance qu'il a eu des extraits considérables des Manuscrits de Rusdorff. Je crois que son ami Grierson lui en avoit en effet promis; mais, comme ce défunt Libraire Irlandois n'en a jamais eu que les titres des quatre premiers Volumes (2), *M. H. auroit du supprimer ce passage, par où il en impose au Public contre son intention.*

(1) *Pag.* 25. & 29.
(2) *Cette remarque & la suivante est de M. Arkenholtz.*

Quelquefois M. H. parle politique aussi heureusement qu'il parle guerre. Il dit (1), *par exemple, que le Chancelier Oxenstierna* n'aimoit point à donner des Commandemens en Chef aux Officiers d'une Naissance distinguée: *Mais, qu'étoient-ce donc à son avis que les* Baner, *les* Torstenson, *les* Horn, *les* Wrangel, *les* Kagg, *les* Kœnigsmarck, *les* Soop, *les* Stœlhandke? *Des gens de néant, des Soldats de fortune? Si M. H. connoissoit tant soit peu la Suéde, il sauroit que ces grands hommes étoient des prémières Maisons du Royaume.*

On aura de la peine à croire ce que M. H. dit (2), *qu'il a* corrigé *&* suppléé Puffendorff. *Ce dernier possedoit les langues du Nord, & le Droit public d'Allemagne à fond. Il avoit à sa disposition le dépôt des Archives du Royaume & du Sénat de Suéde; & tout cela a manqué à M. H., quoiqu'il dise de l'abondance* de ses matériaux. *Puffendorff passera toûjours pour un des meilleurs Historiens de son siécle. Ce n'est pas qu'il n'ait aussi ses défauts, & l'on peut lui reprocher avec raison, qu'il avance quelquefois des opinions communes, ou même les siennes pro-*

(1) *Pag.* 30.
(2) *Pag.* 36.

pres, pour des faits inconteſtables. C'eſt ainſi qu'il dit tout net, que la Cour de Vienne avoit fait empoiſonner le Feld-Maréchal Baner; qu'Elle entretenoit dans ſon armée pluſieurs aſſaſſins, qui s'étoient chargés de lui ôter la vie, & que Celle de France avoit fait empoiſonner le Duc Bernard de Saxe-Weymar. De pareilles accuſations ne devroient pas être avancées ſans preuve. Mais où eſt le rapport des Médecins, la dépoſition des témoins, la confeſſion de celui qui s'eſt chargé d'une action ſi déteſtable, & qui l'a exécutée? Il n'en eſt pas d'un empoiſonnement comme d'un aſſaſſinat. Le plus poltron des hommes fera aiſément avaler un peu d'Arſénic au plus vaillant; mais il faut plus d'un lâche pour égorger un brave. Dans le premier cas, le crime reſte le plus ſouvent ignoré, & encore plus ſouvent la main qui l'a commis. Dans le ſecond, le crime eſt toûjours public, & rarement la main qui l'a fait parvient à ſe cacher. D'ailleurs les ſignes d'empoiſonnement ſont très ſouvent équivoques, & les plus habiles Médecins peuvent s'y tromper; & quant à l'opinion vulgaire, on ſait bien qu'il meurt peu de Princes que le Peuple ne croie empoiſonnés. Que penſeroit-on d'un Juge, qui condamneroit le dernier des

hommes ſur une opinion vulgaire, & que doit-on penſer d'un Hiſtorien, qui accuſe des Miniſtres d'Etat, des Têtes Couronnées ſur un ouï-dire?

J'ai pris la liberté de contredire Puffendorff, dans une occaſion où la ſaine raiſon m'a paru bleſſée, & j'ai cru devoir préférer ce témoignage à celui de cet Auteur, quelque eſtime que j'aie d'ailleurs pour ſes talens, & quel que ſoit le préjugé en ſa faveur. En effet, il me ſemble qu'il y a une contradiction ſenſible dans la menace, qu'il fait faire à Guſtave-Adolphe d'aller livrer Bataille au Roi de France ſous les murs de Paris, & *ces belles paroles*, J'ai fait la guerre toute ma vie, & j'ai reconnu qu'il n'y a point de Nation invincible *&c. Tout cela eſt du Héros; le reſte eſt de l'Auteur. Mais, dira-t-on, l'Ouvrage de Puffendorff avoit paſſé par l'examen de Cenſeurs nommés par le Sénat de Suéde. A la bonne heure. Combien de Livres ont paſſé par de telles Cenſures, ſans en être devenus meilleurs? La meilleure Cenſure c'eſt celle du Public éclairé. Le P. Wagner, par exemple, a écrit l'Hiſtoire de l'Empereur Léopold en fort joli Latin. C'eſt un Ouvrage rempli de fauſſetés, de menſonges, de flatteries outrées: cependant cet Ouvrage avoit ſu-*

bi la Censure du Ministère de Vienne, des Supérieurs de l'Auteur, & des Théologiens de la Societé.

Supposons que des Commissaires, nommés par le Parlement d'Angleterre, eussent approuvé l'Ouvrage du Dr. H. en seroit-il moins rempli de fautes & d'erreurs, & l'Auteur en auroit-il moins puisé dans de très mauvaises sources? Les Mémoires de Sirot, dont M. H. fait son épée de chevet, en seroient-ils moins un Roman rempli d'absurdités, & l'Histoire du Maréchal de Gassion un Livre guère moins apocriphe? Y auroit-il moins de partialité dans le Systême que M. H. embrasse au sujet de la mort du Roi de Suéde, moins d'inconséquence dans son Apologie du Prince de Saxe-Lawenbourg, moins d'emportement, & d'indécence dans le portrait qu'il fait de la Reine Christine, & moins de contre-vérité, dans ce qn'il avance du Roi Frédéric de Bohême le plus médiocre génie de son siécle?

Qui pourroit s'empêcher de rire, quand cet Auteur nous dit (1), *qua* ce Prince fit de si grands efforts pour la Liberté & la Réligion, sur lesquels se fondent encore aujourd'hui les Loix politiques de

(1) *Pag.* 15.

l'Europe. *Quel peut-être le motif d'un éloge si peu mérité? Je crois, qu'il n'est pas mal-aisé à deviner. M. H. peut-il anéantir le témoignage des Ecrivains contemporains, qui s'accordent tous sur l'imprudence, & la petitesse du génie de ce Roi momentané: Quelques-uns même le représentent tremblant, & enfermé dans Prague pendant la Bataille qui décida de sa fortune, & dont il n'attendit pas la fin pour s'enfuir avec tant de précipitation, qu'il laissa dans le Palais tous les Ornemens Royaux, & ses Archives.*

Tout cela n'empêche pas que je ne regarde M. H. comme un Ecclésiastique sage, éclairé & attaché à ses devoirs; mais comme Historien il ne sera jamais mon modéle.

Il est difficile de comprendre d'où vient il n'a pas pris pour lui le conseil, qu'il donne à ses compatriotes d'imiter la manière *des Ecrivains François, dans l'art de traiter l'Histoire; peut-être a-t-il craint de perdre cet air* Original *qu'il s'attribue, peut-être a-t-il appréhendé de se faire une affaire avec ses Compatriotes, ennemis déclarés de toutes les* Manières Françoises.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce conseil vient à la suite d'une vigoureuse

sortie, qu'il fait sur les Ecrivains françois, à propos des noms propres qu'il les accuse de défigurer incessamment par un effet de leur légèreté naturelle. *C'est à propos du Comte de* Thurn, *que M. H. fait cette grave accusation: & il n'y a personne qui ne s'imagine que M. H. est net de tout reproche à cet égard; cependant il est très certain, qu'il n'y a presque pas un nom Suédois, pas un nom Allemand, qui ne soit défiguré dans son Histoire; même les noms des Pays les plus connus: il écrit* Mechlemberg *pour* Mecklenbourg, *& ainsi du reste. Mais que M. H. vante tant qu'il lui plaira l'importance de ses découvertes dans les noms propres, il restera toûjours pour vrai que chaque Nation altére, fréquemment les noms propres étrangers dans sa Langue, soit en les prononçant, soit en les écrivant, suivant que ces noms s'écartent plus ou moins de la prononciation de chaque Peuple: l'Ortographe n'étant que l'image de la prononciation, il arrive qu'un Ecrivain a moins d'égard à l'orthographe étrangère, qu'au son de sa langue. De-là vient qu'un Allemand, un François &c. altère son propre nom en écrivant en Latin, pour lui donner plus de rapport avec cette Langue. S'il peut y avoir quelque*

abus dans cet usage, c'est lorsque l'on peut donner lieu à quelque équivoque, comme lorsqu'on écrit Wittenberg *pour* Würtemberg, Freyberg *pour* Freybourg, *qui sont des lieux bien différens. Hors delà, il faut avoir du loisir de reste pour chicaner là-dessus.*

En effet, qui peut toûjours savoir la vraie ortographe du nom propre d'un homme, puisqu'on voit tous les jours le même homme écrire son nom de plus d'une façon : L'Auteur des Annales de Ferdinand II. écrit le sien, tantôt Kevenhiller, *tantôt* Kevenhuller, *& l'un & l'autre se prononce de même. Par où l'on peut juger que cet illustre Auteur ne s'est pas piqué d'une grande exactitude, par rapport aux autres noms propres. Il a poussé à l'excès le mépris de cette pédanterie, non seulement à l'égard des noms François, Espagnols, & Italiens, mais aussi à l'égard des noms Allemands. Il écrit quelquefois* Waſſer-ſtrom *pour* Weſer-ſtrom; *& ainsi d'une infinité d'autres non moins connus.*

Pour faire voir au Docteur H. que malgré la légèreté Françoiſe, *on peut écrire correctement les noms propres, je me suis piqué d'une exactitude scrupuleuse sur cet article J'ai écrit* Oxenſtierna, *qui est la*

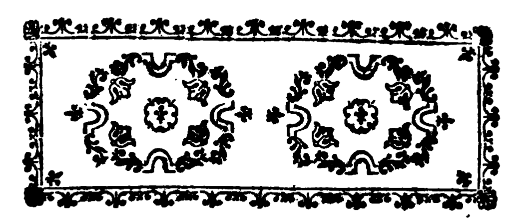
vraie orthographe de ce nom, Baner, *ou* Banner, *quoique la prononciation de ce dernier approche davantage de* Banier; *que tous les Ecrivains Allemands & François écrivent* Oxenſtiern & Banier, & *que j'euſſe pu me prévaloir de la régle de droit*, communis error facit jus. *D'où l'on peut juger juſqu'où j'ai pouſſé l'attention à cet égard.*

Quant aux faits, je n'ai rien avancé que ſur de bons garans. Je les ai cités dans les occaſions où cela m'a paru néceſſaire.

On trouvèra par tout une grande impartialité. Je n'ai rien à craindre, ni à eſpérer de la Nation Suédoiſe, & l'eſtime diſtinguée qu'un honnête homme ne peut lui refuſer, ne m'a point aveuglé au point de m'écarter de la plus exacte vérité, ni empêché de dire mon ſentiment librement ſur certaines démarches extraordinaires d'un des plus grands Rois du Monde, dont elle à raiſon de chérir & d'honorer la mémoire tant qu'elle ſubſiſtera.

Perſuadé que le flambeau de la raiſon & de la ſaine critique, doit l'emporter ſur le témoignage d'un Ecrivain quelqu'il ſoit, j'ai contredit & combattu même ce témoignage quand il m'a paru contraire à cette lumière. J'ai toûjours préféré les

régles de l'équité aux écarts des préjugés & des passions. Je n'ai voulu, ni flatter, ni mordre: mais j'ai appellé blanc, ce qui m'a paru blanc & noir ce qui m'a paru noir. C'est dans cet esprit que j'ai composé la dissertation sur la mort de Gustave-Adolphe. Si l'on trouve mauvais que je n'aie rien décidé à cet égard, on doit se souvenir qu'il n'y a pas deux Historiens, qui soient d'accord sur les principales circonstances de cette mort; & quiconque voudra y trouver du mistère ne parviendra jamais à en connoître la cause éloignée ni la cause prochaine, & ne trouvera au bout de toutes ses recherches que des conjectures, que d'autres conjectures détruisent, sans pouvoir esperer que le tems tire jamais ce mistère, (s'il y en a eu) des ténèbres qui l'envelopent, & où probablement il restera enséveli, jusqu'au jour où nous devons croire que les bonnes & les mauvaises actions seront manifestées.



HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Idée Géographique de la Suéde. Etat de ce Royaume sous Gustave-Vasa. Portrait de ce grand Prince. Sa Postérité. Dissentions entre ses Enfans. Charles, le plus jeune de ses Fils, est fait Duc de Sudermanie. Démêlés de ce Prince avec Sigismond Roi de Pologne & de Suéde son neveu. Sigismond est déposé par les Etats de Suéde qui dé-

fèrent la Couronne au Duc de Sudermanie. Naissance de Gustave-Adolphe. Son Enfance, son Education. Charles Duc de Sudermanie son Père monte sur le Trône de Suède sous le nom de Charles IX. Le Roi de Dannemarc lui déclare la guerre. Portrait de ce Roi. Succès de ses armes en Suède. Charles IX. lui envoye un Cartel de défi. Réponse singulière qu'il fait à ce Cartel. Exploits du jeune Gustave-Adolphe contre les Danois. Mort de Charles IX. Portrait de ce Prince. Gustave-Adolphe lui succède n'ayant encore que dix-sept ans. Les Etats dérogent à la Loi de Nordkœping en faveur de Gustave-Adolphe. Il porte la guerre en Scanie. Les Danois surprennent son quartier. Par sa célérité il rend inutiles les projets de son Ennemi sur Stockholm. Il fait la paix avec le Roi de Dannemarc. Discours qu'il tient aux Etats assemblés à Stockholm touchant cette Paix, & ses desseins par rapport à la guerre de Moscovie.

Ce n'est pas toûjours par les bornes d'un Etat, ni par le nombre de ses habitans, ni par son commerce, ni même par ses richesses qu'il faut juger

de ſa puiſſance; c'eſt plutôt par la ſageſſe de ſon adminiſtration, par l'harmonie des divers ordres qui le compoſent, par le bon emploi des finances, par une heureuſe alliance du militaire avec le civil, de la guerre avec la politique, en un mot par le génie ſupérieur de celui qui gouverne. S'il eſt ſage dans ſes conſeils, modéré, équitable dans ſes démarches, attentif à n'offenſer perſonne, toujours diſpoſé à ſe prêter aux voyes de conciliation, & à repouſſer les injures par la force, là où la voix de la juſtice ne peut ſe faire entendre, il ſera toûjours aſſez puiſſant pour venger ſon honneur, & pour procurer à ſes peuples la protection qu'il leur doit.

Telle fut la Suéde ſous le régne du Héros dont nous entreprenons d'écrire l'hiſtoire. L'étendue de ſes talens fit ſeule la puiſſance de ce Royaume. Il le releva de cet état de foibleſſe où il languiſſoit depuis ſi long-tems. La ſageſſe de ſon œconomie ſuppléa au défaut des richeſſes, ſon courage & ſa capacité au petit nombre de troupes, ſa prévoyance à l'infertilité des Pays de ſon obéiſſance. Il tira ſa Nation de l'obſcurité où elle étoit tombée depuis les

fameuſes émigrations des Goths, & des Wiſigoths. Il la rendit heureuſe & tranquille au dedans, la fit craindre & reſpecter au dehors, & lui acquit une gloire que les revers qu'elle a éprouvés depuis n'ont encore pu éclipſer.

La Suéde proprement dite eſt ſituée entre le Dannemarc, la Norwege & la Ruſſie, s'étendant en ligne courbe le long de la Mer Baltique. Sa longueur eſt d'environ trois cens de nos lieues communes, & ſa largeur d'un peu plus de deux cens quarante. Elle a la Ruſſie à l'Orient; les montagnes de Norwege, le golfe de Cattegat, & la forêt d'Eda à l'Occident; au Sud le détroit du Sund, qui ſépare la Scanie de la Zélande, & au Nord les eaux du Tilis & du Malangre juſqu'aux marais appellés *Enaru Træsk*. Le pays eſt entrecoupé de bois, de marais, de montagnes ſéches & ſtériles. On y compte dix-huit grands lacs, dont quelques uns ont plus de cinquante lieues de long. En général le terroir y eſt ingrat, & n'y produit pas les choſes les plus néceſſaires à la vie, quoiqu'il y ait de bons pâturages. Les hyvers y ſont très rudes & très longs, & les étés très courts & très chauds.

On passe subitement de l'un à l'autre, sans aucun intervalle de printems ni d'automne. Cependant l'air y est pur, & l'on y vit très long-tems. Les habitans sont grands & robustes, accoûtumés à une vie dure & frugale, & par là même très propres au métier des armes; mais le nombre n'en est pas proportionné à l'étendue du pays; & s'il est vrai, comme le prétendent quelques Géometres, que la Suéde contienne près de vingt mille lieues quarrées de continue, on peut aussi douter qu'elle renferme au-delà de quatre millions d'habitans.

Ce Royaume étoit électif de toute ancienneté, & c'est ce qui l'exposa à des guerres civiles qui lui fûrent très funestes. Les Nobles aspirant tous à la couronne, & s'excluant tous mutuellement, appelloient les Etrangers dans le Royaume. Un Clergé jaloux de ses droits, de son opulence, plus attaché à ses intérêts qu'à ceux de l'Etat, sacrifiant tout à l'ambition d'élever leur famille; possédant les deux tiers des biens du Royaume, plusieurs forteresses où les Evêques entretenoient de nombreuses garnisons; ennemi de l'ordre, aimant le trouble comme plus

favorable à son ambition. Ce fut ce Clergé qui appella Christierne II. Roi de Dannemarc en Suéde. Ce Royaume étoit alors dans une telle foiblesse, que l'armée à la tête de laquelle Sture le jeune combattit pour la liberté, étoit à peine de cinq cens hommes. L'armée Danoise n'eut pas de peine à triompher de cette poignée de gens. Sture fut blessé mortellement, & mourut quelques jours après. Toute la Suéde plia sous le joug, & reçut pour Roi le plus cruel de tous les tyrans, qui remplit le Royaume de meurtres & de carnage. Il fit des sermens qu'il viola le lendemain; & la Suéde dénuée de toute espece de secours vit périr par la main du bourreau toute la fleur de sa Noblesse, ses Sénateurs, ses Magistrats, & insulter au cadavre de Sture le jeune Administrateur du Royaume, dont la mémoire lui étoit si chère.

Il n'y avoit alors ni troupes, ni argent, ni aucun vaisseau, pour faire tête aux flottes & aux armées Danoises. Les Suédois, bien loin de connoître les Arts agréables, ignoroient même les plus utiles. Gustave I. ce célébre vengeur & restaurateur de sa patrie, leur reprochoit en pleins Etats, que, lorsqu'il étoit

parvenu au Gouvernement, il y avoit à peine un homme en Suéde qui fût un peu chifrer, bien loin qu'ils eussent aucune idée de Commerce.

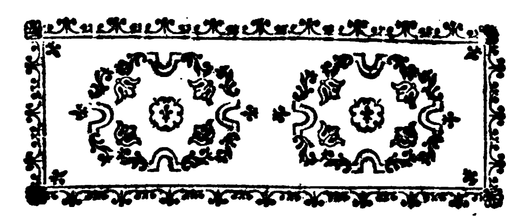
La Providence suscita ce même Gustave, fils d'Eric de la Maison de Vasa descendue des anciens Rois du Nord, & de Cécile de la Maison de Sture, qui avoit la même tige. A l'âge de trente ans Gustave-Vasa entreprit, à la tête de cinquante paysans Dalecarliens, sans canon, sans arcenaux, sans magazins & presque sans armes, de renverser Christierne du trône de Suéde, de venger le sang de son père, de sa mère, de son beaufrère, & des plus illustres Suédois immolés à la fureur du tyran, & de tirer sa patrie de la cruelle oppression où elle gémissoit. Le succès seul a pu justifier aux yeux de la postérité une entreprise aussi téméraire que généreuse. Christierne possédoit trois Royaumes, & Gustave-Vasa étoit obligé de se cacher dans des bois & des cavernes, pour ne pas tomber entre les mains du tyran, qui avoit mis une grosse somme d'argent sur sa tête. Cependant, dans l'espace d'un peu moins de deux ans, il vint à bout de chasser les Danois de toutes les places qu'ils occupoient en

Suéde. Dieu lui donna, dans un âge où les hommes ordinaires sentent à peine leur existence, son esprit de sagesse & de prudence, pour exécuter de si grandes choses, & pour changer toute la face de la Suéde. Christierne fut un exemple terrible de la justice divine, lequel doit faire trembler les mauvais Rois. Non seulement il perdit la Suéde, mais encore le Dannemarc & la Norwege, & passa le reste de ses jours dans une obscure prison, n'ayant pour tout domestique, pour toute société qu'un misérable nain, qui le servoit dans ses besoins.

Les Suédois touchés des services de Gustave-Vasa l'élûrent unanimement Administrateur du Royaume, ayant à peine trente & un an; & bientôt après ils lui déférèrent la Couronne Royale. Sa prudence, sa pénétration, son activité & ses autres talens ne se démentîrent point sur le trône. Il apprit aux Suédois à commercer par eux-mêmes, & à ne plus souffrir que les Marchands de Lubeck s'enrichissent à leurs dépens, à bâtir des vaisseaux, à fondre du canon, à établir des arcenaux, des magazins, à substituer les armes à feu à leurs fleches & à leurs longues piques. Il forma une armée

armée sinon nombreuse, du moins brave & aguerrie; il profita des avantages dont la Nature a pourvu la Suéde, pour la construction des vaisseaux, & forma une marine dont il avoit senti la nécessité durant le Siége de Stockholm, dont il ne fut peut-être jamais venu à bout sans les vaisseaux de Lubeck, que la Régence de cette ville lui envoya sous les conditions les plus dures. Depuis le Roi Eric la Suéde n'avoit pas eu un seul vaisseau de guerre. Gustave équipa des escadres, qui rendirent de grands services, & jetta ainsi les fondemens de l'Empire que la Suéde acquit dans la suite sur la Mer Baltique. Il régna avec autant d'autorité que s'il fût né sur le trône; paya toutes les dettes de la couronne, & s'acquit une si grande réputation de sagesse dans toute l'Europe, que tous les Princes lui donnèrent à l'envi des marques de leur estime. François I. Roi de France, rechercha son amitié, & lui envoya le colier de ses ordres, malgré la différence de religion; car Gustave, témoin des désordres que les richesses, l'ambition & l'orgueil du Clergé avoient causés en Suéde, changea la forme de la Religion, enrichit l'Etat des dépouilles du Clergé, & coupa racine à toutes les

régles de l'équité aux écarts des préjugés & des passions. Je n'ai voulu, ni flatter, ni mordre: mais j'ai appellé blanc, ce qui m'a paru blanc & noir ce qui m'a paru noir. C'est dans cet esprit que j'ai composé la dissertation sur la mort de Gustave-Adolphe. Si l'on trouve mauvais que je n'aie rien décidé à cet égard, on doit se souvenir qu'il n'y a pas deux Historiens, qui soient d'accord sur les principales circonstances de cette mort; & quiconque voudra y trouver du mistère ne parviendra jamais à en connoître la cause éloignée ni la cause prochaine, & ne trouvera au bout de toutes ses recherches que des conjectures, que d'autres conjectures détruisent, sans pouvoir esperer que le tems tire jamais ce mistère (s'il y en a eu) des ténèbres qui l'envelopent, & où probablement il restera enseveli, jusqu'au jour où nous devons croire que les bonnes & les mauvaises actions seront manifestées.



HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Idée Géographique de la Suéde. Etat de ce Royaume sous Gustave-Vasa. Portrait de ce grand Prince. Sa Postérité. Dissentions entre ses Enfans. Charles, le plus jeune de ses Fils, est fait Duc de Sudermanie. Démêlés de ce Prince avec Sigismond Roi de Pologne & de Suéde son neveu. Sigismond est déposé par les Etats de Suéde qui dé-

bonheur de ses sujets; naturellement sobre & tempérant, infatigable au travail, intrépide dans le danger, sage dans ses entreprises, patient dans les revers, & plein de ressources pour les réparer; aimant la justice par dessus tout, & la rendant à ses sujets sans distinction de personne; plus humain cependant que sévère; facile à s'emporter, & n'étant pas toûjours assez maître de sa colère, qui heureusement n'étoit pas de durée. Huit ans avant sa mort il avoit épousé Catherine Stenbok fille de la sœur de sa seconde femme, & l'amour qu'il eut, dans un âge avancé, pour cette jeune Demoiselle sa niéce, promise dès son enfance à un jeune Seigneur de sa Cour à qui il l'enleva, & qu'il épousa contre le sentiment des principaux Théologiens de son Royaume, fut une foiblesse que la postérité doit pardonner en faveur de tant de grandes qualités. Au reste il n'eut jamais ni favori, ni maîtresse; mais il fut quelquefois la victime de sa bonne foi, accordant trop facilement sa confiance à des personnages qui le trahîrent, & lui causerent bien des inquiétudes.

Tel fut l'ayeul du grand Gustave, qui fit sortir la Suéde de dessous ses dé-

bris, & prépara les voyes par où son petit-fils s'éleva au plus haut degré de grandeur & de gloire.

Son fils aîné Eric lui succéda en vertu de son testament, quoique Gustave eût peu d'estime pour lui. En effet Eric tenoit de l'humeur promte & colère de son père, & du caractère sombre & mélancolique de sa mère, ce qui faisoit un composé, qui dans la suite se tourna en manie, & en une espece de fureur. Gustave qui le connoissoit, auroit bien voulu le priver de la couronne, & la mettre sur la tête de Jean son second fils, pour qui il avoit une prédilection marquée; mais il craignit que cet arrangement ne fût une source de discorde & de guerre civile entre les frères. Il nomma donc Eric pour lui succéder, donnant en appanage à Jean le Duché de Finlande, à Magnus celui d'Ostrogothie, & à Charles le Duché de Sudermanie. Eric trouva ce partage très préjudiciable à ses intérêts, il lui sembla que c'étoit le priver de la moitié de la succession. Il dissimula pourtant son dépit, jusqu'à ce que son ayeule maternelle étant venue en Suéde, lui échauffa tellement l'esprit qu'il commença à cabaler du vivant du Roi. Il n'en

vint pourtant à aucun éclat, parce-que le Roi, étant tombé malade sur ces entrefaites, mourut, & l'ambition du jeune Prince se trouva satisfaite; il ne songea qu'à s'emparer des trésors de son père & du Royaume, en attendant qu'il pût dépouiller ses frères. Peu de tems après il fit à Arboga des réglemens à sa fantaisie, pour restreindre les droits des Princes appanagés. Jean Duc ou Grand Prince de Finlande s'en formalisa, & dès-lors l'inimitié commença à éclater entre les deux frères. Pour Magnus, son imbécillité lui fit tout approuver, & Charles étoit trop jeune alors, pour se ressentir de l'injustice du Roi son frère. Jean fit des cabales pour maintenir & étendre ses prérogatives en Finlande, & son crédit en Suéde; mais il succomba sous le poids de l'autorité royale, & fut mis en prison. Alors le Roi n'ayant plus ce contrepoids se livra à son génie extravagant, & fit mourir diverses personnes innocentes sous prétexte d'être entrées dans les projets du Duc Jean. C'est ainsi qu'il sacrifia à ses fureurs ceux de la Maison de Sture: mais, par une bizarrerie qui fait assez connoître le génie de ce Prince, le sang de tant de malheureux lui causa des remords

cuisans, qui augmentèrent encore le dérangement de son esprit. Dans un de ces mouvemens de repentir, il rendit la liberté à son frère, & tâcha de l'appaiser sur le traitement qu'il lui avoit fait; mais Jean ne songea qu'à se prévaloir du mépris, que sa conduite peu conséquente avoit fait naître dans l'esprit de ses sujets. Une démarche irrégulière, que le Roi ajoûta à tant d'autres, acheva de ruiner ses affaires, & de favoriser les vues du Duc de Finlande. Eric avoit une maîtresse d'une naissance obscure, fille d'un pauvre paysan (1): il osa l'épouser, & prétendit qu'elle fût traitée en Reine. La Noblesse Suédoise ne put digérer cet affront. Elle s'unit au Duc de Finlande, Eric fut déclaré incapable de régner, & Jean fut élevé sur le trône. Celui-ci commença par s'assûrer de la personne du Roi dépouillé. Il le fit enfermer dans la même prison où il avoit été détenu par son ordre. Là le malheureux Roi se livra à

(1) Loccenius dit qu'elle étoit fille d'un valet de Prévôt, ou selon d'autres d'un Caporal des Gardes: *Vili & humili loco nata erat, quippe quæ lictoris, aut, ut alii volunt, decurionis inter præsidiarios milites, filia erat.* Locc. L. VII. p. 376.

toute sa rage. Il vomit les plus horribles blasphêmes, menaçant son frère & la Noblesse des plus affreux supplices, si jamais il recouvroit sa liberté & sa couronne. Eric étoit aimé du peuple, qui considérant peu ses vices, ne faisoit attention qu'à sa bonne mine, & ne se souvenoit que des traits de sa figure & de son adresse dans ses exercices. En effet, peu de Princes étoient mieux faits, & avoient meilleure grace que lui. Ses malheurs augmentoient encore l'estime & la compassion du peuple, & il y eut des gens qui s'exposerent aux plus grands dangers pour le tirer de ses fers. On murmuroit assez publiquement, & ce qui augmentoit encore le mécontentement, c'est que le nouveau Roi passoit pour avoir des vues bien différentes de celles de son père par rapport à la Religion, quoiqu'il cachât soigneusement ses sentimens au commencement de son régne. Cependant le nouveau Roi jugea à propos de convoquer la Diéte générale à Stockholm, pour aviser aux moyens de prévenir les troubles dont le Royaume étoit menacé par les partisans & les domestiques du Roi Eric, qui avoient fait diverses tentatives pour le tirer de prison, & exciter une guerre ci-

vile dans le Royaume. La Nobleſſe & le Clergé qui craignoient la vengeance & les fureurs d'Eric, ſi jamais il recouvroit ſa liberté, furent d'avis qu'au cas qu'on jugeât impoſſible de le retenir dans ſa priſon, & que lui ou ſes adhérens eſſayaſſent de la forcer, on le feroit mourir pour le ſalut public, eſtimant que la vie d'un tyran ne devoit point entrer en comparaiſon avec l'intérêt de l'Etat. Le Décret qui condamnoit ce malheureux Prince, paſſa ſans difficulté, & fut ſigné le 10 de Mars 1575. Muni de ce plein-pouvoir le Roi Jean ne ſe hâta pourtant pas de l'exécuter, ſe contentant de donner les ordres les plus précis pour qu'Eric ne pût s'échapper; mais deux ans après, il jugea à propos d'écrire à ceux qui le gardoient, de le faire mourir ou par le fer, ou par le poiſon, s'ils voyoient qu'il y eût quelque riſque qu'on ne forçât la priſon, ou qu'on ne trompât la vigilance des gardes. L'ordre fut exécuté, & le poiſon fut le moyen qu'on employa pour calmer les craintes du Roi.

Il ſemble que la Providence n'approuvat pas ce procédé, quelque couleur qu'on y puiſſe donner devant les hommes; & la poſtérité de ce Prince perdit

la couronne, qu'il avoit achettée au prix du sang de son frère. Les commencemens de son Régne fûrent des plus beaux, & donnèrent (1) les plus grandes espérances; mais la suite n'y répondit point. Le Roi, qui avoit très-bien fait ses Humanités, voulut se mêler de Théologie, & toucher à la Religion introduite sous le règne de son père, pour des raisons très fortes. Il appella des Jésuites, per-

(1) Gustave-Adolphe disoit, que les Etats de Suéde citoient volontiers *les dernières années du regne de Gustave I. & les prémières de celui du Roi Jean.* Au reste ce dernier varia beaucoup sur l'article de la Religion. Sa femme, qui étoit une Princesse Polonoise de la Maison de Jagellon, le fit pencher pour la Religion Catholique-Romaine; mais ensuite il parut se déclarer pour l'Eglise Grecque, & l'on croit que s'il eût dépendu de lui, il auroit volontiers uni son Royaume à cette Communion: néanmoins il changea encore de sentiment, ne pouvant s'accommoder de la croyance des Grecs sur la procession du St. Esprit. Enfin il composa une Liturgie qu'il voulut introduire en Suéde, où il avoit mêlé beaucoup de pratiques & de cérémonies de l'Eglise Romaine. Le Roi Jean vécut vingt & un an avec Cathérine sœur de Sigismond Roi de Pologne, dont il eut un fils aussi nommé Sigismond. Etant devenu veuf & déja vieux il épousa Gunile Bielke, Demoiselle Suédoise, dont il eut un fils nommé Jean comme lui, qui fut Duc d'Ostrogothie, & épousa la fœur de Gustave-Adolphe, & mourut sans postérité.

fécuta les Miniftres Luthériens, & éteignit dans le cœur de fes fujets toute la confiance que les prémières années de fon règne y avoient fait naître ; tandis que le Duc de Sudermanie s'acquit l'affection du Clergé & du Peuple, en protégeant les Eccléfiaftiques & la Religion, & accordant aux Miniftres perfécutés un généreux azyle dans les terres de fon appanage.

Il eft probable que ce Prince agiffoit autant par Politique que par Religion, & que voyant le Roi fon frère fe perdre dans l'efprit du peuple, & permettre que fon fils aîné fût élevé dans la Religion Catholique, il efpéra de profiter de leur imprudence, & de monter fur un trône, dont leur conduite fembloit devoir les précipiter. Le Roi même en eut de fi violens preffentimens, qu'il faillit à fe porter aux dernières extrémités contre le Duc ; mais le Sénat raccommoda tout cela, & empêcha que les deux frères n'en vinffent à une rupture ouverte. Le Roi eut le chagrin de voir fa Liturgie fupprimée, les Jéfuites bannis du Royaume, & les Miniftres Luthériens perfécutés rétablis dans leurs Eglifes. Charles & les Etats du Royaume lui déclarèrent même, que ni lui,

ni personne au monde ne pouvoit rien innover par rapport à la Religion établie par les Loix & par le Testament du Roi son père.

Le Roi Jean eut deux fils, Sigismond, qui fut élevé dans la Religion Catholique, & appellé au trône de Pologne; & Jean, qui fut Duc d'Ostrogothie, & mourut en 1618. dans la Religion Luthérienne. Sigismond parvint à la Couronne de Pologne par les intrigues de quelques Sénateurs de Suéde, dont les vues n'étoient pas bien pures, & qui prévoyant que la Religion feroit naître des différends dans la Famille Royale, espéroient s'élever (*a*) sur les ruines de celle-ci.

Le Roi Jean ne consentit qu'avec peine au départ de son fils, & quelque tems après il voulut le rappeller & le faire revenir à l'insu des Polonois, se sentant dépérir tous les jours; mais les mêmes Sénateurs s'y opposerent. Le Roi fut si fâché contre eux, qu'il les fit mettre aux arrêts. Peu de tems après

(*a*) C'est le grand Gustave-Adolphe lui-même qui juge ainsi des intentions de ces serviteurs, dans un fragment de l'Histoire de Charles IX. écrit de sa propre main, & rapporté tout au long dans le manuscrit de Mr. Arkew.

ce Prince sentant sa fin approcher, fit venir le Duc de Sudermanie, & s'étant réconcilié sincérement avec lui, il le pria de se charger de l'administration des affaires jusqu'à l'arrivée du Roi de Pologne son fils. Dès que le Roi eut fermé les yeux, le Duc prit les rênes du Gouvernement, & le premier usage qu'il fit de son autorité fut de mettre la Religion en sûreté. Il assembla le Sénat, & représenta en termes pathétiques le danger de l'Eglise de Suéde: que, suivant les loix du Royaume, l'union héréditaire & le Testament de Gustave I. son père de glorieuse mémoire, Sigismond s'étoit rendu inhabile à succéder au trône de Suéde par la Religion qu'il professoit; qu'ils avisassent s'il convenoit de le recevoir pour Roi, & en ce cas quelles conventions il conviendroit de faire avec lui, pour prévenir le danger, dont la Religion dominante étoit menacée. Les Sénateurs reconnûrent tous que Sigismond, ayant abandonné la Religion du Pays, s'étoit exclu lui-même du trône, & avoit renoncé au droit de succession; que cependant on s'en tiendroit à ce qui seroit réglé par les Etats, & qu'en attendant on assembleroit un Synode général à Upsal, où l'on prendroit les mesures les

plus propres à garantir la Religion du Pays.

Le Synode d'Upſal décida, que la Confeſſion d'Augsbourg ſeroit & demeureroit la Règle de foi de l'Egliſe de Suède; que, quiconque ſuivroit une autre croyance, ne pourroit poſſéder aucune charge, ni emploi civil ou militaire dans le Royaume.

Ce réglement fut enſuite confirmé par les Etats, & auſſitôt on le fit inſinuer au Roi Sigismond. Ce Prince ſe livrant à de mauvais conſeils, proteſta contre une Loi, qui mettoit un frein au faux zèle, dont ſon Conſeil étoit animé; il prétendit qu'un Royaume héréditaire n'avoit point de Privilege, maxime affreuſe du deſpotiſme & de la tyrannie; que les Décrets du Synode d'Upſal bleſſoit les droits de la Majeſté, & qu'il les tenoit pour nuls & de nul effet. On ne ſauroit croire à quel point les Etats fûrent irrités d'une réponſe ſi fière & ſi contraire aux loix du Royaume. De-là nâquit la défiance entre le Roi & ſes peuples; & toute la Suéde avoit les yeux tournés ſur le Duc de Sudermanie Régent du Royaume, comme le ſeul qui pût maintenir la conſtitution de l'Etat contre un Gouvernement, dont les pré-

mices n'annonçoient rien de bon pour l'avenir.

On prétend que Sigismond voulut alors établir un Sénat de Prêtres & de Moines en Suéde pour gouverner (2)

(2) On trouve dans les *Intérêts & Maximes des Princes du Duc de Rohan*, p. 124. & 127. à Cologne 1666. une anecdocte que je ne saurois garantir, ne l'ayant trouvée dans aucun Historien, mais qui me paroît assez digne de la curiosité du Lecteur pour la rapporter ici. „ Le „ Roi Sigismond, dit l'Auteur, se voyant em- „ pêché par ses guerres contre le Turc & les „ Moscovites de résider quelque tems en Suéde, „ comme il l'avoit promis, se laissa persuader „ par les Jésuites, qui l'avoient gagné, d'élire „ un Sénat qui résideroit à Stockholm, composé „ de quarante Jésuites choisis pour décider de „ toutes les affaires d'Etat. Pendant que ce „ Sénat étoit à Dantzig en état de faire voile „ à Stockholm, le Roi commanda qu'il eût à „ le recevoir comme la personne même du Roi. „ Le Conseil public s'y tint incontinent. Le Duc „ Charles, oncle de Sigismond, le Sénat, & „ les Prélats du Royaume, résolûrent de leur „ préparer une entrée très superbe: mais dans „ un Conseil très particulier ils prîrent des ré- „ solutions bien contraires; car le Duc dit qu'il „ ne pouvoit pas supporter qu'un Sénat de Prê- „ tres eût à commander au préjudice de son „ honneur & de son autorité. Tous les autres „ fûrent de son avis, & après avoir résolu d'ob- „ server le secret, ils délibérèrent d'aller au-de- „ vant du nouveau Sénat, qui étoit sur un Gal- „ lion, qu'ils avoient fait attendre à la rade à „ deux lieues de Stockholm, pour le faire en-

l'Etat pendant son absence, qu'il prévoyoit devoir encore durer long-tems, à cause de la guerre que les Moscovites, les Tartares & les Turcs faisoient à la Pologne. Enfin il arriva, suivi de nombre de Théologiens, de Seigneurs Catholiques & du Nonce Malaspina, qui lui suggéroient bien des entreprises qui ruinèrent bientôt ses affaires. D'abord le Roi voulut être couronné par le Nonce, ce que le Clergé ni la Noblesse ne voulûrent point permettre. Ensuite il refusa de confirmer les Loix touchant la Religion du pays, & le Règlement du Synode d'Upsal, qui excluoit de tout emploi quicon-

„ trer, disoient-ils, plus magnifiquement la nuit,
„ où les feux d'artifice qu'on avoit préparés,
„ paroîtroient davantage. Sur l'heure de les
„ recevoir, Charles, accompagné de vingt ou
„ trente vaisseaux, vint au-devant du Sénat, &
„ l'investissant par grande caracole de vaisseaux,
„ ils firent une salve & tirèrent leurs canons
„ sur le Gallion, qui en eut la panse percée à
„ coups de boulets, & le vaisseau fut inconti-
„ nent rempli d'eau & coula à fond, sans que
„ l'on voulût assister aucun Jésuite; au contrai-
„ re, ils leur disoient qu'ils fissent des miracles
„ comme ils en faisoient aux Indes & au Ja-
„ pon &c. Si ce fait est vrai, il est étonnant que tant d'Ecrivains contemporains n'en ayent rien dit, sur-tout ceux de Suède qui ne pouvoient l'ignorer, & qui n'avoient aucun intérêt à le taire.

conque ne faisoit pas profession de la Réligion Protestante; & cependant il y fut à la fin obligé: mais il viola bientôt ce serment, en conférant le Gouvernement de Stockholm au Comte Eric Brahe, le seul des Sénateurs Suédois qui fût de la communion Romaine. Ce fut ainsi que commença le régne de Sigismond en Suéde par des disputes, des plaintes, des dissensions entre lui & ses sujets.

Le Roi peu satisfait de son sejour à Stockholm, se hâta d'en partir pour retourner en Pologne, laissant la Suéde dans une confusion d'autant plus grande que le Régent étoit alors malade à Nykœping. Heureusement le Sénat avoit eu la précaution, à force de remontrances, d'obtenir du Roi une déclaration par laquelle la Régence du Royaume étoit confirmée au Duc Charles, pendant l'absence du Monarque; & le Duc étant rétabli de son indisposition, se rendit à Stockholm, & travailla de Concert avec le Sénat à détruire toutes les mesures que le Roi avoit prises, pour substituer sa Réligion à celle qui étoit établie. Ils commencèrent par dépouiller le Comte Brahe de son Gouvernement de Stockholm, ensuite ils

interdîrent les Ecoles, & les Eglises Catholiques que le Roi, contre son serment, avoit établies dans Stockholm & aux environs. Tout ce qui n'étoit pas Protestant, & qui occupoit quelque poste, fut déposé. Le Régent & le Sénat auroient bien voulu dépouiller quelques autres Gouverneurs trop attachés au Roi & à son Conseil; mais ces Messieurs n'étoient pas d'humeur d'obéir à un simple décret du Sénat & du Régent; tels étoient Flemming Gouverneur du grand Duché de Finlande, Charles Gustafson Gouverneur de Calmar, Eric Gustafson Gouverneur d'Elfsbourg, & quelques autres qui vexoient les Peuples de mille manières, sachant bien qu'ils faisoient leur Cour à ceux qui gouvernoient le Roi, & qui ne demandoient pas mieux que de voir tout le Royaume en combustion, & les Suédois se détruire les uns les autres.

Les choses étant en cet état, le Régent crut devoir assembler la diète générale, pour donner plus de poids & d'autorité aux résolutions vigoureuses qu'il convenoit de prendre. La Diète s'assembla à Sœderkœping; on y examina tous les Articles que le Roi avoit jurés à son Couronnement. On les re-

connut pour justes, nécessaires, & l'on fit un décret portant que quiconque agiroit directement contre cette constitution fondamentale, seroit réputé traître à la patrie. Les Etats se séparèrent ensuite après avoir confirmé le Duc Charles dans sa charge de Régent & d'administrateur du Royaume. Mais toutes ces loix n'étant pas appuyées de la force, firent peu d'effet sur les Gouverneurs, qu'on prétendoit par-là tenir en crainte. Flemming continua ses vexations en Finlande, avec tant de rigueur qu'enfin le pauvre Peuple excédé & n'en pouvant plus, prit les armes en grand nombre. Flemming attaqua, avec sa Cavalerie, cette multitude mal aguerrie, & en fit passer douze mille au fil de l'épée, échec dont la Finlande se ressentit long-tems. Le Roi approuva la conduite de ce Barbare Gouverneur, & envoya un de ses Ministres en Suède, pour se plaindre que le Duc Charles & le Sénat avoient passé les bornes de leur pouvoir, en convoquant les Etats à Sœderkœping. Le Duc, choqué de ce reproche, résolut de pousser le Roi son Neveu, & de commencer par presser l'exécution du décret de la Diéte de Sœderkœping; mais il faloit

des troupes & des fonds, & la Suéde en manquoit alors abſolument. Guſtave I. avoit laiſſé à ſa mort quatorze mille hommes de Troupes réglées, une Marine reſpectable, & des Cofres bien remplis; mais le Gouvernement de ces deux Fils Eric, Jean, & de ſon Petit-Fils Sigismond avoit épuiſé les finances, & négligé les forces de terre & de mer. Le Régent propoſa au Sénat de s'unir mutuellement pour obliger le Roi à obſerver les loix qu'il avoit jurées, & pour mettre en exécution le Décret de la Diéte de Sœderkœping, & qu'en conſéquence les refractaires, fuſſent depoſés de leurs emplois, & punis comme traîtres à l'Etat. Enſuite il inſinua, que, pour paſſer des paroles aux effets, il convenoit de mettre ſur pied des forces capables d'en impoſer. Le Sénat, qui ſe trouvoit très bien de la foibleſſe du Gouvernement, de l'abſence du Roi, & des déſordres qui regnoient, gagné d'ailleurs par quelques complimens que Sigismond lui fit faire ſous main par ſon Envoyé, fut allarmé de la propoſition du Régent. Il ſentit que, ſi ce Prince ſe voyoit une fois à la tête d'une Armée, il n'auroit plus les mêmes égards, & négligeroit le Sé-

nat à mesure qu'il auroit moins besoin de lui. En un mot ce corps jaloux de son autorité, craignant de la perdre, où qu'elle ne vint à diminuer, si le Duc devenoit trop puissant, répondit froidement qu'il ne consentiroit jamais qu'on prît les armes contre les Gouverneurs desobéïssans, parce qu'il en pouvoit arriver une guerre civile, qu'il étoit du devoir de tout bon citoyen d'empêcher. Le Duc repliqua qu'à des maux extrêmes il faloit des remèdes violens, que le Royaume étoit assez troublé; que la Finlande étoit dévastée, & qu'enfin une bonne guerre valoit mieux qu'une mauvaise paix, qui mettoit dans un péril éminent la constitution de l'Etat en général, la fortune & la Réligion de chaque particulier. Qu'au reste, si sa qualité de Régent & d'Administrateur n'étoit qu'un vain tître, il le laissoit à qui le voudroit, & qu'il aimoit mieux se borner à administrer son Duché, qu'un Royaume où il ne pourroit maintenir les Loix, faire régner la paix & le bon ordre. Les Sénateurs, charmés de lui voir prendre ce parti, lui répondîrent, qu'il étoit le maître de faire ce qu'il trouveroit à propos; que pour eux, ils ne cesseroient de pourvoir au bien du

Royaume. Le Duc frappé de ce discours, leur répliqua vivement, que c'étoit bien son intention de ne pas continuer une pareille régence; mais que pour la charge d'Administrateur il n'entendoit pas de la quitter à leur fantaisie; qu'il s'en étoit chargé à la prière des Etats du Royaume en pleine & libre Diéte; & qu'il vouloit aussi la remettre dans une assemblée générale des Etats.

Les Sénateurs tâchèrent de lui ôter cette idée, sachant bien que la noblesse, le Clergé & le tiers Etat, loin de consentir à cette abdication, augmenteroient l'autorité du Duc, & ajoûteroient de nouveaux pouvoirs à ses charges: mais ils eûrent beau dire, le Duc resta ferme dans sa résolution d'assembler les Etats.

Ce fut au milieu de ces altercations que nâquit, à Stockholm dans le Palais Royal le 9me. de Décembre 1594. (*a*) Gustave-Adolphe surnommé le

(*a*) A sept heures 28. minutes du matin, suivant son Horoscope qui fut tiré alors par un fameux Astrologue, qui lui prédit une mort violente, la ruine de ses ennemis, & l'extinction de son illustre maison. Tel étoit l'usage de ce tems-là, que, dès qu'il naissoit un Prince, on faisoit son Horoscope. Il y avoit des

Grand. Son Père étoit ce même Duc de Sudermannie, alors Régent & Administrateur du Royaume dont nous venons de parler, & sa Mère Christine fille d'Adolphe Duc de Holstein-Schleswig. Il fut nommé *Gustave* en mémoire de son ayeul paternel, qu'il surpassa en gloire & en réputation, & *Adolphe*, à cause du son ayeul maternel. C'est ce nom de Gustave-Adolphe devenu si célèbre que nous lui donnerons toûjours dans cette Histoire, sans nous arrêter au surnom de Grand, que le Chancelier Oxenstierna lui donna le premier, & que toute l'Europe lui auroit aussi donné, si celui de *Gustave-Adolphe* ne renfermoit bien d'autres idées encore, que celle de la grandeur qui résulte des succès militaires.

Au reste il ne faut pas avoir beau-

Astrologues dans toutes les Cours, & leurs prédictions se vérifioient quelquefois, sans doute par un pur effet du hazard. Tycho de Brahe avoit Pronostiqué plus de dix ans avant la naissance de Gustave-Adolphe, que la nouvelle étoile apparue dans Cassiopée n'étoit autre chose qu'un Prince qui devoit naître dans le Nord, & qui procureroit de grands avantages à ceux qui faisoient profession de la Réligion Protestante. On sait que Louïs XIII. ne fut appellé juste, que parce qu'il nâquit sous le signe de la Balance.

coup de pénétration, pour s'appercevoir que le nom du *Gustave* est l'Anagramme de celui d'*Auguste*. Dès le Régne de Gustave-Vasa les Suédois donnèrent une autre explication à ce nom, & comme ils le prononcent *Gustaf*, ils le dérivèrent de deux mots, qui dans leur langue signifient *bâton de Dieu*, pour marquer qu'ils regardoient *Gustave-Vasa*, comme un Protecteur envoyé de Dieu, pour les délivrer du joug du sanguinaire Christiern, & de la tyrannie du Clergé Romain.

Cependant l'Administrateur avoit convoqué les Etats à Arboga, où tous se rendîrent aussitôt, à la réserve d'un nombre de Sénateurs, qui ne vouloient point être témoins de l'accroissement de sa puissance, qui diminuoit leur influence dans le Gouvernement. Tout se passa comme ces Sénateurs l'avoient prévu: les Etats statuèrent que le Duc seroit à l'avenir seul Régent & Administrateur du Royaume, sans qu'aucune autorité pût seulement balancer la sienne. Ils confirmèrent les réglemens du Synode d'Upsal touchant la Réligion, déja confirmés à la Diéte de Sæderkœping. Ils prièrent le Duc de reprendre l'administration de l'Etat pendant l'absence du Roi, lui promettant toute for-

te

te d'assistance & de soûmission. Ensuite ils firent deux arrêtés ; l'un qu'on enverroit incessamment des Ambassadeurs en Pologne, pour concerter avec le Roi les moyens d'étoufer le feu qui consumoit la Finlande ; l'autre, qu'on sommeroit les Sénateurs, qui s'étoient dispensés de se trouver à l'assemblée, de déclarer publiquement dans le terme de six semaines, s'ils vouloient se soûmettre aux résolutions de la Diéte, avec cette observation que tous ceux, qui refuseroient d'y souscrire, seroient tenus pour perturbateurs du repos public, poursuivis comme tels, & livrés au Duc pour les punir suivant son bon plaisir. Enfin ils firent entr'eux une association, par laquelle ils s'obligeoient les uns envers les autres, qu'au cas que quelqu'un d'entr'eux vint à être inquiété au sujet de leur assemblée, ils sacrifieroient leurs biens & leurs vies, pour le protéger & le défendre contre toute attaque ; sauf néanmoins l'autorité suprême de Sa Majesté, à laquelle ils n'entendoient point déroger ni préjudicier, par ces engagemens réciproques, formés uniquement dans la vue de leur commune défense, & du maintien des Loix publiques.

En conſéquence de cet arrêté le Régent fit ſommer les Sénateurs oppoſants, de ſe conformer aux décrets de la Diéte d'Arboga ; mais comme le Roi Sigismond le leur avoit défendu, & qu'ils craignoient le reſſentiment du Régent, ils s'exilèrent volontairement du Royaume & ſe retirèrent en Pologne, en attendant que le Roi revînt en Suéde pour terminer tous les différends.

Cependant le Régent avoit écrit pluſieurs fois au Roi ſon Neveu, tant pour lui rendre compte de ſa conduite, de celle des Etats, & l'exhorter à apporter un prompt remède aux maux de l'Etat ; que pour ſe plaindre des Sénateurs rebelles ; mais il n'en avoit reçu aucune réponſe ; le Roi s'étant contenté d'écrire à ces Sénateurs, pour les aſſûrer de ſa protection ; approuvant leur conduite à l'égard du refus qu'ils avoient fait de ſe rendre à l'aſſemblée d'Arboga, blâmant le Duc de les avoir menacés à ce ſujet, vu qu'ils n'avoient fait qu'exécuter fidèlement ſes ordres, ordonnant aux Etats de prendre les armes, pour réprimer l'audace du Duc, & défendre l'honneur du trône, ſous peine s'ils y manquoient, d'être tenus

pour complices de ses attentats, & traités comme rebelles.

Ces Lettres que les Sénateurs envoyèrent au Duc & aux Etats, avant de sortir du Royaume, fûrent le Signal de la guerre civile. Le Duc publia une espèce d'Apologie, où il accusoit les Sénateurs en question de plusieurs crimes, entr'autres d'avoir conseillé au Roi Sigismond de lui faire la guerre, à lui, & aux Etats du Royaume; de l'avoir engagé à demander du sècours au Roi de Dannemark & aux Villes Hanséatiques, pour faire la guerre à la Patrie; d'avoir défendu le transport des grains étrangers en Suéde & d'avoir enfin répandu dans toute l'Europe les bruits les plus injurieux à sa réputation; comme s'il aspiroit à la Couronne, & ne travailloit qu'à chasser le Roi son Neveu du trône.

Le Duc tâcha après cela de s'emparer des Forteresses du Royaume sous prétexte de les garder pour le Roi; en même tems il convoqua les Etats à Stockholm, où par ses brigues, tout ce qui avoit été arrêté aux Diétes de Sæderkœping & d'Arboga, fut de nouveau ratifié & confirmé, malgré tous les mouvemens que se donna l'Ambassa-

deur du Roi, & les plaintes que ce Monarque fit porter à l'assemblée contre son Oncle. Les Etats écrivîrent au Roi pour justifier le Duc, assûrant Sa Majesté que ce Prince n'avoit rien fait, qui ne fût conforme aux résolutions de la Diéte, résolutions fondées sur les promesses & les engagemens de Sa Majesté, confirmées par serment à son avénement au trône & à son sacre, & qu'ils entendoient bien de maintenir avec l'aide de Dieu, aux dépens de leurs biens & de leur vie.

Une déclaration si précise étonna le Conseil de Sigismond. Après bien des délibérations il fut résolu que le Roi passeroit incessamment en Suéde, avec un bon corps de troupes Polonoises & Allemandes, pour y rétablir son autorité. Son départ fut précédé d'un manifeste, qui ne rouloit que sur la conduite du Duc qu'on y peignoit des couleurs les plus noires. Ce Prince ne s'en mit pas beaucoup en peine. Il étoit aimé du Peuple (*a*) jusqu'à l'adoration.

(*a*) On le nommoit par dérision à la Cour de son Neveu, *le Roi des Paysans*, comme on nomma à la Cour de St. Germain le Duc de Beaufort, *le Roi des Halles*, durant les troubles de la minorité de Louis Quatorze.

Sa qualité de fils de Gustave I. dont la mémoire étoit encore si récente & si chère aux Suédois; son attachement à la Réligion établie par les loix, son humeur affable & populaire, tout lui attiroit les cœurs de la multitude, du Clergé & de ceux de la noblesse, qui aimoient leur Patrie & leur Réligion; tandis qu'on ne voyoit dans Sigismond qu'un Prince imbu des maximes du pouvoir arbitraire, qui avoit succé avec le lait une Réligion intolérante, dont les Ministres n'avoient en vue que d'envahir les biens de ce monde & de faire passer leurs usurpations pour des offrandes sacrées, auxquelles il n'étoit pas permis de toucher, sans porter la main à l'encensoir, & encourir la colère celeste.

Le Régent, au premier bruit du prochain départ du Roi avec des troupes, assembla les Etats à Wadstena: là il leur représenta pathétiquement le danger que couroient leur liberté & leur Réligion. Les Etats résolûrent unanimement, qu'on assembleroit une armée, & qu'on marcheroit au-devant du Roi jusques à Calmar. Ensuite ils écrivîrent au Roi conjointement avec le Régent, pour le prier de licencier

les troupes étrangères qu'il vouloit amener en Suéde, de donner des assûrances qu'il n'inquièteroit aucun Suédois, & ne procéderoit contre qui que ce fût, que suivant les formes ordinaires de la justice ; protestant que, s'il agréoit ces conditions, il ne trouveroit en eux que des sujets soûmis & affectionnés, qui le recevroient d'une manière conforme à sa dignité & à leur devoir.

Le Roi, pour toute réponse, envoya des ordres aux troupes Suédoises de quitter incessamment le parti du Duc, & de n'obéir qu'à lui & à ceux qu'il leur enverroit pour les commander, à peine d'être punis comme traîtres & rebelles.

Ce Monarque jugeant bien que s'il se hâtoit, les préparatifs du Duc ne seroient pas encore finis, & qu'il pourroit le prendre au dépourvu, fit voile bientôt après de Dantzig avec cent Vaisseaux, la plûpart chargés de troupes, & aborda à Calmar, sans trouver la moindre opposition, soit qu'en effet son Oncle ne fût pas encore prêt, soit qu'incertain du succès, il ne voulut pas commencer légérement une guerre civile, soit qu'éfrayé des forces du Roi il

craignit de commettre sa fortune & celle du tout le Royaume. *

Ce qu'il y a de certain, c'est que préférant la voie de la négociation à celle des armes, il écrivit au Roi offrant de désarmer pourvu que Sa Majesté voulût en faire de même, & qu'elle donnât des sûretés pour lui & pour ses amis, proposant d'accommoder tous les différens à l'amiable dans une assemblée des Etats & en présence des Ambassadeurs de quelques Princes d'Allemagne, arrivés depuis peu à Stockholm. Il ajoûtoit que, si le Roi acceptoit ces conditions, il étoit prêt à lui rendre toute sorte d'obéissance & de soûmission; mais que s'il les rejettoit il seroit seul responsable du sang qui alloit se répandre, étant bien résolu de répousser la force par la force, & ne craignant nullement ni ses Polonois, ni ses Ecossois, ni ses Allemands.

Comme le Roi affecta d'abord de ne point lui faire de réponse, le Duc s'avança à la tête de ses troupes à un mille de Stegebourg. Là, il reçut enfin la réponse du Roi, portant „ que le Duc „ eût à lui remettre tout le Royaume „ entre les mains, sans en excepter son „ appanage; qu'il cessât de prendre le

„ tître d'Administrateur, tant que lui
„ Roi seroit dans le Royaume; qu'il li-
„ cenciât les troupes qu'il avoit à son
„ service, & qu'enfin il se retirât sans
„ bruit dans son Duché, dont il vou-
„ loit bien lui laisser les revenus.

Le Duc persuadé qu'il n'y avoit plus d'accommodement à attendre, résolut de tenter le sort des armes, & se mit en marche pour livrer bataille à l'armée du Roi, qui de son côté s'étant mise en mouvement, on en vint bientôt aux mains dans le voisinage de Stegebourg. Les troupes du Duc fûrent mal menées, & si le Roi par des raisons de politique n'avoit fait sonner la retraite, toute l'armée auroit été taillée en piéces.

Après cette action, on reprit la négociation par l'entremise du Marquis de Bade & du Comte de Friese; mais on ne put convenir de rien, le Duc exigeant pour préliminaire que le Roi congediât ses troupes étrangères, qu'il convoquât la Diéte, & qu'en attendant lui Duc jouît de la charge d'Administrateur.

Pendant qu'on traitoit ainsi d'un accommodement le Duc reçut quelques renforts, ce qui obligea le Roi à dé-

camper à la Sourdine & à se retirer du côté de Lindkœping. Le Duc l'y suivit, résolu de terminer le procès par une Bataille. Elle se donna en effet au desavantage des troupes du Roi, qui y perdîrent plus de deux mille hommes. On prétend même qu'il ne tint qu'au Duc de se saisir de la personne de ce Prince, qui étoit de l'autre côté de la rivière assez mal accompagné, d'où il voyoit tailler en piéces ses troupes, ce qui l'effraya tellement qu'il envoya demander la paix au Duc, qui l'accorda d'abord à condition qu'on lui livreroit les Sénateurs rebelles que le Duc accusoit d'être cause de la guerre. Le Roi fut obligé d'en passer par ce préliminaire. Après quoi toutes les hostilités cesserent, & l'on convint bientôt d'un traité, dont les principaux Articles étoient „ que le Duc prêteroit un nou-
„ vel hommage & un nouveau serment
„ au Roi, qui de son côté promettoit
„ d'oublier le passé, & s'engageoit à
„ gouverner à l'avenir suivant le ser-
„ ment qu'il avoit fait à son sacre; que
„ le Roi convoqueroit une assemblée
„ générale des Etats dans l'espace de
„ quatre mois; qu'il prieroit l'Empe-
„ reur, les Rois & les Electeurs d'y

„ envoyer des commiſſaires, & qu'en
„ leur préſence on termineroit tous les
„ différens entre le Duc & le Roi : que
„ cependant le Duc ne feroit & ne per-
„ mettroit pas qu'il fût fait aucun ou-
„ trage ou violence aux Sénateurs dé-
„ tenus dans les priſons ; que de part &
„ d'autre on deſarmeroit, & que les
„ troupes étrangères feroient inceſſam-
„ ment congédiées ; que tous les Forts
„ & Châteaux feroient remis entre les
„ mains du Roi, ſans que jamais Sa
„ Majeſté pût s'en ſervir au préjudice
„ de la conſtitution de l'Etat, ou pour
„ opprimer le Duc Charles ſon Oncle ;
„ Que le Roi déclareroit publiquement,
„ que ledit Duc étoit innocent de tou-
„ tes les calomnies, dont on avoit tâ-
„ ché de le noircir ; Qu'enfin les Etats
„ du Royaume feroient garants du pré-
„ ſent traité, & autoriſés à tenir la
„ main pour qu'il fût executé, & à
„ s'oppoſer à celui des deux partis, qui
„ voudroit y contrevenir.

Après cela le Duc & le Roi s'em-
braſſerent, & ſe donnèrent des aſſûran-
ces mutuelles d'amitié. Le Duc ceda
dix Vaiſſeaux au Roi pour le tranſpor-
ter à Dantzig, & le Roi promit au
Duc de lui rendre ſes Domeſtiques,

qu'un parti de ses troupes avoit enlevés presqu'en débarquant en Suéde; mais il ne tint pas parole, & au lieu de prendre son chemin par terre jusqu'à Stockholm, pour s'aller embarquer dans cette capitale, il tira droit à Calmar & se rendit à bord, avec une précipitation inconcevable, emmenant les Domestiques du Duc avec lui, & cinglant à toutes voiles vers Dantzig, d'où il envoya quatre cens hommes à Calmar pour renforcer la Garnison, & avec ordre de lui conserver soigneusement cette place jusqu'à son retour en Suéde. Le Duc ne comprenoit pas trop à quoi devoient aboutir toutes ces défiances; mais il en fut bientôt éclairci. Il apprit que le Roi faisoit courir bruit dans toute l'Europe, que son Oncle étoit coupable de trahison, de révolte; & que lui Roi n'étoit point tenu à observer un traité extorqué les armes à la main par des sujets rebelles; qu'au contraire il étoit déterminé à tirer vengeance de ceux qui avoient osé lui faire la loi, & à employer de nouveau la force des armes, pour ranger les Suédois à leur devoir.

Les Etats alors assemblés à Jænkœping écrivirent au Roi, pour le prier

de remplir les conditions du traité qu'il avoit conclu à Lindkæping avec son Oncle, de venir faire régner la paix, l'ordre & la justice dans son Royaume, d'y établir sa Résidence, d'écarter les mauvais conseillers, & d'embrasser la Réligion Protestante, sinon de leur envoyer son Fils Uladislas, pour être élevé dans cette Réligion sous la tutelle du Duc Charles, & placé sur le trône de Suéde. Ajoûtant que, si le Roi rejettoit toutes ces voies de conciliation, ils étoient résolus de le déclarer lui & ses descendans déchus de leurs droits à la Couronne, & d'élire un Roi qui voulût les gouverner selon les loix & les constitutions de l'Etat.

Cette réponse faite de concert avec le Duc Charles irrita étrangement Sigismond; mais les Etats s'en inquietèrent fort peu, & statuèrent qu'en attendant, que le Roi se décidât sur les propositions qu'ils venoient de lui faire, le Duc Charles reprendroit la charge d'Administrateur du Royaume & maintiendroit la Réligion.

En conséquence de ce décret Charles assembla quelques troupes, résolu de chasser les troupes étrangères de Calmar & de s'assûrer de cette clé du

Royaume, qui en ouvroit l'entrée par mer. La Garnison de Calmar fut donc sommée, & ayant refusé de recevoir d'autres ordres que ceux du Roi, l'Administrateur attaqua la place de vive force, & contraignit la Garnison de se rendre à discretion. Les étrangers fûrent desarmés & renvoyés en Pologne un bâton blanc à la main.

Après ce coup d'éclat il n'étoit pas possible, que les choses restassent dans ces termes. L'affaire fut portée à un tel point, que les Etats s'étant rassemblés à Stockholm, renoncèrent solemnellement au serment de fidelité & d'obéïssance qu'ils avoient prêté à Sigismond; le déclarèrent déchu de sa qualité de Roi de Suéde, pour avoir agi contre toutes les Loix du Pays & nommément contre le testament du Roi son ayeul, reçu comme Loi de l'Etat, & pour n'avoir pas observé les articles du traité de paix de Lindkœping.

Charles content d'avoir amené les choses jusques-là, & ne voulant pas qu'on pût l'accuser d'avoir envahi le trône au préjudice de son Neveu, & d'avoir moins agi contre lui par zèle pour les Loix & pour la Réligion, que par ambition, jugea que les Etats de-

voient encore faire un nouvel effort auprès de son Neveu, pour l'engager à envoyer son Fils Uladislas en Suéde. Les Etats offrirent donc de nouveau la Couronne à ce jeune Prince, pourvu qu'on l'envoyât en Suéde, pour y recevoir une éducation conforme aux Loix; & qu'en attendant qu'il fût en âge de majorité, le Duc Charles continueroit à gouverner le Royaume; qu'il seroit accordé l'espace d'une année au Roi Sigismond, pour se déterminer sur l'envoi de son Fils en Suéde; au bout du quel tems, si ces conditions étoient rejettées, le jeune Prince seroit déclaré déchu, aussi bien que son Pére de tous ses droits à la Couronne, & que toute leur postérité tant mâle que femelle en seroit & demeureroit à jamais exclue.

Aprés que les Etats se furent séparés, l'Administrateur entreprit une expédition en Finlande où le parti du Roi Sigismond étoit dominant. Il se rendit maître de Wibourg, & étant de retour en Suéde, il voulut que l'affaire des Sénateurs qu'il détenoit prisonniers, fût examinée & qu'on leur fît leur procès. Ils furent tous condamnés à perdre la tête; mais ceux qui demandérent

grace l'obtinrent, les autres refuserent la vie à ce prix, protestant qu'ils étoient innocens, & qu'ils mouroient pour avoir servi trop fidélement leur légitime Roi.

Cet exemple de rigueur épouvanta les Partisans du Roi Sigismond; ils jugèrent à propos de quitter le Royaume, & de se retirer les uns d'un côté, les autres de l'autre; mais la plûpart se rendîrent en Pologne.

Le tems que les Etats avoient accordé au Roi Sigismond, pour envoyer son Fils Uladislas en Suéde, étant écoulé, sans que ce Prince eût même répondu à la proposition, on convint de prolonger encore le terme prescrit, & d'ajoûter six mois à l'année; après quoi on prendroit des arrangemens, pour remplir le trône vacant, supposé que Sigismond persévérât dans le silence qu'il affectoit, ou qu'il rejettât formellement l'offre qu'on lui faisoit. En attendant, il fût décidé que le Duc Charles exerceroit tous les droits de la Souveraineté. En conséquence de cet arrêté, Charles prit possession de toutes les Provinces, & tout commença à s'y expédier en son nom. Il entreprit la même année un voyage en Livonie & en

Esthonie, où son autorité n'étoit pas encore reconnue, & y mena son Fils Gustave-Adolphe, qui n'avoit que six ans. La Duchesse sa Mère fut aussi de ce voyage. Cette Princesse, qui joignoit aux agrémens de la beauté, un courage héroïque, vouloit que le jeune Prince s'accoûtumât de bonne heure à une vie active, aux fatigues, & à l'intempérie des saisons. Le Duc soûmit dans cette expédition toute l'Esthonie, & une bonne partie de la Livonie.

L'année suivante, il entreprit le même voyage toûjours accompagné du jeune Prince, & de la Duchesse son Epouse. La saison étoit si avancée, & si rude que leur Vaisseau fut pris dans les glaces par l'effet d'une forte gêlée, qui survint la nuit quand ils fûrent entrés dans le port; de sorte qu'ils gagnèrent la terre en passant à pied sur les glaces avec toute leur suite; sans que le jeune Gustave en ressentît aucune incommodité; tant sa constitution étoit naturellement robuste & se fortifioit encore tous les jours par la manière, dont il étoit nourri & élevé.

On rapporte que n'ayant encore que cinq ans le Duc le mena à Calmar, voir l'Escadre qu'on armoit contre ceux de

Lubec.

Lubec. Un Officier de distinction s'étant approché du jeune Prince, lui demanda lequel de tous ces Vaisseaux étoit le plus à son gré. Celui-là, répondit-il, en étendant sa petite main vers un Vaisseau nommé *Swarta-Riddaren*, le Chevalier-noir. Et pourquoi, demanda l'Officier, l'estimez vous plus que les autres? C'est, repliqua le jeune Prince, qu'il est mieux garni de canons. En effet c'étoit un grand Vaisseau à trois ponts, qui portoit encore une Batterie de douze pièces à son avant, & une de six à son arrière. A cet âge il sentoit déja ce qu'il étoit. Un jour que sa femme, qui le portoit sur son bras, fut arrêtée en son chemin, par d'autres femmes de sa connoissance: le petit Gustave se fâcha, & dit à ces femmes; allez-vous-en; ne savez-vous pas que je suis un grand Seigneur? La bonté de son cœur éclatoit à cet âge autant que cette noble fierté. Un Paysan d'Oeland, lui ayant amené un de ces petits Chevaux, dont la race se conserve encore dans cette contrée. Je m'en vais vous payer ce Cheval, lui dit le jeune Prince; car apparemment vous ne me l'avez pas donné pour rien, & vous avez besoin d'argent; surquoi il tira une pe-

tite bourse pleine de Ducats, qu'il vuida toute entière dans les mains du Paysan.

Un jour que le Duc son Père se promenoit dans les Prairies près de Nykœping, il se le fit amener & voulut qu'on le laissât un peu courir. Le jeune Prince profitant de cette liberté, gagnoit les broussailles, d'où l'on tâchoit de le détourner de peur qu'il ne tombât, & on lui disoit qu'il y avoit-là de gros Serpens. Donnez-moi donc un bâton, répondit-il froidement, que je les tue. Surquoi le Duc, riant de la saillie du jeune Prince, dit aux personnes de sa suite, vous croyez qu'il a peur? mais je vous réponds qu'il n'en est rien. Ces traits paroîtront peu de chose; mais il suffit qu'ils servent à faire connoître le caractère de ce grand Roi; d'ailleurs il n'est rien de petit dans l'Histoire d'un héros tel que Gustave-Adolphe. Les actions les plus indifférentes de soi deviennent intéressantes dans un Prince si célèbre.

Cependant le terme de six mois s'étant encore écoulé, sans que le Roi Sigismond eût répondu à l'offre des Etats, le Duc Charles assembla la Diète générale à Norkœping. Là, il fit un tableau touchant des dangers de la

Patrie; engagée dans une guerre avec la Moſcovie, & avec les Polonois, & à la veille d'avoir ſur les bras le Roi de Dannemark, qui n'avoit pas rappellé pour rien ſes Commiſſaires, & rompu les conférences au ſujet du Réglement des Frontières de la Laponie; que, dans de pareilles circonſtances, il leur falloit un Roi, & non pas un Adminiſtrateur; que pour lui il ſouhaitoit d'être déchargé de l'Adminiſtration, & de ſe retirer tout-à-fait des affaires; qu'il leur conſeilloit de s'accommoder avec le Roi Sigismond, ou d'élever au trône ſon Neveu Jean Duc d'Oſtrogothie, à qui il appartenoit ſuivant le droit de primogéniture, établi par le teſtament de Guſtave I. ſon Père.

Les Etats comprîrent bien ce que le Duc ſouhaitoit d'eux, & ayant délibéré quelque-tems entr'eux, ils convinrent que Sigismond s'étoit lui-même rendu incapable de régner, ayant violé toutes les loix fondamentales de l'Etat; qu'il étoit bien décidé, qu'il ne vouloit pas que ſon Fils fût Roi de Suéde aux conditions preſcrites; que d'ailleurs c'étoit encore un Enfant, & que, dans les circonſtances critiques où l'on étoit, il falloit aux Suédois un Roi ſage & vail-

lant qui sût les commander, & qui pût soûtenir les fatigues de la guerre; qu'à la verité le droit sembloit parler en faveur de Jean Duc d'Ostrogothie; mais qu'il sortoit à peine de l'Enfance, & avoit à cet égard le même défaut que le Prince Uladislas Fils du Roi Sigismond. Qu'il n'y avoit donc que l'Administrateur qui leur convînt pour Roi; qu'il falloit le prier d'accepter la Couronne; qu'il étoit Fils de Gustave-Vasa, qui avoit si bien mérité de la Patrie, qu'il avoit de la prudence, de la valeur & toute l'expérience néceffaire soit dans les affaires, soit dans la conduite des armées: qu'à l'égard du droit de Primogéniture, la loi qui l'établissoit n'entendoit pas qu'on dût s'y astraindre dans les cas où il s'agiroit du falut de l'Etat; que cette considération étoit une Loi suprême à laquelle toutes les autres devoient céder; qu'ainsi on devoit confirmer le décret qui excluoit Sigismond du trône de Suéde, & y ajoûter sa postérité.

Tout cela fût exécuté d'un consentement unanime, & le Duc Charles fut déclaré Roi de Suéde, & Gustave-Adolphe son Fils désigné pour lui succeder, de manière que la postérité de

ce Prince lui succéderoit de Père en Fils, tant qu'elle subsisteroit & par droit de naissance, nonobstant toute disposition contraire. Le Décret portoit que quiconque prétendroit s'opposer à cette résolution de la Diéte, ou refuseroit de prêter serment au Roi Charles IX. seroit regardé & traité comme rebelle & traître à la Patrie. On ajoûta quelques articles pour établir sur un pied stable la succession à la Couronne, en cas que la postérité du nouveau Roi vint à s'éteindre.

Le Duc Charles se fit un peu prier avant que de consentir à se charger du poids de la Couronne, il crut devoir en user ainsi pour qu'on ne pût le taxer de l'avoir usurpée sur ses neveux; de manière qu'il ne parut ceder qu'à la nécessité des affaires, aux vœux de la nation, & aux instances réïtérées des Etats. Au fond la nation, ayant joui de tout tems du Privilège de se choisir ses Rois, & n'y ayant rénoncé que par reconnoissance en faveur de Gustave-Vasa, avoit bien le droit de revenir d'une disposition que les circonstances pouvoient rendre nulle: d'ailleurs elle élevoit sur le trône un Fils de ce grand Prince, & Jean son Frère, Père de Si-

gismond, & Sigismond lui-même n'y étoient montés, que par une révolution pareille à celle dont il s'agit.

Le cas, dont nous parlons ici, étoit à peu près ſemblable à ce qui arriva du tems du Roi Magnus, ſurnommé *Smek*, où les Etats s'engagèrent à maintenir la Couronne dans ſa Famille; & en général la Loi de Suéde préfère les Fils des Rois aux Etrangers; mais c'eſt toûjours une élection libre de la part des Etats, qui, en ſe bornant à la Famille du Roi décédé, ne païent qu'un tribut de reconnoiſſance, ou de déférence à la mémoire du Prince, ſans que cela puiſſe être regardé comme une obligation, ou une neceſſité éloignée de l'eſprit de la Loi.

Ce fut l'année 1604. que commença le Régne de Charles IX. Il voulut le ſignaler par quelque grand exploit, & ſe rendit la même année en Livonie, où ayant raſſemblé ſes forces, il marcha contre les Polonois; mais cette expédition n'eut pas tout le ſuccès qu'il eſpéroit: ſon armée fut battue, & il eut lui-même aſſez de peine à ſe ſauver. Il ſeroit indubitablement reſté priſonnier, ſi un Officier de ſes troupes nommé Henri Wrede, ne l'avoit délivré en lui donnant ſon Cheval: mais il

en coûta la vie à Wrede, dont la postérité reçut des marques de la reconnoissance du Roi.

L'année d'après ce Prince fut Couronné solemnellement avec son Epouse, & il fit la guerre avec plus de succès en Livonie, jusques-là que les Polonois proposerent des conférences, pour convenir d'une paix, ou du moins d'une Trèves entre les deux Royaumes.

Cependant le jeune Gustave étoit parvenu à cet âge, où les jeunes Princes sont tirés des mains des femmes, pour être formés aux études & aux exercices convenables à leur naissance. Le Roi, qui sentoit tout l'avantage d'une bonne éducation, fit lui-même le choix du Gouverneur & du Precepteur de ce cher Fils. Il nomma pour présider à son éducation le Maréchal de sa Cour Otton de Mœrner, Gentilhomme d'une Maison distinguée du Brandebourg, & dont le mérite personnel lui étoit parfaitement connu. Pour premier Précepteur il choisit le Sr. Jean Skytte, l'un des plus savans hommes de son tems, qui ayant voyagé neuf ans dans les principales contrées de l'Europe, en avoit rapporté dans sa patrie une infinité de connoissances. Ce fut sous cet

habile maître que Gustave apprit les langues Anciennes, l'Eloquence, l'Histoire, la Jurisprudence, la Politique. Un génie heureux qui concevoit aisément, une mémoire prodigieuse, une docilité aussi rare que nécessaire, tout cela, joint à un désir sincère d'apprendre, lui fit faire de si grands progrès qu'à l'âge de douze ans, il parloit & écrivoit le Latin, l'Allemand, le Flamand, le François, l'Italien comme le Suédois, & entendoit encore passablement le Polonois & le Moscovite, deux Dialectes de la Langue Esclavonne. Le jeune Prince goûta si bien l'esprit & le savoir de Skytte, qu'il l'éleva dans la suite à la dignité de Sénateur, & il fut l'un des Principaux Ministres de ce Prince avec le Chancelier Axel Oxenstierna.

Les guerres où la Suéde se trouvoit alors engagée, & l'Armistice de deux ans conclu dans les Pays-Bas attirèrent alors en Suéde beaucoup d'Officiers François, Allemands, Anglois, Ecossois, Flamands & quelques Italiens & Espagnols, qui venoient chercher fortune en Suéde à la faveur des guerres que cette Couronne avoit avec ses voisins. Ces Officiers ne fûrent pas longtems à la Cour sans remarquer le génie

extraordinaire du jeune Guſtave-Adolphe, qui les queſtionnoit ſur les forces de leur pays, ſur les mœurs & les loix de leurs compatriotes, ſur leur manière de fortifier les places, de conſtruire des Vaiſſeaux, de diſcipliner les troupes. Les Officiers ſe plaiſoient à répondre exactement à toutes ſes demandes & à contenter ſa curioſité, ſachant qu'ils ne pouvoient mieux faire leur Cour au Roi, qui avoit conçu de telles eſpérances de ce cher Fils, que, parlant quelquefois de ce qu'il auroit voulu faire pour la gloire & le bonheur de la nation Suédoiſe, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier, *je n'oſe me flatter d'en venir à bout*; *mais celui-ci le fera*, ajoûtoit-il en montrant le jeune Prince. Ces diſcours paſſant de la Cour à la Ville, & delà dans tout le Royaume, faiſoient aſſez connoître à la nation entière l'eſtime que le Roi Charles faiſoit de ſon Succeſſeur, & les Suédois en conçûrent eux-mêmes une ſi haute idée, qu'il n'y en avoit peut-être pas un qui ne s'attendît à de grandes choſes de ſa part; mais quelle que fût leur attente, on peut dire que Guſtave la ſurpaſſa de beaucoup, & que ſon Régne ne fut qu'une ſuite de merveilles.

Dès que ce jeune héros eut atteint l'âge de quinze ans, le Roi son Père le déclara Grand-Duc de Finlande, Duc d'Estonie & de Westmannie, & en même-tems il le mit en possession de la Ville de Westerahs. Les Suédois n'espéroient plus qu'en lui. La santé du Roi dépérissoit tous les jours, & les circonstances devenoient tous les jours plus critiques. Quelque-tems après le Roi assembla la Diéte générale à Stockholm, & demanda des secours proportionnés aux dangers qui menaçoient l'État; mais la Diéte ne parut pas entrer assez dans ses vues par rapport à la guerre de Moscovie, de Pologne, & à celle dont on étoit menacé de la part du Dannemarc. Le Roi harangua les Etats avec tant de force & de véhémence, que sa santé, déja affoiblie par un travail assidu & les fatigues de la guerre encore plus que par l'âge, en fut considérablement altérée. Il eut un accident d'apoplexie, dont il revint, à la vérité, mais qui lui laissa une espece de langueur dont il ne put se remettre. Cela ne l'empêchoit pas de courir d'un port à l'autre, pour hâter les préparatifs d'une Flotte, qui devoit transporter en Russie un corps considérable

de troupes pour former le siége d'Ivanogrod.

Gustave-Adolphe demanda instamment au Roi d'être de cette expédition, pour commander les troupes sous le Contre-Amiral George Gyllenstierna: mais le Roi n'y voulut jamais consentir, jugeant qu'il y auroit trop de risque à laisser partir un si jeune Prince pour un pays si éloigné, dans un tems où la Suéde avoit besoin de sa présence, pour la défendre contre un ennemi bien plus proche, & plus dangereux: sans compter que, la personne du Roi venant à manquer, tout seroit en desordre & en confusion, si son successeur ne se trouvoit pas à portée de prendre le commandement, pour faire face aux Danois, & maintenir le bon ordre au dedans.

Christian ou Chrétien IV. régnoit alors en Dannemark. C'étoit sans contredit un des plus grands Rois qui aient paru dans le Nord. Il étoit d'une taille haute & d'une Physionomie heureuse, naturellement doux & affable, généreux, compâtissant. Il étoit monté sur le trône en 1588. & ne fut couronné qu'en 1596. Son régne dura près de soixante ans. Il se vantoit d'être le plus vieux de tous les Rois de l'Europe. Il

porta ſur ſon corps des marques glorieuſes de ſa valeur. Politique, guerrier, auſſi porté à concevoir de grands deſſeins que capable de les exécuter. Il voyoit avec chagrin & jalouſie la maiſon de Vaſa héréditairement établie ſur un trône, qu'il croyoit lui appartenir, & la Suéde marcher à grand pas à la prééminence dans le Nord par ſes ſuccès en Moſcovie & en Livonie. Il ſentit qu'il étoit de ſon intérêt d'arrêter cette puiſſance dans ſa courſe, & de mettre des bornes à ſes proſpérités. L'occaſion ne pouvoit être plus belle. La Suéde déja affoiblie par une longue guerre, occupée par deux ennemis puiſſans, ne pouvoit probablement réſiſter à un ennemi qui portoit d'abord ſes coups au cœur du pays, & qui avoit fait ſes préparatifs de longue main. Chriſtian avoit une Flotte nombreuſe & très leſte, de bonnes troupes, & des finances en bon état. La Suéde étoit épuiſée d'hommes & d'argent, ſa Flotte étoit éloignée & peu en état de ſe meſurer avec celle des Danois. Il ne s'agiſſoit que de trouver quelque prétexte pour attaquer. Chriſtian en allegua d'aſſez mauvais dans ſon manifeſte; auſſi étoit-il difficile d'en trouver de

bons. La Suéde, occupée en Moscovie & en Pologne, avoit évité avec un extrême attention de mécontenter le Danois, & observé les traités avec une fidélité scrupuleuse. Christian au contraire avoit fait diverses infractions à celui de Stettin, que la Suéde avoit été obligée de dissimuler; aussi n'eut-elle pas beaucoup de peine à réfuter le manifeste du Roi de Dannemark, qui venoit de faire une ligue offensive avec les Moscovites & le Roi de Pologne contre la Suéde. Ce fut au mois d'Avril de l'année 1611. que Christian lui déclara la guerre. Surquoi les Etats de Suéde s'assemblèrent à Oerebro. Là indignés du procédé du Roi de Dannemark, ils prirent unanimement la résolution d'assister leur Roi de toute leur force dans une guerre si légitime. Ce fut dans la même assemblée que, suivant l'ancienne coûtume des Rois du Nord, Charles déclara majeur son Fils Gustave, qui entroit dans sa dix-septième année, & l'envoya en Westrogothie, pour assembler les troupes & quelques Régimens étrangers qui y avoient leurs quartiers. Le Roi de Dannemark fit une descente dans l'Ile d'Oeland, dont il s'empara sans beaucoup de pei-

ne, ayant emporté le Château de Borkholm. Ensuite la Flotte Danoise cingla vers Calmar la plus forte place qu'il y eut alors en Suéde. Le Roi l'assiégea en personne, tandis que le Roi de Suéde & son Fils Gustave-Adolphe campoient avec un petit corps d'armée dans la plaine de Rysby, ou Riezbourg, esperant que le Danois échoueroit dans son entreprise contre une Forteresse si capable d'une longue défense; mais ils fûrent cruellement surpris, lorsqu'ils apprîrent que la Ville s'étoit rendue, & que le Château avoit aussi capitulé par la lâcheté ou la trahison du Commandant nommé *Somme*.

A cette nouvelle Charles, naturellement vif & emporté, entra dans une si furieuse colère, qu'il parut s'écarter de ce qu'il se devoit à soi-même & à sa dignité, & envoya un trompette au Roi de Dannemark avec une Lettre où, oubliant sa dignité, son âge & ses infirmités, il proposoit au Roi de Dannemark de vuider leurs différends en un combat singulier, pour épargner l'effusion du sang humain. La lettre & la réponse ont un air de singularité, qui nous engage à les rapporter ici.

LETTRE OU CARTEL DE DEFFI (1)

Du Roi Charles IX. de Suéde, à Christian IV. Roi de Dannemark.

„ Nous Charles par la Grace de Dieu „ Roi de Suéde, des Goths & des Wendales, à Christian IV. Roi de Dannemark. Nous te faisons savoir que tu „ n'as pas agi en Roi Chrétien & d'honneur, en ce que sans aucune nécessité, ni raison, tu as commencé à violer le traité, fait & conclu à Stettin „ il y a quatorze ans entre les deux „ Couronnes, & que tu t'es avancé „ avec une armée devant notre Forteresse de Calmar, dont tu as surpris „ la Ville, & ensuite pris le Château „ par trahison, comme aussi Oeland & „ Borkholm, par où tu as donné lieu „ à une cruelle effusion de sang humain, qui ne sera pas sitôt arrêtée; „ mais nous espérons en Dieu tout puissant, qui est un Dieu juste & sage,

(1) Ces deux Lettres se trouvent tout au long dans l'Hist. de Dannemark de M. le B. de Holberg. P. 11. P. 629. & l'on peut compter sur la fidélité de la Traduction que nous en donnons ici.

„ qu'il te punira de ton injuste procé-
„ dé, & quoique nous aions employé
„ jusqu'ici toute sorte de moyens hon-
„ nêtes & louables, pour parvenir à
„ une paix & à un accommodement,
„ & que tu aies toûjours rejetté toute
„ proposition, nous te voulons main-
„ tenant proposer le dernier & extrême
„ remede, puisque nous apprenons que
„ tu es proche d'ici; afin qu'il soit moins
„ répandu de sang, & pour que ta ré-
„ putation ne soit pas tout-à-fait ter-
„ nie, présente-toi en personne, selon
„ la louable & ancienne coûtume des
„ Grecs (*a*) en un combat avec nous
„ en plate & rase campagne, avec deux
„ de tes Officiers de guerre, bien Gen-
„ tilshommes, afin que là, sans finesse
„ ni tromperie, nous allions à ta ren-
„ contre accompagné aussi de deux Offi-
„ ciers d'extraction noble, en nos habits
„ de bufle, & sans harnois, ni casque
„ en tête, ayant seulement une épée à
„ la main, présente-toi donc devant
„ nous de la même manière; quant aux

(*a*) Il semble que le Roi de Suéde auroit dû plutôt citer les Goths que les Grecs, qui à la vérité se disoient bien des injures, mais ne se battoient pas en duel, à moins qu'on ne prenne pour tels les combats décrits dans l'Iliade.

„ deux Officiers qui nous accompagne-
„ ront, ils seront armés de toutes piéces, & auront, l'un deux pistolets &
„ son épée, l'autre un mousquet, un
„ pistolet & une épée: que les deux qui
„ t'accompagneront soient donc armés
„ de la même manière: que si tu refu-
„ ses de consentir à notre proposition,
„ nous ne te tiendrons plus desormais
„ pour Roi d'honneur, ni même pour
„ Soldat.

Du camp de Riezbourg le 12. d'Août 1611.

Soit que le Roi de Dannemark regardât comme au-dessous de lui d'aller faire le gladiateur & de se battre en duel, tandis qu'il étoit à la tête d'une armée, soit qu'il eût pitié de l'âge & des infirmités d'un adversaire, qui consultoit plus son desespoir que ses forces; car tel étoit en effet le cas du Roi de Suéde, il rejetta cette manière de décider ses démêlés avec lui, manière d'ailleurs peu digne de la Majesté Royale. Quoiqu'il en soit, voici la réponse qu'il fit a ce Cartel.

„ Nous Christian IV. par la Grace de
„ Dieu, Roi de Dannemark & de Nor-
„ wege, nous te faisons savoir à toi
„ Charles IX. Roi de Suéde que ta Let-

„ tre indiſcrette & inſolente nous a été
„ rendue par un trompette. Nous ne
„ nous attendions pas à une pareille
„ Miſſive de ta part ; mais nous re-
„ marquons que les jours caniculaires ne
„ ſont pas encore paſſés pour toi, &
„ qu'ils opèrent encore dans ta tête de
„ toute leur force. Nous nous réglons
„ donc ſur l'ancien proverbe, qui dit que
„ l'écho rend les paroles qu'on lui don-
„ ne. Et quant à ce que tu crois que
„ nous n'avons pas agi en Roi Chré-
„ tien & d'honneur, & que nous avons
„ contrevenu au traité de Stettin, tu
„ mens en cela & nous offenſes en mé-
„ diſant qui a recours aux injures, n'o-
„ ſant maintenir ſon droit par la force.

„ L'extrême néceſſité nous a forcé à
„ cette guerre, ainſi que nous eſpérons
„ en pouvoir répondre devant Dieu au
„ jugement dernier, là où tu compa-
„ roîtras auſſi pour rendre compte du
„ ſang que nous répandons, & des
„ actions tyranniques, que tu as commi-
„ ſes en ce tems-ci contre tes ennemis
„ & autres pauvres gens.

„ Tu dis que nous avons ſurpris Cal-
„ mar, & que nous avons pris le Châ-
„ teau par trahiſon, ainſi qu'Oeland &
„ Borkholm ; cela eſt auſſi faux de tou-

„ te fausseté. Nous avons pris ce Châ-
„ teau en brave & honnête guerrier.
„ Tu devrois rougir, toutes les fois que
„ tu songes à cela, de n'avoir pas mieux
„ pourvu cette Forteresse, de tout ce
„ qui étoit nécessaire, & même de ne
„ l'avoir pas secourue, & qu'au lieu de
„ cela tu te sois amusé ailleurs, l'ayant
„ laissé prendre à ta barbe; & après cela
„ tu veux passer pour grand capitaine.

„ Quant au combat que tu nous pro-
„ poses, cela nous semble bien ridicu-
„ le, sachant que tu es assez châtié de
„ Dieu, & qu'il te vaudroit mieux de
„ te tenir dans une étuve bien chaude,
„ que de te battre avec nous. Tu as
„ plus besoin d'un medècin pour te re-
„ mettre le cerveau, que de te présen-
„ ter avec nous pour pareil combat.
„ Tu devrois mourir de honte, vieux
„ fou que tu es, d'attaquer une person-
„ ne d'honneur. Tu as appris cela sans
„ doute de ces vieilles femmes, qui ont
„ accoûtumé de se dire mille pouilles
„ & injures. Laisse-là l'écriture, tan-
„ dis que tu peux faire encore quelque
„ chose; j'espere que tu auras besoin
„ de tout.

„ Cependant nous t'avertissons que tu
„ nous renvoies nos deux trompettes &

„ notre héraut, que tu as retenus contre
„ l'uſage de la guerre, en quoi tu don-
„ nes bien à connoître la juſteſſe de ton
„ eſprit: mais tu peux bien croire, ſi
„ tu leur fais le moindre mal, que tu
„ n'as pas gagné par-là les Royaumes
„ de Dannemark & de Norwege: Re-
„ garde de faire en cela ce que tu dois.
„ Telle eſt notre réponſe à ta Lettre
„ inſolente & indiſcrete.

De notre Château de Calmar le 14. d'Août 1611.

On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait quelque choſe de rude & de ſauvage dans ces deux Lettres. Il ſemble en les liſant qu'on vive du tems du ſiége de Troie, où les Rois ſe traitoient de *tête de chien mort*. Ces manières ſont ſi éloignées de la politeſſe & de la décence de nos mœurs, qu'on ſeroit ſcandaliſé aujourd'hui, que des particuliers un peu au-deſſus de la lie du peuple, s'écriviſſent ſur ce ton de harangère. Mais ce n'étoit pas-là l'unique avanture de cette eſpece, qui fût arrivée au Roi Charles IX. Il avoit eu quelques années auparavant un ſemblable démêlé avec Jean Samosky, Connétable de Pologne & Chancelier du Roi Sigismond. Samosky eut l'audace d'appeller le Roi de Suéde

en duel, & celui-ci lui répondit entre autres choses: *Tu n'es pas mon égal: si tu l'étois, je t'étrillerois d'importance; non pas avec une épée; mais avec un bon bâton.* Samosky irrité ne garda aucune mesure, & fit une réponse encore plus grossière & plus indécente, qui demeura sans replique, le Roi ayant fait apparemment reflexion, que ces sortes de combats de plume faisoient rire le Public & n'aboutissoient à rien.

Charles naturellement fier & impatient fut infiniment sensible à la réponse du Roi de Dannemark, & sur-tout à l'endroit où il lui disoit qu'*il étoit assez puni de Dieu;* par où il sembloit faire allusion à l'accident d'apoplexie qu'il avoit eu peu de tems auparavant, & dont il lui restoit une difficulté de s'énoncer, qui faisoit qu'on ne comprenoit pas toûjours ce qu'il vouloit dire, ce qui lui causoit des impatiences terribles; outreque son esprit & sa mémoire s'en ressentoient aussi considérablement.

Après la prise de la Ville & du Château de Calmar, Christian ramena sa Flotte en Dannemark & termina la Campagne. Le Roi de Suéde profitant de l'absence de son ennemi donna le commandement d'un petit corps au

Prince Gustave, & le fit embarquer pour passer dans l'Ile d'Oeland. L'Ile fut bientôt reprise, & le jeune Prince emporta avec la même rapidité le Château de Borkholm. Comme il revenoit de son expédition, on lui amena un Danois depêché par le Commandant de la Ville d'Avesker, depuis Christian-Stadt en Blekingie, avec une lettre au Roi de Dannemark, par laquelle le Commandant prioit Sa Majesté de lui envoyer cinq cens Chevaux, avec quoi il se faisoit fort d'arrêter les courses des Suédois, & de les empêcher de mettre le pays à contribution. Le jeune Prince conçut aussitôt le projet de profiter de cet accident pour s'emparer de cette place. Il fit mettre des habits Danois à cinq cens Cavaliers Suédois, & voulut lui-même conduire l'entreprise. Il se mit en marche la nuit à petit bruit & s'approcha de la Ville. La conformité de langage & le déguisement des troupes fit que les Danois donnèrent aisément dans le piége. Les portes s'ouvrent; les Cavaliers Suédois entrent & taillent en piéces la Garnison, avant qu'elle pût se mettre en défense. Tel fut le coup d'essai de Gustave-Adolphe. Il agissoit en Capitaine à un âge,

où les autres savent à peine obéir.

Le jeune Prince auroit poussé plus loin ses progrès, si l'état incertain de la santé du Roi ne l'avoit rappellé en Suéde. Il revint couvert de gloire & chargé de butin; mais il trouva le Roi dans un état qui faisoit craindre pour sa vie. Soit que la perte de Calmar, qui ouvroit l'entrée aux Danois dans le cœur de la Suéde, eût causé un excès de chagrin au Roi, qui, se joignant à ses anciens maux, attaquoit en lui les principes de la vie; soit que la démarche, qu'il avoit faite d'appeller en duel le Roi de Dannemark, & la réponse qu'il en avoit reçue, l'eussent mortifié au point de causer une révolution dans sa constitution déja infirme, il se sentit atteint mortellement sur la route de Nykœping, où Gustave-Adolphe ne le quitta point, jusqu'à sa mort arrivée en cette Ville le 30. Octobre 1611. âgé de soixante & un an. On rapporte que dans le fort de sa maladie, quelqu'un lui ayant raconté que son Général Jacques de la Gardie (*a*) avoit remporté un avanta-

(*a*) Fils de Pontus de la Gardie Gentilhomme François, tous les deux grands Capitaines, & qui rendirent de très grands services à la Suéde. Gustave-Adolphe avouoit qu'il devoit

ge considérable sur les Moscovites, & les avoit enfin obligés à un traité préliminaire, où ils s'engageoient à reconnoître le jeune Prince Charles-Philippe pour leur Czar, le Roi répondit froidement: *les soins de ce monde ne me regardent plus*; & tout de suite, jettant tendrement les yeux sur son cher Gustave-Adolphe, *Je les laisse en de meilleures mains*, ajouta-t-il.

Ce grand Prince avoit épousé en prémière nôces Anne-Marie Fille de Louïs Electeur Palatin, dont il eut plusieurs Enfans tous morts en bas âge, à la reserve d'une Fille nommée Catherine, qui épousa dans la suite Jean Casimir Comte

les idées qu'il avoit sur la guerre à Jacques de la Gardie. Puffendorff avoue que leur qualité d'étrangers leur avoit attiré l'envie de toute la noblesse Suédoise, & fait essuyer bien des traverses, dont ils s'étoient toûjours heureusement démêlés, allant toûjours au bien & ne triomphant de leurs jaloux qu'à force de mérite & de service. On peut voir dans le Dictionnaire de Bayle à l'article *La Gardie* diverses anecdotes touchant ces deux grands hommes & leur origine. Voyez aussi *Joh. Schefferi Memorabilium Sueticæ gentis exemplorum liber singularis*. Amstel. 1671. in 8°. où l'on trouve ce que Gustave-Adolphe pensoit touchant ce fameux guerrier.

Comte Palatin des deux Ponts, dont elle eut Charles-Gustave, qui fut Roi de Suéde, sous le nom de Charles X. par l'abdication de Christine Fille de Gustave-Adolphe.

De Christine de Holstein Schleswig, il eut Gustave-Adolphe, & Charles Philippe né en 1600. appellé au trône des Czars, & décedé à Nerva le 27. Janvier 1622. Outre une Fille, Marie Elisabeth, que Gustave-Adolphe maria à Jean Duc d'Ostrogothie son Cousin germain. Il laissa aussi un Fils naturel qui porta le titre de Comte de Gyldenhielm, & fut grand Amiral de Suéde, après être sorti d'une cruelle & longue prison, où il fut détenu en Pologne pendant dix-huit ans toujours les fers aux pieds.

Charles fut un Roi dont le caractère mêlé de bonnes & de mauvaises qualités, a été loué par les uns, & blâmé par les autres. On ne peut néanmoins disconvenir qu'il n'eut plusieurs des vertus qui font les grands Rois: aimant ses peuples comme ses Enfans, bon Père, bon Mari, bon Roi; sincérement attaché à sa Religion, qui servit à sa grandeur, sans en être le prétexte, & uniquement par les procédés injustes d'un

jeune Prince livré à de mauvais conseils, & à un zèle indiscret. Il aima la guerre ; mais n'en fit jamais que de justes & nécessaires : du reste il étoit vaillant, intrépide, sobre & infatigable, se portant avec rapidité par tout où sa présence étoit nécessaire, supportant également le chaud & le froid.

Il avoit l'esprit assez orné pour le tems (1) possedant assez bien la langue Latine, l'Allemand, quelque peu de François, l'Histoire, la Géographie, aimant les Sciences à tel point, qu'il voulut faire passer en loi un réglement, qui déclaroit incapable de tout emploi civil un Gentilhomme, qui n'auroit pas fait des études réglées, suivant l'ordre établi dans les Universités ; mais les Etats refuserent leur consentement, & dès-lors ce ne fut point une loi ; mais seulement un moyen de faire sa Cour au Prince & de s'attirer sa protection, & ses bontés. Enfin il fut regreté de tous ses sujets, particuliérement du Clergé & du peuple, qui le regardoient comme le conservateur de la Réligion Evangeli-

(1) On lui attribue un petit traité assez bien raisonné, sous le titre d'Avis de Charles IX, à son Fils Gustave-Adolphe. Imp. à Cologne, in-12°, en 1666.

que, & le défenseur de l'Eglise Protestante.

Le défaut le plus frappant dans le caractère de Charles, & peut-être le plus dangéreux dans un Roi, c'est l'emportement. Il tomboit assez souvent dans des excès de colère qui égaroient sa raison, & où il ne se connoissoit plus. Il est vrai que son courroux s'enflammoit & se dissipoit avec la même facilité; mais il est constant, aussi que c'est là le défaut le plus funeste dans un Souverain, & qu'un Prince qui s'y livre se porte à des démarches, à des violances, dont il se repent long-tems, si son ame est susceptible d'un juste retour à la réflexion, & aux sentimens de la vertu; & il semble que quiconque est destiné à gouverner des hommes, doit commencer par se gouverner soi-même, & se persuader fermement que son gouvernement ne sera heureux & juste, qu'à proportion de l'Empire, qu'il aura sur ses passions.

Charles eut un soin extrême de l'éducation de son Fils Gustave-Adolphe, & vint à bout de le rendre le Prince le plus savant & le plus éclairé de son siècle. Heureux, s'il lui eût donné de meilleurs exemples de modération; & si,

dans ses démêlés avec le Roi de Dannemark, il se fût moins livré à la fougue de son tempérament. Il est certain que Gustave hérita un peu de cette fougue; mais il sut s'en rendre maître au point qu'elle ne passa jamais au de là de quelque leger mouvement, de quelque interjection qui marquoit de l'impatience, mais sans blesser les loix de la décence.

Malgré les guerres étrangères & les troubles intérieurs qui agitèrent le règne de Charles IX. ce Prince ne laissa pas de donner une attention particulière à l'encouragement de l'agriculture, de l'exploitation des mines, qui font la richesse du pays & le principal revenu de l'Etat. Il fonda un certain capital, dont il voulut que la rente fut employée à l'entretien de trente jeunes gens qui, ayant du goût & de la disposition pour les Sciences, manqueroient des moyens nécessaires pour s'y appliquer.

Quelque haute opinion qu'il eût des talens de son cher Gustave-Adolphe, il craignit que le poids des affaires n'accablât sa jeunesse. Il jugea donc à propos d'ordonner dans son testament que la Reine auroit la régence, & gouverneroit le Royaume conjointement avec Jean Duc d'Ostrogothie son Neveu &

six des premiers Sénateurs, dont il connoissoit le zèle, la prudence & l'expérience. Jusqu'à ce que son Fils eût atteint l'âge prescrit par les Loix. Or, par le Décret de la Diéte générale de Norkœping, en 1604. qui comprenoit les principaux points du droit public de Suéde, il avoit été statué que le Successeur à la Couronne, ne pourroit agir comme Roi & de son Chef, qu'après qu'il auroit atteint l'âge de vingt-quatre ans accomplis: qu'avant ce tems il lui seroit donné des tuteurs pour gouverner l'Etat en son nom.

La Suéde avoit alors trois grandes guerres à soûtenir. Il lui faloit opter entre une administration partagée, & par conséquent sujette à des lenteurs préjudiciables aux affaires; & une administration réunie dans la personne d'un jeune Prince, qui entroit à peine dans l'adolescence. La situation étoit des plus critiques. Les Etats assemblés à Nykœping quelques semaines après la mort du Roi prîrent cet objet en délibération; & après un mûr examen, ils jugèrent que la prudence du jeune Roi étant suffisamment prouvée, il seroit ridicule de s'astreindre à une Loi, qui ne paroissoit pas faite pour lui; qu'il

s'agissoit de la sagesse, & non pas de l'âge; que la providence, en affligeant les Suédois par la mort d'un Roi qu'ils aimoient, sembloit vouloir les consoler en leur en donnant un autre, sur qui elle avoit, pour ainsi dire, répandu tous ses dons: qu'elle sembloit par-là leur prescrire la conduite qu'ils devoient tenir.

La résolution prise d'abandonner le Gouvernement au jeune Roi, on pressentit la Reine sur une démarche, qui pouvoit ne lui être pas agréable. L'exemple de tant de Reines, qui ont eu recours à toute sorte de moyens, pour prolonger leur régence, & retenir l'autorité au préjudice de leurs Fils, faisoit craindre, que la Mère de Gustave ne trouvât mauvais, qu'on voulût la dépouiller de la sienne presque aussi-tôt qu'elle en avoit été révêtue: mais Christine n'étoit pas de ces femmes en qui l'ambition étoufe tout autre sentiment. Elle aimoit son Fils préférablement à tout; & elle le connoissoit assez, pour le juger digne de commander à une nation guerrière, qui aspiroit à de grandes choses. Dèsque cette illustre Princesse connut les sentimens des Etats, elle se désista sans difficulté de la régence, & le Duc Jean d'Ostrogothie,

avec les six Sénateurs n'eûrent pas de peine à suivre son exemple. Le Duc offrit même de rénoncer par un acte solemnel à toutes les prétentions qu'il pourroit avoir à la Couronne pour lui & sa postérité, le tout en faveur de son Cousin & de ses descendans légitimes. L'offre fut acceptée, pour couper court à tous les prétextes dont des esprits mal intentionnés pourroient se servir dans la suite pour troubler l'Etat. Jean se réserva néanmoins pour lui & ses descendans le droit de succeder, au cas que la postérité du feu Roi son Oncle vînt à s'éteindre. Gustave, pour témoigner à ce Prince la satisfaction que lui donnoit son procédé, lui accorda sa Sœur en mariage, & augmenta son appanage d'une patie de la Westgothie. Nous n'examinerons point ici quelle raison put engager le Duc Jean à une démarche si extraordinaire. Il est rare qu'un Prince rénonce de plein gré à des droits qui ont le trône pour objet: mais comme tout ce que nous pourrions dire là-dessus, ne seroit que pures conjectures, on nous dispensera de discuter un point si difficile à décider. On peut supposer vraisemblablement, que Jean aimoit le repos; qu'il rendoit justice aux grandes

qualités de Gustave-Adolphe, & qu'il ne se sentoit pas assez de crédit pour lui disputer le trône; peut-être même étoit-il assez bon citoyen pour le lui sacrifier, quand même il auroit eu un parti assez puissant pour l'y élever, ce qui auroit toûjours rencontré de très grands obstacles, & n'auroit pu se faire sans exposer la Suéde à se déchirer elle-même.

Quoiqu'il en soit, après que les Etats eurent pris tous ces arrangemens, ils déférèrent, d'une voix unanime, l'autorité suprême à Gustave-Adolphe. Il en remercia l'assemblée par un discours qui charma tout le monde. Sa jeunesse, son éloquence, sa hardiesse, son maintien grave & décent, la noblesse de ses gestes, & plus que tout encore sa modestie, & la justesse de son jugement ravîrent tous les assistans. Chacun l'admiroit, chacun prédisoit sa grandeur future. Il commença par remercier les Etats de ce qu'ils venoient de faire en sa faveur, & de la confiance qu'ils lui témoignoient. Il dit que, vu sa grande jeunesse & les circonstances critiques où se trouvoit le Royaume, il auroit volontiers acquiescé au décret de la Diéte de Norkœping, qui fixoit à vingt-quatre ans l'âge, où le Successeur à la Couron-

ne pouvoit agir comme Roi ; mais que puisque la Reine sa Mère, & le Duc Jean souhaitoient d'être déchargés de la tutelle que le feu Roi leur avoit confiée, & que les Etats le jugeoient capable d'administrer le Royaume par lui-même, nonobstant sa grande jeunesse, il croyoit devoir déférer à leurs *très humbles & très fidèles instances* : qu'il se chargeoit donc du Gouvernement *au nom de la Très Sainte Trinité* ; assûrant ses fidèles sujets qu'il auroit une particulière attention à protéger tous les ordres de l'Etat : à maintenir la vraie Religion Evangelique reçue dans tout le Royaume & contenue dans la pure parole de Dieu, & à tenir la main à ce que chacun pût jouir des immunités, droits & prérogatives que les Loix de Suède accordent à chaque membre de l'Etat.

Les affaires furent expédiées avec une diligence extraordinaire dans cette Diète. On y prit les plus fortes résolutions, pour mettre le jeune Roi en état de se défendre contre tant d'ennemis, & au bout de quatre semaines tout fut terminé, & les Etats se séparérent, après que le Roi leur eut fait encore un discours pour les exhorter à l'union, & les assûrer de sa bienveillance Royale.

Le Couronnement du nouveau Roi fut renvoyé à des tems plus tranquilles & différé jusqu'en 1617. mais son régne commença du 13. Décembre 1611. Epoque remarquable pour la Nation Suédoise, dont la gloire & la réputation alla depuis toûjours en croissant. Gustave prit les rènes du Gouvernement avec la satisfaction de tous ses sujets. Ce n'est pas qu'il n'y eût des ambitieux & des mécontens en Suéde, qui trouvoient que c'étoit beaucoup hazarder que de confier le Gouvernement à un Roi à peine sorti de l'Enfance: mais ils n'osoient faire connoître leurs sentimens, que d'une manière détournée, qui paroissoit plutôt un effet de l'amour de la patrie, que de l'amour propre qui les faisoit se préférer tout bas à un Prince sans expérience. D'autres trouvoient mauvais que la nation continuât à rénoncer au droit d'élection en faveur de la maison de Vasa, droit si glorieux par lequel tout Suédois d'un certain rang, d'une certaine naissance & d'un certain mérite pouvoit aspirer au trône; ils oublioient la constitution des Etats de Westerahs en 1544. par laquelle ils annullent le droit d'élection en faveur de la posterité de Gusta-

ve I. (1) Mais tous ces murmures secrets & intérieurs fûrent étoufés par la manière dont le jeune Roi débuta dans le Gouvernement. D'abord il fit un choix si judicieux des plus excellens sujets pour occuper les places vacantes, tant à la Cour, que dans les troupes & les finances, que ces ennemis-mêmes fûrent étonnés de son discernement & de sa pénétration, & renoncèrent à l'espérance de trouver à mordre à sa conduite. Enfin il établit pour présider à tous les bureaux, tant des affaires étrangères, qu'intérieures, civiles & de la guerre le fameux Axel Oxenstierna jeune Sénateur, qui n'avoit pas alors trente ans; mais dont le génie & les talens tenoient en quelque sorte du prodige. Le feu Roi, qui connoissoit tout son mérite, l'avoit nommé un des six Sénateurs, qui devoient partager avec la Reine & le Duc d'Ostrogothie les soins

(1) M. Starte ignoroit cette constitution; puisqu'il dit p. 20. que ce fut à l'occasión de l'avénement de Gustave-Adolphe au trône de Suéde, que ce Royaume fut rendu héréditaire dans la Maison de Vasa. Au reste par les dernières Loix publiques de Suéde, il a été statué qu'aucun Prince ne pourra monter sur le trône de ce Royaume avant l'âge de 21. ans accomplis.

de la tutelle de Gustave-Adolphe. Voilà donc Oxenstierna jeune Chancelier d'un Roi plus jeune encore. Nous le verrons le prémier homme de l'Europe pour les affaires, & l'un des plus sages Officiers de guerre de son jeune maître; conduisant une armée avec autant d'intelligence & de capacité, qu'une négociation, servant également bien dans un champ de bataille, & dans le cabinet; en un mot il devint aussi célébre que son maître, & le second après lui dans les rangs de la gloire.

Cependant le Roi d'Angleterre & les Etats-Généraux des Provinces-Unies, à qu'il importoit que la Navigation de la mer Baltique, ne fût point troublée par une guerre entre les deux Puissances maritimes du Nord, tâchèrent de reconcilier le Dannemark avec la Suéde. Leur intérêt & peut-être la justice sembloit exiger qu'ils secourussent un jeune Roi, attaqué par trois ennemis puissans, & dont le Royaume épuisé ne pouvoit plus que retarder un peu sa ruïne; mais Jacques I. n'employa jamais ce qui s'appelle *la dernière raison des Rois*. Tout le monde sait que ce Prince se piquoit autant d'être pacifique, que d'autres se piquent d'être guer-

riers. Sa manie n'étoit pas de troubler le repos de personne. Il détestoit tout ce qui s'appelle voies de fait, & son cœur étoit toûjours ouvert à la conciliation. Il souffroit tout plûtôt que de rompre la paix avec qui que ce fût. On assûre même que de voir seulement une épée nue le faisoit tomber en syncope. Sa marote étoit de passer pour bon Latiniste & grand Théologien, ce qui faisoit que Henri le Grand Roi de France, ne l'appelloit que *le Docteur Jacques*. Ce Prince, tel que je viens de le dépeindre en peu de mots, envoya en Dannemark le Sr. Amstruther, & le Sr. Spence en Suéde. Ces deux Ministres avoient ordre d'offrir aux deux Rois la médiation de leur maître & de travailler à les réconcilier. Mais on ne put jamais convenir d'un Armistice. Le Roi de Dannemark enflé de ses succès précédens, & de ceux qu'il se promettoit encore, faisoit le difficile; & le jeune Roi de Suéde plein d'honneur & d'ambition craignoit de se commettre & de faire quelque démarche contraire à l'honneur de sa Couronne. On en revint donc aux hostilités, malgré les remontrances des Ministres d'Angleterre, & le peu de force que Gusta-

ve pouvoit oppofer à fon adverfaire.

On crut que le jeune Roi de Suéde plein d'ambition & du défir de fe fignaler, ouvriroit la campagne par le fiége de Calmar, qui étoit la clé de la Suéde; mais Guftave connoiffant fes forces & celles de cette place, dont les Danois avoient encore augmenté les Fortifications, étoit trop habile, pour aller confumer fa petite armée devant une Forterefle, dont la prife lui coûteroit beaucoup de monde, de tems & d'argent; encore étoit-il incertain s'il en viendroit à bout. Il aima mieux porter la guerre dans le pays de fon ennemi, pour arrêter fes progrès en Suéde, & empêcher que celle-ci ne devînt le théâtre de la guerre. Il s'avança donc vers la fcanie & y fit une irruption, tandis que le Duc Jean d'Oftrogothie, qui avoit levé un bon corps de troupes, dans fon Duché, fut chargé de veiller à la confervation d'Elfsbourg, que le Roi de Dannemark menaçoit avec fa Flotte. Ce Prince avoit laiffé pour défendre la fcanie, un bon corps de troupes Allemandes, que lui avoit amené George, Duc de Lunebourg; le même qui dans la fuite fut nommé Général des troupes Proteftantes en Allemagne,

& Protecteur du cercle de Basse-Saxe; qui passa ensuite au service de l'Empereur, le quitta pour embrasser celui des Suédois, & abandonna encore celui-ci au bout de trois ou quatre ans.

Gustave-Adolphe en arrivant mit d'abord tout le plat pays à contribution, & vint investir Helsingborg. Ce n'étoit pas une place forte; mais elle étoit importante pour en faire une place d'armes, & avoir une retraite en cas de malheur. Mais à peine le siége étoit commencé que les Danois se mîrent en devoir de le troubler. Comme ils connoissoient parfaitement le terrain, ils trouvèrent moyen de s'approcher du quartier de Gustave au milieu de la nuit, sans que les Suédois eussent aucun avis de leur marche. Le jeune Roi avoit son quartier dans un Bourg nommé Wahe (1). Les Danois l'attaquèrent brusquement à la faveur des ténèbres & taillèrent en piéces les troupes qui y étoient. Gustave n'eut que le tems de monter à Cheval & de combattre pour sa liberté à la tête d'une poignée de braves, qui s'étoient rassemblés autour

(1) Voy. Hist. de Christian IV. I. *p.* 330. par Niel Schlange Conseiller *des conférences*; traduite en Allemand.

de lui. La nuit favorisa sa retraite; mais les Danois emmenèrent divers prisonniers, parmi lesquels étoit Wrangel, Maréchal de sa Cour. Ils prirent aussi les Timballes & l'Etendard Royal. Gustave même courut si grand risque de la vie, que les Danois publièrent qu'il avoit été tué, soit qu'ils le crussent en effet, soit qu'ils voulussent seulement mortifier les Suédois. Mais ce bruit, qui n'avoit pas laissé d'allarmer la Cour & sur-tout la Reine, qui aimoit tendrement ce Prince, fut bien-tôt dissipé par les Lettres de Gustave; qui, après avoir rassemblé ses autres quartiers, avoit fait si bonne contenance que les Danois s'étoient retirés avec leur butin, qui étoit assez considérable, les équipages du Roi & ceux de quelques Officiers de marque étant tombés entre leurs mains.

Après cet échec il ne falut plus songer au siége d'Elsingborg. Cependant le jeune Roi ne pouvoit se résoudre à la défensive; il tenta une invasion en Norwege; mais, après divers petits combats où la Fortune fut assez variable, il fut obligé d'accourir à la défense de son Royaume.

Les Danois avoient dessein d'attaquer

Elfsnaben, qui eſt une place importante avec un bon Port ſur la mer Baltique à dix ou douze mille de Stockholm. Leur Flotte forte de plus de trente Vaiſſeaux de guerre, avec huit mille hommes de débarquement étoit déja en mer, & le Roi de Dannemark la commandoit en perſonne. Ils comptoient auſſi d'emporter Jonkœping Ville de la Smalandie alors Frontière des deux Royaumes. Ces deux conquêtes jointes à Calmar, dont ils étoient maîtres, leur ouvroit toute la Suéde d'un bout à l'autre.

La Flotte Suédoiſe trop foible pour tenir la mer contre une auſſi puiſſante Eſcadre que celle des Danois, étoit enfermée dans ſes ports, tandis que celle-ci rangeoit les côtés de Suéde juſqu'à ce qu'enfin elle jetta l'ancre près d'Elfsbourg; petite, mais importante place à l'extrêmité de la Weſtrogothie vers le Fief de Bohus ou Bahus, à l'embouchure d'une petite rivière, qui ſe jette dans la mer Occidentale (1).

Soit que, comme le prétendent les

(1) Elle n'eſt plus maintenant qu'un Village, depuis que Guſtave fonda Goetheborg pas loin de-là, & en fit un Port conſidérable à l'embouchure du Mœludal, défendu par un fort ſur des rochers, nommé Nouvel-Elfsbourg.

Suédois, le Commandant de cette petite (1) place ne fit pas son devoir, soit que la place même fut en mauvais état, elle ne fit presque point de résistance. De-là le Roi de Dannemark passa le Sund, entra dans la mer Baltiqne, & cingla vers Elfsnaben; mais il ne fit presque que passer, & voulant profiter de l'absence du Roi de Suéde, qui se tenoit avec sa petite armée à portée de Jonkœping, pour couvrir cette place contre les Danois qui la menaçoient, il s'avança jusqu'à Wapholm qui n'est qu'un Bourg fortifié à deux lieuës de Stockholm, pour défendre l'entrée du Canal, ou détroit, qui communique au Port de cette capitale.

A la prémière nouvelle que reçut le jeune Roi de Suéde de la route que prenoit la Flotte Danoise, il accourut en diligence à la tête de douze cens Soldats étrangers que le Colonel Mœnickhoffer lui avoit amenés des Pays-Bas, &

(1) C'est un Golphe, que la mer du Nord forme entre les côtes Occidentales de la Suéde, & les côtes Orientales de Jutland. Les Suédois appellent ce Golphe *Westsée*, mer d'Occident par opposition à la mer Baltique qu'ils nomment *Ostsée*, mer d'Orient, parce qu'en effet elle est à l'Orient de la Suéde.

à qui un négociant Hollandois nommé Cabelliau, avoit eu l'adresse de faire traverser la Norwege sans aucune perte (1). La présence du jeune Roi rassura la Ville de Stockholm, que l'approche de la Flotte ennemie avoit fort allarmée. On avoit ramassé à la hâte tout ce qu'on avoit pu trouver de Paysans & de Bourgeois de bonne volonté en état de porter les armes. Le jeune Monarque les joignit aux douze cens étrangers, & partit deux heures après pour aller chercher les Danois à Waxholm (2). Mais ils n'avoient garde de l'attendre. Tout ce qui avoit été mis à terre fut rembarqué avec beaucoup de

(1) Cabelliau eut une Fille fort jolie avec qui Gustave s'amusa quelque-tems, & de ce commerce il naquit un Fils que ce Prince voulut, qui portât le nom de Vasabourg, en mémoire de l'attachement & du zèle de Cabelliau, pour la Maison de Vasa. Ce Fils fut fait Comte dans la suite.

(2) M. S. de M. Arck. L'Auteur Anglois (D. Hatete) envoie Gustave-Adolphe en Carelie, & tout de suite le fait agir comme s'il étoit en Suède, sans nous dire s'il étoit revenu d'un si long voyage, ni à propos de quoi il l'avoit fait. On verra combien ce voyage est imaginaire par le détail qui va suivre. La Suède étoit alors trop en danger pour que Gustave s'en éloignât.

hâte, & le lendemain toute la Flotte mit à la voile & sortit du Canal.

Ce fut à quoi se terminèrent tous les préparatifs du Roi de Dannemark, succès peu propre à le consoler des dépenses immenses qu'il avoit faites pour équiper sa Flotte. Il s'étoit flatté de surprendre Stockholm avant que notre jeune héros, qui étoit à quatre vingts lieuës de-là, pût venir au secours; mais soit qu'il mît trop de lenteur dans ses opérations, ou que Gustave mît trop de diligence dans les siennes, il échoua dans son dessein, par la célérité & la résolution du jeune Roi, & se retira entièrement dégoûté d'une guerre si coûteuse, où il avoit affaire à un ennemi qui se trouvoit par tout, & qui se reproduisant, pour ainsi dire, soi-même, suppléoit ainsi à ce qui lui manquoit du côté du nombre des Soldats. Ce fut alors que Christian IV. commença à faire plus d'attention aux sollicitations des Ministres d'Angleterre & de Hollande, qui l'exhortoient à s'accommoder avec le Roi de Suéde.

Gustave de son côté se montroit entièrement enclin à la paix, pour se débarasser d'un ennemi si proche & si incommode. D'ailleurs il ne faut que jet-

ter les yeux sur la carte, pour voir de quelle importance il lui étoit de recouvrer Calmär & Elfsbourg; dont l'une ouvre la Suéde par la mer Baltique, & l'autre par la mer du Nord. Calmar étoit une place forte & un port très-important, pour la communication avec la Finlande, la Livonie, la Pologne & la Moscovie. Elfsbourg étoit le seul port que la Suéde eût alors sur la mer du Nord; en le perdant elle perdoit tout Commerce, toute Communication avec l'Allemagne & par conséquent avec tout le midi de l'Europe. Gustave-Adolphe vouloit donc absolument recouvrer ces deux places, & en demandoit même la rétrocession comme un article préliminaire du traité. Le Danois avoit de la peine à se dessaisir, ne voulant pas perdre tout le fruit des frais qu'il avoit faits. Gustave prétendoit qu'ayant été attaqué injustement, l'aggresseur ne pouvoit naturellement prétendre aucune indemnisation. Après bien des débats Gustave offrit enfin une somme d'argent, qui fut réglée à un million d'écus en monnoie d'argent; moyennant cela la paix fut conclue & signée à Knæred le 28me. Janvier 1613. & confirmée la

même année par les Etats de Suéde (1).
On imposa dans tout le Royaume une capitation, pour payer ce milion d'écus au Roi de Dannemark & cet impôt fut nommé la Capitation d'Elfsbourg (2).

Les limites des deux Etats en Laponie fûrent aussi réglées, de manière que la Suéde ceda au Dannemark cette étendue de côte entre Titisfiorde & Warangue, & conserva les mines de cuivre de Rannavari. On convint aussi que le Roi de Dannemark rénonceroit à ses vaines prétentions au trône de Suéde; que cependant il pourroit continuer à mettre les armes de Suéde dans les siennes; & que Gustave de son côté cesseroit de prendre le titre de Roi de Laponie.

Le Roi convoqua les Etats à Stockholm, &, pour éviter les dépenses que de si fréquentes assemblées occasionnoient dans un tems, où la noblesse & le peuple étoient épuisés, il fut réglé qu'il n'y viendroit que les Evêques, avec un Ecclesiastique de chaque Chapitre, deux Nobles de chaque Province, & quelques-uns des Magistrats des

(1) M. de M. A.

(2) Descript. Geog. de la Suéde par Eric Tunell.

Villes pour le tiers Etat. Ce petit nombre de repréſentans étant arrivés, Guſtave leur adreſſa le diſcours ſuivant (1).

Messieurs,

„ Je ne puis qu'être ſenſible à l'em-
„ preſſement avec lequel vous avez
„ obéi à mes *gracieux ordres* en Vous
„ aſſemblant pour convenir de divers
„ points d'où dépend le ſalut du Royau-
„ me. C'eſt pour ménager les facultés
„ de mes ſujets, que je n'ai pas jugé à
„ propos de convoquer tous les Dépu-
„ tés des Villes, des Provinces & de
„ la Campagne (2).

„ Je Vous aurois même volontiers
„ diſpenſés d'aſſiſter ici, ſi j'avois pû
„ me paſſer de vos ſages avis; & ſi je
„ n'avois été, pour ainſi dire, forcé à
„ vous convoquer par la néceſſité des
„ tems.

„ Depuis la dernière Diéte tenue à
„ Stockholm la paix a été heureuſe-
„ ment concluë entre le Roi de Danne-
„ mark & Nous, ce que Dieu veuille
„ avoir été fait à la gloire de ſon nom
„ & pour le bien des deux Royaumes,

(1) M. de M.[1] A.

(2) Tout le monde ſait qu'en Suéde les Payſans ont voix & ſéance aux Diétes.

„ & c'est sur cet objet que doivent rou-
„ ler vos délibérations.

„ Nous allons, de l'avis de notre fi-
„ déle Sénat, Vous faire faire lecture
„ du traité, de point en point, comme
„ Vous l'avez désiré, afin qu'au nom
„ de tous les Etats Vous puissiez avi-
„ ser aux moyens de conserver la paix
„ que nous venons de conclure.

„ Vous n'ignorez pas, Messieurs,
„ de combien de difficultés étoit hérissé
„ le Gouvernement de ce Royaume lors-
„ que j'en pris les rênes, par une dispoſi-
„ tion particulière de la Providence divi-
„ ne, & la sollicitation de tous les Etats.
„ Dieu sait que ce n'a été ni par ambi-
„ tion, ni par cupidité que je me suis
„ chargé dans un âge si tendre, d'un si
„ pesant fardeau; mais uniquement par
„ zèle & par amour pour ma Patrie, &
„ pour l'avantage de tous mes fidéles
„ sujets. Je puis aussi protester que de-
„ puis cet événement, je n'ai goûté au-
„ cun repos, ni satisfaction, que celle
„ d'avoir, malgré la situation fâcheuse
„ des affaires de Suéde, procuré la paix
„ contre toute attente, desorte que mes
„ fidéles sujets, n'ont plus à craindre
„ les invasions de l'ennemi & les rava-
„ ges qui en sont les suites.

„ Je

„ Je suis résolu d'entretenir le bon
„ voisinage de ce côté-là, & j'espère,
„ avec l'aide de Dieu, de parvenir à
„ un accommodement avec nos au-
„ tres ennemis. J'ai déja fait sonder le
„ Roi de Pologne, par mes Ambassa-
„ deurs; je l'ai sondé moi-même par
„ mes lettres, & j'en ai reçu des ré-
„ ponses, dont on vous remettra des
„ copies, par où vous jugerez qu'il y
„ a lieu de croire, que tout sera bien-
„ tôt amené à une heureuse fin. Mais
„ quel qu'en puisse être le succès, nous
„ aurons toûjours recours au Tout-Puis-
„ sant, qui tient dans ses mains la paix
„ & la guerre, & nous résignant à sa
„ divine Providence, nous ne néglige-
„ rons aucun moyen humain pour pro-
„ curer le plus grand bien, sans préju-
„ dice des interêts de l'Etat, & de mon
„ honneur en particulier.

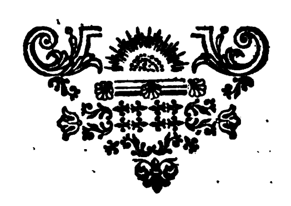
„ Je ne me dissimule point à moi-
„ même que j'ai fait la paix à des con-
„ ditions assez dures; mais ç'a été pour
„ prévenir un plus grand mal encore,
„ & pour rétablir les forces de ce
„ Royaume déja si diminuées. L'épui-
„ sement général ne permettoit pas de
„ continuer la guerre avec quelque sor-
„ te de rigueur, & il ne m'a pas été

„ poſſible d'obtenir de meilleures con-
„ ditions. Cependant ces conditions
„ ſont telles, que, ſi les Etats du Royau-
„ me y donnent leur agrément, & y
„ veulent concourir, il n'en reſultera
„ aucun dommage, & que les choſes
„ pourront être arrangées de façon que
„ les ſujets ne s'en reſſentiront point.
„ Je me flatte auſſi que ce que j'ai
„ fait de mon chef, pour le bien & la
„ ſûreté de la patrie, ſera reçu avec
„ reconnoiſſance de tous mes fidèles
„ ſujets, & qu'on aura l'équité de croi-
„ re que je n'ai eu en vue que l'intérêt
„ de mes peuples, pour qui je verſe-
„ rois volontiers tout mon ſang, ainſi
„ que je l'ai déja fait voir en des occa-
„ ſions où j'ai expoſé ma vie pour eux."
Le Roi de Dannemark avoit accordé l'eſpace de ſix ans pour le payement total de la ſomme en queſtion; mais les Etats ayant approuvé toute la conduite de leur jeune Roi & l'en ayant remercié par un diſcours public, trouvèrent moyen de ſatisfaire d'abord à une partie du payement, & Chriſtian rendant bonne foi pour bonne foi, évacua toutes les places qu'il occupoit en Suéde, en commençant par Calmar, & les remit à Guſtave-Adolphe. Les Etats fi-

rent plus, & voyant ce jeune Prince résolu de pousser vivement la guerre contre les Moscovites, ils firent bon une somme de cinq cens mille écus destinée à cette expédition.

Le jeune Roi de Suéde ardent comme un lion, aimant la guerre, ne respirant que les occasions de justifier le choix & l'amour de ses peuples, se promettoit bien de faire payer aux Moscovites les pertes que les Danois lui avoient causées.

Mais une passion, souvent victorieuse de l'ambition, vint suspendre ses préparatifs; le plus foible des Dieux enchaîna pour quelque tems ce jeune Alcide, le desarma, & lui fit oublier les attraits de la gloire, pour d'autres charmes, dont il ne put se défendre, ainsi que nous le verrons dans le livre suivant.



LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Revolutions en Moscovie. Causes de la guerre entre la Suéde & les Moscovites. Ils élisent pour Czar le Prince Charles-Philippe frère de Gustave-Adolphe. Amour du jeune Roi pour Ebbe-Brahe. Il songe à l'épouser. La Reine Mère s'y oppose. Il fonde la Ville de Gottembourg. Description de cette Ville. Traité avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Etablissement d'un Tribunal Souverain à Stockholm. Exemple singulier de l'amour de ce Grand Roi pour la justice. Arrivée du Prince de Suéde à Wibourg. Changement arrivé dans les affaires de Moscovie. Assemblée des Etats de Suéde. Gustave s'y justifie des bruits qui couroient sur son goût pour la guerre. Il rappelle son Frère en Suéde, & part pour faire la guerre aux Moscovites. Député de Heidelberg. Sa Commission. Reponse remarquable du jeune Roi. Il refuse d'entrer dans la Ligue Protestante. Il envoye un Ambassadeur au Roi de Dannemark. Discours qu'il tient au Etats

de Finlande. Il fait la paix avec les Moscovites. Mauvaises maneuvres du Roi de Pologne. Remarque sur une réflexion de M. Bayle. Efforts inutiles de Gustave-Adolphe, pour parvenir à un traité définitif avec Sigismond. Entrevue de Gustave-Adolphe avec le Roi de Dannemark. Prolongation de la Trève avec Sigismond. Gustave-Adolphe fait un voyage à Berlin, pour voir la Princesse Marie-Eléonore. Il la trouve à son gré. Il oublie la jeune Comtesse de Brahe. Il retourne à Berlin. Il va à Heidelberg. Ce qui lui arrive en ce voyage. Son Mariage. Histoire abrégée de Fahrenbach. Caractère extraordinaire de cet Officier. Il est condamné à mort. Il tue quatre Soldats de ceux qui le gardoient, & est enfin massacré.

POur bien comprendre ce que nous allons dire de la guerre entre la Suéde & la Moscovie, il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Basile Fils de Jean & Petit-Fils de Basile l'aveugle fut le premier Grand-Duc de Moscovie, qui prit le titre de Czar. Il enleva aux Polonois la principauté de Plescow, les Duchés de Smo-

lensko & de Severie, & mourut en 1533. laissant pour Successeur Jean-Basile son Fils, qui conquit une partie de la Livonie & les Royaumes de Casan & d'Astracan. Il mourut en 1584. laissant deux Fils, Fœdor Ivanovitz qu'il avoit eu d'Anastasie & l'infortuné Démétrius, fruit malheureux d'un second Mariage.

Fœdor lui succéda. Il prit une telle affection pour un homme d'une naissance obscure, nommé Boriz-Fœderowitz Goudenou, qu'il le fit son premier Ecuyer, & lui donna sa Sœur en Mariage.

Boriz devenu Beau-Frère du Czar, & son premier Ministre, conçut le dessein de monter sur le trône, d'autant plus que ce Prince n'avoit point d'Enfant, & que la succession regardoit son Frère Démétrius, que Boriz eut l'adresse d'écarter des affaires, le tenant dans une obscurité qui le fit presqu'oublier, tandis que de son côté il tâchoit de gagner l'affection du Peuple par des libéralités, des diminutions d'impôts & par tous les autres moyens qui séduisent la multitude, & l'empêchant de voir le piége, que lui tendent les tyrans. Boriz gouvernoit entiérement l'Etat par l'indolence du Czar & son aveugle con-

fiance en ce favori. Il diſpoſoit de toutes les charges, & ne les conféroit qu'à ceux qui vouloient bien ſe dévouer à lui.

Cependant Démétrius, Frère du Czar, étoit dans une eſpece d'exil à Uglitz, & trop jeune pour ſentir ſes malheurs, & pénétrer les vues de Boriz, il le laiſſoit jetter les fondemens de ſa grandeur ſur les ruines de la ſienne. Il n'avoit autour de lui que des créatures de ſon ennemi; perſonne qui l'éclairât ſur ſes démarches, ou qui s'intereſſât à la conſervation du légitime héritier de la Couronne, ſi ce n'eſt les habitans de la Ville où il faiſoit ſa réſidence. Boriz réſolu de ſe défaire de ce jeune Prince, fit en ſorte que le feu prit à la Ville, & dans le tumulte, il fit aſſaſſiner Démétrius. La Ville d'Uglitz fut reduite en cendres, & les aſſaſſins du jeune Prince périrent par les mains d'autres aſſaſſins apoſtés par le tyran, qui par-là déroba ſon crime au Czar, qui ne voyoit d'ailleurs que par ſes yeux.

Boriz, voyant que ſes deſſeins réuſſiſſoient, n'en demeura pas-là, il empoiſonna ſon maître & ſon bienfaiteur, & par ce crime il éteignit la race de

Roriks, qui régnoit depuis si long-tems en Moscovie.

Après cela il ne fut pas difficile à Boriz Goudenou, qui gouvernoit déja avec une autorité absolue de monter sur le trône. Il s'y maintint d'abord par la même adresse qui l'y avoit placé sans obstacle: il diminua les charges du peuple, augmenta les priviléges de la noblesse, & accorda divers avantages aux commerçans; mais toute sa prudence ne le put garantir des malheurs auxquels tout usurpateur doit s'attendre. Un jeune Moine renversa toute sa politique. Il se nommoit *Grisko-Otrapeia*, natif de Jaroslaw d'une famille noble & ancienne. L'excès de ses débauches avoit engagé ses parens à le faire enfermer dans le monastère de Afrinouka, pour l'obliger à changer de mœurs, effectivement il avoit paru revenir de ses égaremens, & vouloir se consacrer entièrement à la Réligion, lorsqu'un vieux Moine, qui avoit reçu autrefois quelque mortification de Boriz, & qui cherchoit à s'en venger, crut trouver dans le jeune Grisko tout ce qu'il lui faloit pour cela. Il s'apperçut qu'il avoit l'esprit vif & entreprenant, les manières

res souples & insinuantes, que toute sa dévotion n'étoit que grimace, & qu'il étoit propre à tous les rôles. Il lui dit un jour qu'il ne tiendroit qu'à lui de devenir un Souverain très puissant. A ces mots le jeune Moine, dont le cœur n'avoit pas changé de trempe, ouvrit de grands yeux, & attentif au discours du vieux Moine, il témoignoit par son silence, qu'il ne tiendroit pas à lui que la chose ne réussît. Le vieux Moine l'instruisit alors du Gouvernement de Moscovie, & combien il lui seroit facile de se faire passer pour le Prince Démétrius assassiné à Ugitz: qu'il connoissoit l'inconstance du peuple, son avidité pour les nouveautés, la haine des grands contre Boriz. En un mot il le persuada, & l'ayant bien exercé au nouveau rôle qu'il alloit jouer, il l'envoya à Kiow chez le Prince Adam Wiesnowiski en qualité de Gentilhomme de sa Chambre, tandis que de son côté il parcourut une partie de la Moscovie, semant par tout le bruit que Démétrius Fils du Czar Jean-Basile II. n'étoit point mort: que sa Mère ayant eu vent du dessein qu'on avoit eu de l'assassiner, l'avoit fait sortir du Château d'Ugitz, sous la conduite d'un Gentilhomme af-

taché à la famille de ses Souverains, & avoit fait mettre à sa place le Fils d'un Prêtre Russien à peu-près de son âge & de sa taille; qu'il s'étoit réfugié à la Cour de Wiesnowiski, & qu'on le verroit bientôt revenir à la tête d'une puissante armée pour chasser l'usurpateur.

Tandis que ce bruit se répandoit dans toute la Moscovie le jeune Moine, que le Prince Wiesnowisky avoit agréé à son service, se distinguoit de tous les Courtisans par sa bonne mine. Il gagna bientôt l'affection du Prince, à qui il ne crut plus devoir faire mistère de ses desseins. Il lui révéla sa prétendue naissance, comment il auroit été la victime de l'ambition de Boriz sans les précautions de sa Mère, qui avoit supposé un autre à sa place. Il ajoûta beaucoup d'autres choses qui ébranlérent le Prince Polonois. Les bruits que le vieux Moine répandoit en Moscovie, & qui passerent jusqu'en Pologne achevèrent de le persuader. Il lui accorda sa protection, le traita en Prince, & lui promit du secours. Boriz troublé des bruits qui couroient envoya des Ambassadeurs à Wiesnowiski & lui fit de grandes offres s'il vouloit abandonner l'Imposteur; lui faisant en même tems insinuer qu'il

étoit bien aſſûré de la mort du vrai Démétrius, & que celui qui en uſurpoit le nom & les titres, n'étoit qu'un fourbe dont il ſeroit la dupe. Mais toutes ſes offres, toutes ſes remontrances ne firent aucune impreſſion. Cependant pour le mettre mieux à couvert de la vengeance de Boriz, il l'envoya chez George Mnizak Palatin de Sendomir ſon intime ami, qui le reçut avec tous les honneurs imaginables. Ce Palatin avoit une Fille nommée Marine d'une grande beauté, fort ambitieuſe, & peu ſcrupuleuſe ſur les moyens de ſatisfaire ſon ambition. Elle donna dans la vue du prétendu Démétrius, qui de ſon côté n'eut pas de peine à lui plaire, offrant avec les graces de ſa perſonne les eſpérances ſéduiſantes d'une Couronne. Le Palatin approuva cette paſſion, & accorda ſa Fille à l'Impoſteur. Après cela il employa tout ſon crédit, qui étoit grand dans le Sénat, pour lui obtenir du ſecours. Le Roi Sigismond lui permit de faire des levées en Pologne. Bien-tôt par le crédit de ſon Beau-Père il ſe vit à la tête d'une armée, qui dévoroit déja les dépouilles des Moſcovites. Il ne trouva preſque aucun obſtacle. Les peuples abuſés le reçûrent com-

me leur liberateur. Il avoit déja passé Krom lorsqu'il reçut la nouvelle, que Boriz craignant de tomber vif entre ses mains s'étoit empoisonné; que le peuple s'étoit déclaré pour sa famille, & avoit mis sur le trône Fœdor-Borizowiz son Fils âgé de seize ans; mais que la Noblesse n'étoit pas contente de cette élection, & avoit proclamé Czar le Prince Démétrius.

A cette nouvelle, le faux Démétrius jugea qu'il convenoit de faire diligence pour soûtenir la Noblesse, qui se déclaroit pour lui. Il s'avança vers Moscou sans s'arrêter, & y fut reçu avec des cris de joie, & des réjouïssances infinies. On lui livra l'infortuné Fœdor-Borizowiz, qu'il fit aussi-tôt étrangler, & après cette exécution tout plia devant lui.

Enfin il fut couronné le 21. Juillet 1605. avec Marine son Epouse. Il appella à sa Cour la Mère du véritable Démétrius, que Boriz avoit releguée dans un Couvent. Il alla au devant d'elle avec beaucoup de pompe, la logea dans le Château & la traita comme si elle eût été véritablement sa Mère. Soit crainte, soit reconnoissance elle le reconnut pour son Fils. Il parut ensuite

vouloir s'appliquer aux affaires de l'Etat, & l'on commença à espérer de voir la fin des troubles & un régne des plus heureux: mais le nouveau Czar ne se démentit pas long-tems. Ebloui de sa fortune, il se livra aux plus grandes débauches. Il abandonna à sa femme & aux Polonois tous les soins du Gouvernement, & ne se réserva que la liberté de pouvoir satisfaire ses passions qu'il poussa à l'excès; & comme les revenus ordinaires de l'Etat ne suffisoient pas pour subvenir à ses dépenses, d'autant plus qu'une bonne partie étoit la proie des Polonois & de Marine, qui de son côté ne menoit pas une vie plus réguliére que son mari, il falut mettre de nouveaux impôts. Le peuple commença à murmurer, les grands de Moscovie, Boyars & Knez étoient outrés de se voir négligés, & toute l'autorité, toutes les richesses entre les mains des Polonois. On en vint bien-tôt à se dire à l'oreille toutes les avantures du Czar; car rien n'est plus ingénieux à démasquer un fourbe que le dépit de se voir pris pour dupe.

L'Histoire de l'Imposteur étant connue, les Moscovites le mépriserent; ses débauches & ses crimes le rendirent

odieux. Bafile-Iwanowiz Zuski, ou Suis-ki, qui defcendoit de la Maifon de Ruriels par les Ducs de Susdal, profita des difpofitions des grands & du peuple, fe mit à la tête d'une troupe de conjurés, força le Château, & entra dans la Chambre de l'Impofteur qui, penfant éviter la mort, fe jetta par la fenêtre dans la Cour. Il fut pris & amené devant le chef des conjurés, qui fit auffitôt appeller la Mère du vrai Démétrius, & lui ayant ordonné de dire la vérité, il lui demanda fi c'étoit-là fon Fils; à quoi cette Princeffe ayant répondu, que la crainte jointe au plaifir de fe venger du tort que Boriz avoit fait à fa famille l'avoit engagée à le reconnoître pour tel, qu'elle proteftoit devant Dieu, que tout ce qu'on avoit dit de l'Enfant d'un Prêtre mis à la place de fon Fils étoit faux; que le Prince Démétrius avoit été poignardé; qu'il n'étoit que trop vrai qu'il étoit mort & enterré, & que celui qui en avoit ufurpé le nom & les titres n'étoit qu'un Impofteur, un Tyran, un Ufurpateur. Sur cet aveu Zuski tua le faux Démétrius d'un coup de piftolet. Marine fut mife en prifon avec fon Père & fon Frère, & il en coûta la vie à près de deux

mille personnes qui leur étoient attachés.

Zuski fut aussi-tôt proclamé Czar, & couronné le 1. de Juin 1606. A peine s'étoit-il assis sur le trône, qu'il parut un nouveau Démétrius. C'étoit un Commis d'un Sécrétaire d'Etat, qui, s'étant sauvé chez les Polonois, débita, que dans l'obscurité il s'étoit échappé du Château, & que Zuski avoit tiré sur un des Domestiques de sa Cour croyant tirer sur le Czar même. Les Polonois outrés du massacre que les conjurés avoient fait de leurs compatriotes, saisirent avidément l'occasion de nuire aux Moscovites. Le Roi Sigismond crut devoir profiter des troubles qui agitoient leur pays, dans l'espérance d'en conquérir une bonne partie, ou même le tout pour y établir sa famille; il appuya le nouveau fourbe, & lui donna des troupes avec lesquelles il s'empara de diverses places. La fameuse Marine, qui s'étoit sauvée de sa prison, le vint joindre, l'embrassa, le reconnut pour son mari, & lui en permit tous les priviléges, sacrifiant tout à son ambition & au desir de se venger de Basile Zuski, qui l'avoit renversée du trône.

Le Roi de Pologne ne se contenta

pas des secours donnés sous main au nouveau Démétrius, il fit encore avancer une armée prête à agir selon les occurrences sous le Général Sulkowski. Zaski craignit de succomber contre tant d'ennemis. Dans les commencemens d'un régne mal affermi, & parmi des troubles Domestiques, il est difficile de pouvoir résister à un puissant voisin. Le nouveau Czar envoya des Ambassadeurs en Suéde & implora le secours de Charles IX. qui ne se fit prier qu'autant qu'il faloit pour convenir de la reconnoissance. Il étoit heureux pour Charles que son Neveu s'embarquât dans une guerre avec la Moscovie, & oubliât pour quelque-tems la Suéde; par-là il avoit le loisir de s'affermir sur le trône, & ses sujets étoient en sûreté contre les armes de Sigismond. Mais il n'étoit pas de son interêt de laisser succomber les Moscovites, ni de les secourir assez efficacément pour que la guerre finît si-tôt. Le Czar offrit de ne point faire de paix avec Sigismond que de concert avec la Suéde. Charles vouloit quelque chose de plus. Il exigea qu'on lui cedât toute la Carelie; moyennant quoi il promit d'envoyer une armée commandée par un bon Général au se-

cours du Czar. Ces conditions furent acceptées : il se fit un traité où l'on convint que le secours seroit de dix mille hommes, & que le Czar céderoit, pour lui & ses Successeurs à perpétuité, tout ce que la Moscovie avoit possédé de la Carelie. Jacques de la Gardie Connétable & Feld-Maréchal de Suéde, fut nommé pour commander cette armée. Par malheur pour le nouveau Czar, il ne put; on ne voulut pas exécuter l'article de la cession de la Carelie. Surquoi la Gardie envoya un courier au Roi, pour lui faire part de cet incident, & lui demander de nouveaux ordres. Le Roi irrité ordonna à son général d'attaquer les Moscovites, de leur faire la guerre, & de s'emparer de tout ce qu'il pourroit. Voilà donc l'imprudent Zuski attaqué par les Suédois, les Polonois, & l'Imposteur soi disant Démétrius.

Les Polonois profitant de ces diversions firent des progrès rapides; tandis que la Gardie s'emparoit de Kexholm & de tout ce qu'il pouvoit dans la Carelie. Le Czar battu de tous côtés se renferma dans sa Capitale. Les habitans de Moscou effrayés offrirent de reconnoître pour leur Czar Uladislas Fils de Sigismond, pourvu qu'il embrassât leur

Ruriks, qui régnoit depuis si long-tems en Moscovie.

Après cela il ne fut pas difficile à Boriz Goudenou, qui gouvernoit déja avec une autorité absolue de monter sur le trône. Il s'y maintint d'abord par la même adresse qui l'y avoit placé sans obstacle: il diminua les charges du peuple, augmenta les priviléges de la noblesse, & accorda divers avantages aux commerçans; mais toute sa prudence ne le put garantir des malheurs auxquels tout usurpateur doit s'attendre. Un jeune Moine renversa toute sa politique. Il se nommoit *Arisko-Otrapeia*, natif de Jaroslaw d'une famille noble & ancienne. L'excès de ses débauches avoit engagé ses parens à le faire enfermer dans le monastère de Afrinouka, pour l'obliger à changer de mœurs, effectivement il avoit paru revenir de ses égaremens, & vouloir se consacrer entiérement à la Réligion, lorsqu'un vieux Moine, qui avoit reçu autrefois quelque mortification de Boriz, & qui cherchoit à s'en venger, crut trouver dans le jeune Arisko tout ce qu'il lui faloit pour cela. Il s'apperçut qu'il avoit l'esprit vif & entreprenant, les maniè-

res.

res souples & insinuantes, que toute sa dévotion n'étoit que grimace, & qu'il étoit propre à tous les rôles. Il lui dit un jour qu'il ne tiendroit qu'à lui de devenir un Souverain très puissant. A ces mots le jeune Moine, dont le cœur n'avoit pas changé de trempe, ouvrit de grands yeux, & attentif au discours du vieux Moine, il témoignoit par son silence, qu'il ne tiendroit pas à lui que la chose ne réussît. Le vieux Moine l'instruisit alors du Gouvernement de Moscovie, & combien il lui seroit facile de se faire passer pour le Prince Démétrius assassiné à Ugitz; qu'il connoissoit l'inconstance du peuple, son avidité pour les nouveautés, la haine des grands contre Boriz. En un mot il le persuada, & l'ayant bien exercé au nouveau rôle qu'il alloit jouer, il l'envoya à Kiow chez le Prince Adam Wiesnowiski en qualité de Gentilhomme de sa Chambre, tandis que de son côté il parcourut une partie de la Moscovie, semant par tout le bruit que Démétrius Fils du Czar Jean-Basile II. n'étoit point mort; que sa Mère ayant eu vent du dessein qu'on avoit eu de l'assassiner, l'avoit fait sortir du Château d'Ugitz, sous la conduite d'un Gentilhomme af-

re avec plus de succès, au cas qu'ils changeassent de sentiment. On ne sait si Gustave-Adolphe avoit sérieusement dessein d'établir solidement son Frère sur le trône des Czars, ou de faire pour lui-même la conquête de la Moscovie, ou du moins de toute la partie septentrionale de cet Empire, laquelle étoit fort à la bienséance de la Suéde. Les Moscovites demandoient qu'on leur envoyât le jeune Prince de Suéde avec une petite suite, de peur que le peuple & les grands, se souvenant des excès commis par les Polonois à Moscou, ne prissent ombrage, si le Prince amenoit des troupes. Le Roi ne jugea pas à propos d'exposer son Frère à l'inconstance & à la fougue de ses peuples. Il résolut de le conduire lui-même à la tête d'une armée. Mais, tandis qu'il rouloit ses grands desseins dans son ame, l'amour vint ralentir ses préparatifs guerriers, & lui faire oublier pour quelque-tems la Moscovie, où la Gardie continuoit à prendre des Villes au nom du Prince de Suéde, qu'il supposoit Souverain de toutes ces vastes contrées, qui composoient l'Empire Moscovite.

Gustave entroit dans ce printems de la vie, où les passions exercent leur

Empire avec tant de force, où l'ame est si aisément remuée par les objets qui la frappent, où l'amour n'offre que des fleurs qui inspirent la volupté.

Il vit la jeune Comtesse de Brahe. Il fut frappé de sa beauté (1). Elle avoit les traits fins & réguliers, le teint d'une blancheur admirable, la taille bien prise. En un mot c'étoit sans contredit la plus charmante personne de la Cour. Gustave ne put lui refuser cette admiration, qui est l'hommage de la beauté. Bien-tôt de l'admiration, il passa à

(1) Les amours de Gustave-Adolphe & de la belle Ebbe-Brahe sont assez connus en Suéde. On en fait divers Contes qui pourroient embellir un Roman. Nous nous en tenons à ce qui est de fait, & qui se trouve dans des lettres de Gustave à cette Belle, qui se sont conservées jusqu'à nous, & que nous trouvons dans le M. S. de M. A. On voit encore à Rosemberg, très belle maison de campagne près de Stockholm, un portrait de cette jeune personne, par où il paroît qu'elle étoit bien propre à inspirer des sentimens de tendresse à un jeune Roi tel que Gustave-Adolphe. Au reste il est surprenant que M. le D. Harte n'ait rien su d'une passion, qui fait tant d'honneur à notre héros, tant parce qu'elle est la marque d'un cœur généreux & sensible, que parce que, s'en étant rendu le maître, cette victoire n'est peut-être pas moins glorieuse que celles qu'il remporta dans les champs de Mars.

quelque chose de plus vif. Il chercha à parler à cette charmante personne, & trouva que son esprit n'étoit pas au-dessous des charmes de sa personne. Il lui parla d'amour : Elle l'écouta, & comment ne pas écouter un jeune Roi-héros, dont le mérite personnel étoit seul capable d'inspirer de la tendresse, sans rien emprunter de l'éclat de sa Couronne? La jeune Brahe n'eut pas plûtôt appris de la bouche du Roi même la passion qu'elle avoit fait naître, qu'elle s'observa avec un soin extrême. Le Roi ne trouvoit que très rarement l'occasion de lui parler, ou de faire parler ses yeux, ne voulant pas exposer la réputation d'une personne qui lui étoit chère. Enfin il prit le parti de lui écrire, pour l'assûrer qu'il n'avoit que des vues légitimes ; qu'en un mot il songeoit à partager son trône avec elle ; mais que ce dessein demandoit d'être conduit avec prudence, à cause de la Reine sa Mère, qui pouvoit avoir des vues très différentes. Peu à peu la belle Brahe s'apprivoisa. Non-seulement elle reçut les lettres du Roi ; mais elle y répondit ; il paroît néanmoins qu'elle avoit mis son Père dans sa confidence, & qu'elle se conduisoit par ses conseils

dans une affaire si délicate. Elle témoigna tant de sagesse, de retenue, & de modestie, que l'amour du jeune Monarque en augmenta de beaucoup, jusqu'à prendre la résolution de faire sonder la Reine sa Mère sur ce mariage, qu'il trouvoit lui-même très convénable: car enfin, se disoit-il tout bas, je ne serois pas le premier Roi de Suéde, qui eût épousé une de ses sujettes; il y en a assez d'exemples dans l'Histoire, & j'en trouve assez dans ma famille pour m'y autoriser. Elbe-Brahe est d'une maison sinon aussi illustre, du moins presqu'aussi ancienne que celle de Vasa; & d'ailleurs, je sens que je ne saurois être heureux qu'avec elle. C'est ce qu'il donne assez à entendre dans une de ses lettres à sa jeune maîtresse, qui continuoit de paroître à la Cour chez la Reine Mère, où le jeune Roi avoit quelquefois l'occasion de l'entretenir. Enfin ne pouvant plus résister au penchant qui l'entraînoit, il s'ouvrit au Duc de Saxe-Lawenbourg, qui étoit alors à la Cour de Stockholm, & le pria de s'intéresser à sa situation & d'employer toute son éloquence, pour faire réussir le mariage qu'il méditoit.

Le Duc se chargea volontiers d'en

parler à la Reine. Mais la réponse ne fut pas favorable. Cette Princesse étoit persuadée que ce n'est pas aux feux de l'amour que l'hymen des Rois doit allumer son flambeau; que leur gloire, l'interêt de leurs peuples doivent régler leur mariage. Cependant comme elle aimoit tendrement le Roi, qu'elle savoit d'ailleurs, qu'une passion naissante doit être ménagée; qu'une opposition trop marquée ne fait que donner plus de vivacité aux feux qu'on veut éteindre, elle chargea le Duc de dire au Roi, qu'elle approuvoit le goût qu'il avoit pour Elbe-Brahe, que c'étoit une personne aussi distinguée par son mérite que par sa naissance; que ses vertus la rendoient encore plus récommendable que les charmes, que la nature sembloit lui avoir prodigués, & que, si le Roi devoit choisir une Epouse dans une famille Suédoise, il ne pouvoit mieux s'adresser à tous égards: que cependant elle le supplioit, comme sa meilleure amie, & indépendamment de sa qualité de Mère, de ne rien précipiter, & d'attendre encore quelques années; qu'après cela, s'il persistoit dans son propos, elle ne s'y opposeroit point; qu'elle parleroit à la jeune Comtesse, pour lui pro-
poser

poser cet arrangement & le lui faire agréer. Le Duc ajoûta beaucoup d'autres choses, pour engager le Roi à bien reflèchir sur la démarche qu'il prétendoit faire : qu'il ne devoit songer à se marier qu'après avoir donné la paix à ses peuples, & réglé l'intérieur de l'Etat ; que les Peuples portés à mal juger des démarches des Souverains attribueroient à des causes frivoles son union avec Elbe-Brahé. Qu'ils étoient encore tous les deux si jeunes, qu'un délai de deux ou trois ans leur étoit nécessaire, pour se bien connoître avant que de prendre des engagemens d'où dépendoit leur bonheur mutuel ; que, quand un Roi épousoit une de ses sujettes, il devoit préparer le public à voir un pareil mariage sans murmure & sans blâme.

Gustave-Adolphe avoit trop de respect pour la Reine sa Mère, pour ne pas se soûmettre à sa volonté. Il s'estima encore fort heureux, qu'elle ne desapprouvât pas entiérement sa passion, & le choix qu'il faisoit.

Ce fut dans ce sens-là qu'il en écrivit à sa jeune maîtresse. Il l'exhorte à se soûmettre aussi à la volonté de la Reine, à recevoir tout ce qu'elle lui pourra dire là-dessus avec toute la dou-

cœur tout le respect qu'elle lui doit, & à ne rien dire qui puisse donner du déplaisir à cette Princesse. Il lui dit que ces petits obstacles sont la pierre de touche de l'amour, & des occasions de faire éclater sa constance. Il la prie de ne point changer de sentiment à son égard, & l'assûre que les siens sont à l'épreuve de toutes les traverses.

Toutes ces lettres ont un caractère de vertu & de simplicité, qui les rend précieuses & aimables. On y voit briller cette pieté, cette crainte de Dieu, ce fond de Réligion, qui fit toûjours le caractère essentiel de ce grand Roi. Une soûmission entiére aux volontés de la Reine sa Mère; il espère que Dieu, qui connoît la pureté de ses sentimens, disposera cette Princesse à les approuver, & à consentir enfin à ses vœux: il rend grace à cet être suprême de tous les biens qu'il en a reçus, & en particulier de l'avoir conservé dans les dangers de la guerre: il exhorte la jeune Comtesse à mettre sa confiance en un Dieu si bon, qui ajoûtera à tant de graces qu'ils en ont déja reçues, celle de changer leur tristesse en joie & d'amener toutes choses à une heureuse fin, & à la gloire de son nom.

Quant à la Reine, il paroît bien qu'elle étoit tout-à-fait contraire à cette alliance, & qu'elle ne cherchoit qu'à gagner du tems, espérant que les grandes affaires que le jeune Roi avoit sur les bras, son goût pour la guerre, les fréquens voyages qu'il feroit enfin obligé de faire, soit en Finlande, soit en Livonie, ralentiroient son amour, & le disposeroient à une alliance plus conforme à sa véritable gloire, & aux intérêts de son Royaume.

En effet Gustave se réveilla de cette espece de léthargie, où la douceur d'une passion naissante l'avoit plongé, & résolut tout de bon à aller lui-même en personne pousser la guerre en Moscovie; mais auparavant il travailla à régler les affaires intérieures de son Royaume, & commença par faire augmenter les fortifications de Calmar, de Jonkœping, d'Elfsbourg, places Frontières du Dannemark. Sentant la nécessité d'avoir un bon port sur la mer du Nord, il forma le dessein de transporter les habitans de la Ville de Gœtheborg ou Gothenbourg, que son Père avoit fondée en 1607. dans l'Isle de Hisingen, & que Christian Roi de Dannemark avoit presque détruite en 1611.

& d'en bâtir une autre sous le même nom, dans un lieu plus commode, à l'embouchûre du Mœludal. Il en dressa lui-même le plan ; & l'on commença dès lors à y travailler ; mais ce ne fut qu'en 1618. qu'elle commença à prendre la forme & la consistance d'une Ville. La rivière, qui coule au Nord de la place, lui fournit toute sorte de commodités : on a tiré divers canaux qui traversent la Ville, dont les rues sont larges & bien percées. Elle est bien fortifiée, & jouït de plusieurs priviléges, monumens de la munificence de Gustave-Adolphe. Le port est très bon, & la plus nombreuse Escadre peut y être à l'ancre en toute sûreté. Il est défendu par une bonne Citadelle qu'on nomme le Neuf-Elfsbourg. Pour augmenter le commerce de ses sujets, il envoya aux Villes Hanséatiques un certain Cassiodore de Reyna Espagnol fort entendu dans le négoce, Fils ou Neveu d'un homme de même nom assez connu dans la république des Lettres. Il avoit ordre de s'adresser à la Ville de Lubek, qui étoit alors à la tête de l'association Hanséatique, & de proposer de nouvelles branches de Commerce & un nouveau traité. Mais les Lubekois voulûrent jouer

en plus fin, & répondirent qu'ils ne pouvoient prendre aucune résolution, qu'ils n'eussent réponse de l'Empereur aux plaintes, qu'ils lui avoient faites sur l'interruption du Commerce dans la mer Baltique, depuis que la guerre s'étoit allumée entre la Suéde & le Dannemark. Ils espéroient, en affectant de l'indifférence, obtenir de meilleures conditions; mais Gustave piqué de leur refus, où il croyoit entrevoir une espece de menace du ressentiment de l'Empereur, prit le parti de s'adresser aux Hollandois, dont le Commerce commençoit à embrasser l'Europe & les Indes. Il chargea de cette négociation deux Hollandois qui lui étoient attachés, Jacob van Dyck & Abraham Cabelliau.

Les Etats Généraux n'avoient garde de ne se pas prêter à une chose si avantageuse, à l'intérêt & à la navigation de leurs peuples. Ils conclûrent une ligue défensive pour quinze ans avec la Suéde, & un traité de commerce également avantageux aux deux Parties. Gustave-Adolphe stipula expressément dans le traité, que les conventions que la République de Hollande pourroit faire dans la suite avec la Ville de Lubek, ne porteroient aucun préjudice

aux régales & prérogatives de la Couronne de Suéde & nommément à la domination de la mer Baltique.

Ceux de Lubek fûrent très mortifiés de ce traité. Ils envoyèrent une Députation au Roi, sous prétexte de le féliciter touchant la paix qu'il venoit de conclure avec le Dannemark; mais en effet, pour le prier qu'en considération des services, qu'ils avoient rendus autrefois à la Suéde, en divers tems, & en particulier sous le Roi son ayeul, il lui plût de modérer les impôts, qu'on avoit mis sur les marchandises venant d'Allemagne. Le Roi, content de leur avoir montré qu'il pouvoit se passer d'eux, leur donna cette satisfaction, & les impôts fûrent modérés.

Après cela le jeune Roi fit divers réglemens utiles sur les monnoies, sur la douane, sur les biens héréditaires, & sur l'administration de la justice, pour prévenir les chicanes, abréger les procédures & remédier aux abus, qui sont cause de la ruïne de tant de famille. Il établit à Stockholm une Cour Souveraine de justice, pour juger sans appel toutes les causes tant soit peu importantes, & connoître de tous les cas de prévarication ou de malversation de la

part des tribunaux ſubalternes. Jamais Roi n'a pouſſé plus loin l'amour de la juſtice. Nous en rapporterons pluſieurs traits dans la ſuite; mais en attendant en voici un qui ſe trouve dans les regîtres (1) du Sénat.

Le Roi avoit un procès avec un Gentilhomme nommé Siœblat au ſujet de quelque domaine. La cauſe devant être jugée par la Cour Souveraine, le Roi ſe rendit à l'audience & voulut aſſiſter au jugement. Les Magiſtrats ayant voulu ſe lever, par reſpect pour la préſence du jeune Monarque, il ne le voulut point ſouffrir, leur diſant qu'ils devoient ſe ſouvenir qu'ils étoient le Parlement du Roi, & ignorer dans ce moment qui il étoit, pour ne conſulter que leur conſcience dans l'arrêt qu'ils alloient prononcer. Les juges bien inſtruits par les piéces du procès, prononcèrent en faveur du Gentilhomme. Le Roi ne dit rien; il demanda ſeulement à voir les actes du procès, & ayant reconnu qu'ils avoient bien jugé, il loua leur intégrité, & les aſſûra que, s'ils euſſent jugé autrement, il leur en auroit ſû très mauvais gré.

(1) Ad ann. 1670. Pag. 965. M. S. de M. A.

Cependant les Moscovites ennuyés de ne pas voir arriver le Prince de Suéde, tinrent une assemblée générale à Moscou, pour aviser à l'élection d'un autre Souverain. Un jeune homme d'une famille considérable parmi ces Peuples, nommé Michel-Fœderowiz-Romanof, cabala si bien parmi les Cosaques & le menu peuple de Moscou, qu'il fut proclamé Grand-Duc héréditaire de Moscovie. Ce nouveau Czar eut bien-tôt dissipé le parti du faux Démétrius, & poussé les Polonois hors des Frontières. L'Imposteur fut assassiné, & la fameuse Marine noyée presqu'en même-tems.

Les grands de Moscovie ne parûrent pas content de l'élevation du jeune Michel-Fœderowiz-Romanof, & le Général Suédois Jacques de la Gardie, protesta beaucoup contre une démarche si contraire aux engagemens, que les Moscovites avoient pris envers la Suéde par l'élection du Prince Charles-Philippe; mais on ne fit pas grande attention à ses plaintes. Enfin le Prince arriva à Wibourg en Finlande avec un bon renfort de troupes.

La Province de Naugarde ou de Novogrod, n'avoit point encore accédé à l'élection du nouveau Czar. Elle envoya des

des Députés au Prince de Suéde, dès qu'elle fut son arivée à Wibourg. Ces Députés, après les premiers complimens, conjurérent le Prince de s'avancer promtement vers Naugarde; mais les Commissaires de Suéde s'y opposerent, prétendant que le Prince ne devoit se rendre à Naugarde qu'après que toutes les Villes de Moscovie lui auroient envoyé des Députés, pour témoigner qu'elles vouloient maintenir son élection.

Il y eut là-dessus quelque contestation entre les représentans des deux nations; mais enfin ceux de Naugarde renouvellérent le serment de fidelité au Prince de Suéde, & s'en retournérent chez eux.

Dès que le Czar Michel-Fœderowitz eut été informé de la démarche des peuples de Naugarde, il envoya des troupes contr'eux. Le Général Suedois se mit en devoir de les défendre; de là les hostilités entre les deux nations & la guerre ouverte qui s'ensuivit.

Jacques de la Gardie, en informant le jeune Roi de Suéde de toutes ces révolutions, lui conseilla de s'accommoder avec le Roi de Pologne, & de tourner [illegible] tous ses efforts contre la Mos-

covie, dont il lui seroit aisé de soûmettre toute la partie Septentrionale, & de la conserver contre toutes les forces du Czar, pourvu qu'on se hâtât de prévenir ce Prince, qui n'étoit pas assez peu habile, pour présumer de pouvoir résister aux Suédois & aux Polonois en même-tems, & qui ne manqueroit pas de rechercher l'alliance de ceux-ci à quelque prix que ce fût.

Ce sentiment revenoit à-peu-près à celui du Chancelier Oxenstierna; car le Roi ayant demandé les avis du Sénat sur cette guerre, les opinions furent partagées; mais le Chancelier soûtint que, de vouloir faire la guerre à la Pologne & aux Moscovites tout à la fois, étoit une prétention contraire à la faine politique & du tout impossible, d'autant plus que la Suéde ne pouvoit guère faire fond sur la paix avec le Dannemark, voisin jaloux & attentif à saisir ses avantages: qu'ainsi il falloit tâcher de s'accommoder avec les Moscovites à des conditions raisonnables, tandis qu'on amuseroit les Polonois de l'espérance d'un armistice. Il ajoûtoit que, pour faciliter l'accord avec les Moscovites, il ne falloit que conclure une trè-

ve de quelques mois avec la Pologne; parce qu'alors le Czar, craignant que les Suédois ne tournassent toutes leurs forces contre lui, se hâteroit d'en venir à un accommodement, au lieu que, si l'on entroit dans une guerre ouverte avec tous les deux, il étoit probable, qu'ils oublieroient leur haine, & se ligueroient entr'eux, pour tomber sur les Suédois avec leurs forces réunies. Tel fut l'avis de ce grand politique, comme il paroît dans une de ses lettres à Gustave-Horn (1); & il est aisé de juger, par la suite des mesures & des démarches du jeune Roi, qu'il l'agréa & qu'il régla sa conduite sur ce plan. En effet les Polonois agités de troubles Domestiques & poussés par les Turcs, Tartares & Moscovites, craignîrent de succomber sous les efforts des Suédois, débarassés de la guerre avec le Dannemark. Ils prièrent Jean-Sigismond Electeur de Brandebourg de procurer une trève avec la Suéde.

Après quelques difficultés, on convint que les Généraux des deux Nations s'aboucheroient pour traiter de cette affaire, en attendant qu'on pût

(1) M. S. de M. A.

travailler à une paix solide. L'Angleterre & la Hollande s'entremîrent aussi, pour hâter cet accommodement; mais tout ce qu'on put faire pour cette fois fut de convenir d'une trève pour deux ans, c'est-à-dire, jusqu'au vingtiéme Janvier 1616. Surquoi un Auteur (1) célèbre s'écrie; *c'est ainsi que Gustave auroit pu facilement pousser ses conquêtes plus loin, parce que le Roi de Pologne étoit fort pressé alors par les Turcs & par les Tartares; mais il sacrifia tous ces avantages à la générosité, & accorda à son ennemi la trève de deux ans qu'il lui demandoit. Exemple de modération que les Suédois eussent orné de mille panégyriques, s'ils avoient connu la rhétorique moderne.* Il dépendoit, sans doute des auteurs Suédois de faire honneur de cette trève à la modération de Gustave-Adolphe; mais les personnes instruites n'en auroient pas moins été persuadées, que la politique y avoit eu plus de part que la modération.

Quoiqu'il en soit notre jeune Héros étant sur le point de partir pour la guerre de Moscovie, convoqua les Etats de son Royaume à Orebo dans la Province

(1) Bayle Dict. sur Gustave-Adolphe p. 899.

ce de Nerike. Il en fit l'ouverture par un discours convénable aux circonstances, qu'il prononça en présence de la Reine sa Mère & du Duc d'Ostrogothie, qui y avoient été invités, & comme il étoit informé, que plusieurs de ses sujets appréhendoient que son humeur martiale n'entraînât le Royaume, dans des guerres sans fin, & que, parmi les Etrangers, on étoit assez généralement dans le même préjugé, il amena adroitement ce sujet dans sa harangue, & se justifia de cette imputation; protestant qu'il regardoit la guerre comme un grand fléau, pour lequel il avoit de l'horreur; que, quand même la nature lui auroit donné du goût pour la vie militaire, la guerre qu'il avoit eue avec le Dannemark, avec si peu de moyens pour la soutenir, l'auroit guéri radicalement de ce penchant; qu'il aimeroit bien mieux mener une vie douce & commode dans son Palais, que d'aller s'exposer à l'intempérie des saisons, aux veilles, à la faim, à la soif, & à mille dangers; mais, qu'il étoit des cas, où un Roi devoit oublier le repos, & sacrifier toutes ses commodités, sa santé & son sang même, pour se procurer une juste satisfaction, repousser la

force par la force, & garantir ses peuples ou ses alliés de la violence d'un injuste oppresseur; que hors de-là, il ne connoissoit point de cas, où il fût permis de recourir aux armes, & qu'il espéroit qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir fait la guerre par des motifs moins importans que ceux-là: qu'il ne prétendoit point s'illustrer d'une maniè-re si funeste aux hommes: que, quoique jeune, il connoissoit mieux la vraie gloire: que son ambition se borneroit volontiers à faire fleurir la paix, le commerce, les arts & l'abondance parmi les peuples, dont Dieu lui avoit confié le Gouvernement; mais qu'il n'ignoroit pas aussi que ce n'étoit pas en vain qu'il portoit l'épée; que Dieu la lui avoit confiée, pour s'en servir dans les occasions, où il s'agiroit d'arrêter la malice & la cupidité; que le Dieu des armées avoit conféré aux Souverains le droit des armes, pour maintenir la Société & protéger l'innocence: & que les guerres étoient permises pour assûrer la paix. Il se fit dans cette assemblée des Etats divers réglemens fort utiles touchant le commerce, les mines, la paye des troupes & divers autres objets d'œconomie & de police, que le jeune

Roi voulut régler sur un pied stable, avant que de partir pour la guèrre qu'il méditoit; de sorte que ce grand Roi est encore regardé, comme le plus sage législateur que jamais la Suéde ait eu. Après qu'il eut ainsi mis ordre à tout, il congédia les Etats, & fit partir un Courier pour Wibourg avec ordre au Prince Charles-Philippe de revenir en Suéde. Tandis que lui-même il passa en Finlande avec quelques troupes, à la tête desquelles il entra dans l'Ingrie, & s'étant fait joindre par celles que commandoit la Gardie, il prit Angdon (1) d'assaut, & soûmit toute cette grande Province. De là il vint mettre le siége devant Pleskow, place qu'on regardoit alors comme imprenable: mais apparemment le jeune Roi ne le croyoit pas, puisqu'il forma cette entreprise aux approches de l'hivèr. Le Roi d'Angleterre, Jacques I. jouant par tout le rôle de pacificateur, voulut en-

(1) M. Harte dit *Kexholm*, & son traducteur Allemand le dit après lui: mais ils se trompent. Kexholm avoit été cédé par les Moscovites & occupé par les Suédois, ainsi qu'on peut le voir dans la harangue de Gustave-Adolphe, que je rapporterai bientôt tout au long. Ils étoient maîtres de Kexholm dès le régne de Charles IX. & l'avoient toujours gardé depuis.

core accommoder la Moscovie avec la Suéde. Gustave-Adolphe ne demandoit pas mieux que d'être en repos de ce côté-là. Il avoit nommé des Ambassadeurs, parmi lesquels étoit Jacques de la Gardie même, pour proposer la paix: mais il vouloit donner la Loi & non pas la recevoir, & il sentoit assez qu'il n'arracheroit rien des Moscovites que par la terreur de ses armes. C'est dans ce sens-là qu'il s'en expliquoit dans une Lettre au Chevalier (1) Jean Mewick Ministre d'Angleterre auprès du Czar.
„ Ce n'est pas, disoit-il, pour le vain
„ honneur de prendre une place répu-
„ tée inaccessible, que j'assiége Plesc-
„ kow; mais pour contraindre mes en-
„ nemis à accepter la paix, par l'idée
„ d'une entreprise inouïe à la guerre.
„ Vous avez été témoin de l'opiniâtre-
„ té, & de la perfidie des Russes, qui
„ n'entendent plus parler de proposi-
„ tions de paix depuis que j'ai ré-
„ duit cette place à la nécessité de ca-
„ pituler: mais, malgré toutes mes fa-
„ tigues, mes peines, mes frais, & la
„ perte de tant de braves Soldats, je
„ suis prêt à sacrifier ma gloire aux

(1) Rapportée par Loccenius, p. 525.

„ vues pacifiques de la Grande-Breta-
„ gne, pour convaincre tout le genre
„ humain, que ce n'eſt point par un
„ motif d'ambition que j'ai pris les ar-
„ mes; mes États ſont aſſez grands &
„ aſſez puiſſans; mais que j'y ai été for-
„ cé par de mauvais procédés. Mon
„ penchant naturel me porte à vivre
„ en paix & en amitié avec tous mes
„ voiſins, pourvu que cela ſe puiſſe
„ faire ſans intéreſſer mon honneur &
„ le ſalut de mes peuples. Mais dès
„ qu'on ne peut conſerver la paix par
„ des moyens juſtes & convenables,
„ alors il faut réſolument lui préférer
„ une guerre néceſſaire.

La Cour de Moſcou, ayant rejetté avec hauteur toutes les propoſitions que le jeune Roi avoit fait faire, il revoqua ſes Plénipotentiaires, &, voyant trop de difficulté à emporter Pleskow de vive force, il ſe contenta de tenir la place bloquée (1), & fut aſſiéger Nœte-

(1) Je ne trouve point dans mes mémoires que Pleskow fût pris. M. Harte n'en dit rien non plus. Après avoir rapporté les traits de la lettre de Guſtave, il conclut en diſant *que ce fut ainſi que ce grand Prince ſe convainquit lui-même qu'un Général n'eſt pas obligé de prendre chaque place qu'il inveſtit*. On ne peut rien voir

bourg, place importante ſituée dans une petite Ile à l'embouchûre de la Neva. Les Ruſſes battus par-tout, ne pûrent ſecourir cette Fortereſſe, qui capitula au bout de quelque tems.

Quoique Guſtave eût à peine alors vingt & un an, il ſe conduiſit avec tant de prudence, tant de valeur & d'intelligence, que toute l'Europe rétentit de ſa réputation. Les lettres des Officiers étrangers, qui ſervoient dans ſes troupes, ne pouvoient aſſez louer ſes vertus guerrières & civiles, ſa bonté, ſa généroſité, ſon attention à récompenſer le mérite, à pourvoir à la ſubſiſtance de ſes troupes, à procurer les ſecours les plus promts & les plus efficaces aux bleſſés & aux malades, ſa vigilance, ſa pénétration, ſa prévoyance, ſon ſang froid, & ſa fermeté dans le peril. Pluſieurs ſavans tels que *Daniel Heinſius*, *Pynacker*, *Janus Rutgerus*, *Lud. Came-*

de plus vague, & de plus obſcur. Mais, comme le Roi ne dit rien lui-même de la priſe de Pleskow dans ſa harangue aux Etats de Finlande, que nous rapporterons ci-après, il y a apparence que le ſort de cette place n'étoit point décidé lorſque la paix ſe fit. Widekindi a traité en particulier de cette guerre & n'eſt pas plus précis que ſes copiſtes. Voy. Hiſt. Belli Sueco-Moſcovitici, Holm. 1672.

varius firent des vers Grecs & Latins à sa louange, & s'offrirent d'écrire son Histoire; mais Gustave plus curieux de faire de grandes choses que de les voir écrites, se mocqua de ce projet, bien assûré que, si ses exploits étoient dignes de passer à la postérité, il ne manqueroit pas d'Historiens: d'ailleurs il n'ignoroit pas que l'Histoire des Princes, écrite de leur vivant, est toûjours suspecte ou de crainte ou de flatterie. Il vouloit qu'on jugeât de ses actions longtems après qu'elles seroient faites, & non pas à mesure qu'il les faisoit.

Comme il eut toûjours auprès de lui durant cette guerre le fameux Jacques de la Gardie, il apprit sous ce grand homme tout ce qui lui manquoit encore du côté de l'expérience, & il profita si bien de ses leçons, que l'Eleve en fut bientôt autant que le maître. Dès-lors il commença à introduire parmi ses troupes cette admirable discipline, qui les rendit si célèbres dans la suite, & que la plûpart des autres puissances de l'Europe tâchèrent d'imiter. Mais surtout il se signala par la pieté, & la régularité des mœurs, qu'il tâcha d'introduire parmi des hommes, qui semblent n'avoir d'autre vocation que leur pen-

chant à la licence. Il prêchoit d'exemple à ses Officiers & à ses Soldats; & dans cet âge où les passions sont le plus impérieuses, il fut s'en rendre le maître, à un point, qu'on ne le vit jamais se permettre aucun de ses écarts, que la jeunesse fait excuser & que l'usage autorise. Il oublia, dans ce concours de grandes affaires qui l'occupoient, dans ses voyages, ses courses, & ses expéditions, l'amour innocent qu'il avoit conçu pour la belle Comtesse de Brahe. Il parvint même à étouffer entiérement cette passion, lorsqu'il sentit mieux qu'elle étoit contraire à ses grands desseins, aux intérêts de sa gloire & de son Royaume.

A peine Gustave-Adolphe étoit de retour en son Royaume, après la glorieuse campagne qu'il venoit de faire, qu'il reçut une députation remarquable de l'Université de Heydelberg (r).

Il y avoit long-tems que, parmi les Calvinistes & les Luthériens, les honnêtes gens gémissoient des divisions, qui régnoient entr'eux par rapport à certains Dogmes, qui mettoient autant de différence entr'eux, qu'ils en ont

(r) M. S. de M. A.

tous ensemble avec les Catholiques-Romains. Plusieurs Princes avoient tâché de rapprocher ces deux différens partis, en engageant l'un à relâcher un peu de ses opinions, & à adopter un peu de celles de l'autre; mais il est bien plus aisé d'accorder les différends des Princes que ceux des Théologiens. Jamais il ne fut possible d'engager les Docteurs Luthériens & Calvinistes de traiter les choses à l'amiable, & de se céder un pouce de terrain les uns aux autres. Enfin l'Université de Heydelberg, dont la faculté de Théologie étoit une espece de Sorbonne parmi les Calvinistes, enchantée des grandes qualités du jeune Roi de Suéde, sur-tout de l'attachement qu'il témoignoit à la Réligion, crut qu'il étoit le Conciliateur que Dieu avoit envoyé pour réunir deux partis divisés par la foi, mais dont l'union politique & spirituelle étoit également nécessaire, dans un tems où les Catholiques-Romains paroissoient ligués, pour exterminer jusqu'au nom de Protestans. Elle envoya donc *David Pareus* le plus fameux Théologien, qu'il y eût alors parmi les Calvinistes, homme éloquent, souple & insinuant, mais en même tems d'une vertu sévère, très

versé dans les langues Orientales & la Lecture des Pères.

Paræus obtint facilement audience de Gustave-Adolphe. Il représenta pathétiquement à ce jeune Prince le scandale que causoient dans l'Eglise les divisions Théologiques, qui régnoient entre les deux communions Protestantes; que les Catholiques-Romains en tiroient des inductions captieuses, qui ébranloient la foi des foibles & des ignorans, tandis qu'ils vantoient à tout propos l'unité de leur Eglise, l'uniformité de leur culte & de leurs opinions en matière de foi: que rien ne seroit plus glorieux pour lui & n'illustreroit plus son régne, que de pacifier ces différends par sa médiation, & d'établir une certaine unité de doctrine entre les deux communions Protestantes: que Sa Majesté y réussiroit d'autant plus aisément, qu'elle avoit l'esprit aussi éclairé que le cœur sensible à la gloire de Dieu & de son Eglise, outre que rien n'égaloit la confiance de tous les Protestans en ses lumières & en son zèle.

Le Roi se contenta pour lors de répondre en peu de mots à Paræus qu'il examineroit, s'il lui convenoit de se charger d'une pareille médiation, &

qu'il lui donneroit bien-tôt une réponse décisive. En attendant il ordonna qu'on eût soin de le bien traiter.

Gustave-Adolphe jugea à propos de consulter son Grand-Chancelier, sur la proposition du Théologien de Heydelberg. Oxenstierna trouva l'exécution de ce projet impraticable. Il dit au Roi qu'après bien des peines & des dépenses, Sa Majesté auroit le chagrin de n'avoir pu réussir, & qu'il mécontenteroit peut-être l'un & l'autre parti, & donneroit lieu au clergé de son Royaume de le soupçonner de vouloir introduire le Calvinisme en Suéde.

Le Roi, qui avoit déja la même opinion de cette affaire fut charmé, que son sentiment se trouvât conforme à celui d'un personnage aussi prudent, que son Chancelier. Il combla le Député de l'Université de Heydelberg de présens, & le renvoya, après lui avoir déclaré; que des raisons très importantes ne lui permettoient pas de se mêler d'une affaire de cette nature: que les disputes de Théologie n'étoient pas de son ressort; qu'il croyoit le culte établi en Suéde très bon & très conforme à la parole de Dieu: que quelques différences d'opinion sur des matières ab-

ſtraites, ne méritoient peut-être pas d'être traitées avec tant d'apparat : que, depuis Conſtantin juſqu'à Charles-Quint, tous les Empereurs & les Rois, qui avoient voulu accorder les diſputes ſur quelque point de Théologie, n'avoient jamais pu en venir à bout ; que chacun étoit reſté dans ſon opinion, quoiqu'on eût employé le fer & le feu contre le parti oppoſé à celui que ces Princes favoriſoient : que pour lui, content de chercher la vérité dans les ſources de la révélation, il prioit Dieu de réunir tous les hommes par la charité, n'étant pas poſſible qu'ils le fuſſent par la foi, y ayant des choſes que Dieu a voulu cacher aux hommes, & ſur leſquelles on diſputera ſans fin, ou du moins l'on penſera diverſement, dès qu'on voudra les examiner & les entendre : qu'il ſuffiſoit aux Proteſtans d'être unis par le cœur, s'ils ne pouvoient l'être par l'eſprit.

Telle fut la réponſe de Guſtave-Adolphe, ſur le projet de la réunion des Proteſtans. Il en fit une auſſi peu ſatiſfaiſante ſur l'invitation qu'on lui fit d'entrer dans la Ligue (1), que les Proteſtans d'Allemagne avoient faite pour leur

(1) Puff. Comment. de Reb. Suec. Lib. III.

leur commune défenſe. Maurice Landgrave de Heſſe le ſollicita vivement à cette démarche, l'exhortant à ne pas expoſer ſa perſonne à tant de dangers ſi loin de ſes Etats, & à rénoncer à cette guerre de Moſcovie, qui ne pouvoit qu'étre funeſte à des jours auſſi précieux que les ſiens: le priant au reſte d'excuſer la franchiſe avec laquelle il lui parloit; qu'il y étoit autoriſé par la volonté du feu Roi de glorieuſe mémoire, qui, en qualité de parent, l'avoit prié avant ſa mort d'aider ſon Fils de ſes conſeils.

Guſtave fit une réponſe très polie au Landgrave, l'aſſûrant qu'il avoit pris en très bonne part les avis qu'il avoit bien voulu lui donner, qu'il l'en remercioit ſincérement, & le prioit de les lui continuer: qu'au reſte la ſituation de ſes affaires ne lui avoit point permis d'agir autrement qu'il avoit fait; qu'ayant encore bien des affaires fâcheuſes ſur les bras, il ne lui étoit pas poſſible d'entrer dans la Ligue qu'on lui propoſoit, laquelle pouvoit avoir de très longues ſuites; que cela n'empêchoit pas qu'il ne fût bien intentionné pour leur parti; & qu'il ſauroit bien en tems & lieu leur en donner des preuves: qu'en at-

core accommoder la Moscovie avec la Suéde. Gustave-Adolphe ne demandoit pas mieux que d'être en repos de ce côté-là. Il avoit nommé des Ambassadeurs, parmi lesquels étoit Jacques de la Gardie même, pour proposer la paix: mais il vouloit donner la Loi & non pas la recevoir, & il sentoit assez qu'il n'arracheroit rien des Moscovites que par la terreur de ses armes. C'est dans ce sens-là qu'il s'en expliquoit dans une Lettre au Chevalier (1) Jean Mewick Ministre d'Angleterre auprès du Czar. „ Ce n'est pas, disoit-il, pour le vain „ honneur de prendre une place répu„ tée inaccessible, que j'assiége Ples„ kow; mais pour contraindre mes en„ nemis à accepter la paix, par l'idée „ d'une entreprise inouïe à la guerre. „ Vous avez été témoin de l'opiniâtre„ té, & de la perfidie des Russes. „ N'entendant plus parler de propo„ sitions de paix de leur part, j'ai ré„ duit cette place à la nécessité de ca„ pituler: mais, malgré toutes mes fa„ tigues, mes peines, mes frais, & la „ perte de tant de braves Soldats, je „ suis prêt à sacrifier ma gloire aux

(1) Rapportée par Loccenius p. 525.

„ vues pacifiques de la Grande-Bretagne, pour convaincre tout le genre humain, que ce n'est point par un motif d'ambition que j'ai pris les armes; mes États sont assez grands & assez puissans; mais que j'y ai été forcé par de mauvais procédés. Mon penchant naturel me porte à vivre en paix & en amitié avec tous mes voisins, pourvu que cela se puisse faire sans intéresser mon honneur & le salut de mes peuples. Mais dès qu'on ne peut conserver la paix par des moyens justes & convenables, alors il faut résolument lui préférer une guerre nécessaire.

La Cour de Moscou ayant rejetté avec hauteur toutes les propositions que le jeune Roi avoit fait faire, il revoqua ses Plénipotentiaires, &, voyant trop de difficulté à emporter Pleskow de vive force, il se contenta de tenir la place bloquée (1), & fut assiéger Nœte-

(1) Je ne trouve point dans mes mémoires que Pleskow fût pris. M. Harte n'en dit rien non plus. Après avoir rapporté les traits de la lettre de Gustave, il conclut en disant *que ce fut ainsi que ce grand Prince se convainquit lui-même qu'un Général n'est pas obligé de prendre chaque place qu'il investit.* On ne peut rien voir

bourg, place importante fituée dans une petite Ile à l'embouchûre de la Neva. Les Ruffes battus par-tout, ne pûrent fecourir cette Fortereffe, qui capitula au bout de quelque tems.

Quoique Guftave eût à peine alors vingt & un an, il fe conduifit avec tant de prudence, tant de valeur & d'intelligence, que toute l'Europe rétentit de fa réputation. Les lettres des Officiers étrangers, qui fervoient dans fes troupes, ne pouvoient affez louer fes vertus guerrières & civiles, fa bonté, fa générofité, fon attention à récompenfer le mérite, à pourvoir à la fubfiftance de fes troupes, à procurer les fecours les plus promts & les plus efficaces aux bleffés & aux malades, fa vigilance, fa pénétration, fa prévoyance, fon fang froid, & fa fermeté dans le peril. Plufieurs favans tels que *Daniel Heinfius*, *Pynacker*, *Janus Rutgerus*, *Lud. Came-*

de plus vague, & de plus obfcur. Mais, comme le Roi ne dit rien lui-même de la prife de Pleskow dans fa harangue aux Etats de Finlande, que nous rapporterons ci-après, il y a apparence que le fort de cette place n'étoit point décidé lorfque la paix fe fit. Widekindi a traité en particulier de cette guerre & n'eft pas plus précis que fes copiftes. Voy. Hift. Belli Sueco-Mofcovitici, Holm. 1672.

varius firent des vers Grecs & Latins à sa louange, & s'offrîrent d'écrire son Histoire; mais Gustave plus curieux de faire de grandes choses que de les voir écrites, se mocqua de ce projet, bien assûré que, si ses exploits étoient dignes de passer à la postérité, il ne manqueroit pas d'Historiens: d'ailleurs il n'ignoroit pas que l'Histoire des Princes, écrite de leur vivant, est toûjours suspecte ou de crainte ou de flatterie. Il vouloit qu'on jugeât de ses actions longtems après qu'elles seroient faites, & non pas à mesure qu'il les faisoit.

Comme il eut toûjours auprès de lui durant cette guerre le fameux Jacques de la Gardie, il apprit sous ce grand homme tout ce qui lui manquoit encore du côté de l'expérience, & il profita si bien de ses leçons, que l'Eleve en fut bientôt autant que le maître. Dès-lors il commença à introduire parmi ses troupes cette admirable discipline, qui les rendit si célèbres dans la suite, & que la plûpart des autres puissances de l'Europe tâchèrent d'imiter. Mais surtout il se signala par la pieté, & la régularité des mœurs, qu'il tâcha d'introduire parmi des hommes, qui semblent n'avoir d'autre vocation que leur pen-

idées qu'on tâchoit de donner de sa conduite. Voici comme il parla (1).

MESSIEURS,

& Vous Députés des Communes,

„ Il y a quatre ans que la Providence a voulu m'appeller au Gouvernement des Peuples, qui composent le Royaume de Suéde. Depuis ce tems-là, je me suis appliqué à connoître à fond l'état de ces Provinces & des habitans, afin de remédier à tous les abus, & procurer le bien & l'avantage de mes Peuples en général, & des habitans de ce grand Duché en particulier, de sorte que, pendant mon régne Vous puissiez jouïr du bénéfice des Loix, de la sûreté & de la tranquillité si nécessaires à votre bonheur, autant que la difficulté des tems peut le permettre ; & qu'apprenant moi-même vos plaintes & vos griefs, j'y apporte aussi-tôt les remèdes les plus efficaces, comme l'exige le devoir de ma charge. Jusqu'à pré-

(1) On conserve encore la minute de ce discours, écrite de sa propre main du Roi en Suédois, d'où il a été traduit en François. M. S. de M. A.

„ sent, Messieurs, il ne m'a pas été
„ possible de faire tout ce que j'aurois
„ souhaité pour le bonheur de cette
„ Province. Les guerres où je me suis
„ trouvé engagé malgré moi, en mon-
„ tant sur le trône, une multitude d'af-
„ faires dont je me suis trouvé accablé
„ dès ce moment, m'en ont empêché.
„ Mais je n'ai pu différer plus long-
„ tems de donner à vos intérêts la plus
„ vive attention, & c'est dans cette
„ vue, que j'ai desiré de Vous voir as-
„ semblés, afin de pouvoir non seule-
„ ment délibérer ensemble touchant les
„ nécessité de cette Province en parti-
„ culier; mais aussi aviser avec Vous à
„ l'avantage Général de tout le Royau-
„ me notre Patrie commune. Et c'est
„ en cela que je vois avec plaisir Vo-
„ tre promtitude, à obéir à mes ordres
„ pour cette assemblée, & à me don-
„ ner ces marques de fidélité & de zè-
„ le, dont je Vous remercie avec les
„ sentimens les plus sincères.

„ Vous n'avez pas oublié sans dou-
„ te, comment le Roi Sigismond de
„ Pologne, parvenu au trône de Sué-
„ de par droit de succession, a fait dès
„ le commencement, & a toûjours con-
„ tinué de faire tous ses efforts pour

„ Vous éloigner de la pure & véritable doctrine des Apôtres, & Vous éblouïr par les ténèbres de sa Réligion erronnée, tantôt employant une feinte douceur, tantôt la fraude & la violence. Pour rompre un dessein si pernicieux le feu Roi Charles, mon très honoré Père de glorieuse mémoire, s'unit avec d'autres généreux personnages, Chrétiens zèlés, bons Suédois & vrais Patriotes. Alors Sigismond eut recours à des armées d'étrangers, qu'il introduisit dans le Royaume, excitant par-tout les citoyens à s'armer les uns contre les autres, & à tremper leurs mains dans le sang de leurs Frères. Il persécuta mon très honoré Seigneur & Père, & tous ceux qui s'opposoient avec lui à la tyrannie; tant qu'enfin il les obligea à prendre les armes, pour la défense de la Réligion & de la cause publique. La Providence favorisa leurs généreux efforts, & les desseins de Sigismond & de sa cabale fûrent anéantis devant Lindkœping où leur armée fut défaite. Peu de tems après ce Roi, contre ses promesses, si souvent réïtérées, abandonna le Royaume, le laissant dans le trouble & la

„ con-

„ confusion où il l'avoit plongé, & ne
„ voulant mettre ordre à quoi que ce fût.

„ Dès-lors les Etats, ayant à leur tê-
„ te feu mon Seigneur & Père, en qua-
„ lité de Successeur au trône & de Lieu-
„ tenant-Général de l'Etat, auroient pu
„ priver ce Roi de la Couronne. Tou-
„ tefois ils offrîrent de la lui laisser,
„ moyennant qu'il gouvernât suivant
„ les Loix & ses Sermens. Ils offrîrent
„ même à diverses reprises de recon-
„ noître son Fils pour Roi pourvu,
„ qu'il permît, qu'il fût éleve suivant
„ les mœurs & la Réligion du Royau-
„ me; mais au lieu de répondre à ces
„ offres avec reconnoissance, il ne ces-
„ sa de faire la guerre à sa patrie com-
„ me à un pays ennemi. Ce qui força
„ enfin les Etats à le déclarer déchu de
„ son droit d'hérédité à cette Couron-
„ ne, & à intervertir l'ordre de la suc-
„ cession en faveur de feu mon Seig-
„ neur & Père, annullant par de nou-
„ velles Loix les réglemens faits aupa-
„ ravant, tant par le décret de Norkœ-
„ ping, que par d'autres actes publics,
„ que le Roi Sigismond a tâché d'a-
„ néantir, tantôt par guerre ouverte
„ comme il a fait en Livonie, tantôt
„ en faisant répandre dans le Royaume

„ des Libelles diffamatoires, & des
„ écrits séditieux, pour exciter les peu-
„ ples à la révolte.

„ C'est dans ces libelles, dignes de
„ la plus vile populace, que l'honneur
„ du feu Roi & des Etats du Royau-
„ me est cruellement déchiré: c'est-là
„ que toutes mes démarches, toutes
„ mes actions sont dépeintes avec les
„ couleurs les plus noires.

„ Mais j'ai méprisé ces indignes sa-
„ tyres, & satisfait du témoignage de
„ ma conscience, je n'en ai pas moins
„ fait toutes les avances possibles, pour
„ engager le Roi Sigismond à une paix
„ solide, dont les sujets de ce Royau-
„ me ont tant de besoin, pour se re-
„ mettre d'une guerre si longue & si
„ meurtrière: mais il n'a répondu à
„ mes instances que par des paroles va-
„ gues, plus propres à aigrir les esprits
„ qu'à les raccommoder. D'ailleurs,
„ malgré la trève conclue l'Eté dernier
„ par les Commissaires de Suéde & de
„ Pologne, il a redoublé ses libelles, a
„ tâché de les répandre dans toute la
„ Suéde, en vue de Vous détacher du
„ serment de fidélité, dont Vous vous
„ êtes liés envers le feu Roi notre Pè-
„ re, & envers nous en vertu du mê-

„ me décret de Norkœping. Enfin il
„ n'a cessé d'exciter les peuples de Suéde à la guerre civile, dans le têms
„ même qu'il feignoit de vouloir se reconcilier avec nous.

„ Je vous avertis de Vous défier des
„ ruses de ce Prince. Il Vous flatte &
„ Vous caresse : ses paroles sont emmiellées. Il vous promet plus de biens
„ que Vous n'en desirez : mais c'est-là
„ vraiment le serpent caché sous l'herbe. Il Vous plaint d'être impliqués
„ dans une guerre ruïneuse avec Vos
„ voisins ; mais il n'a garde de Vous
„ dire que son dessein est de Vous mettre aux prises avec Vos compatriotes, & de Vous entraîner dans une
„ guerre civile. Il ne Vous dit pas non
„ plus, qu'il est cause de celle que nous
„ avons avec les Russes. En un mot,
„ il cherche à m'enlever le cœur de
„ mes sujets, & à Vous jetter dans les
„ plus affreuses calamités.

„ Je Vous exhorte donc à être en
„ garde contre des pareils écrits, &
„ d'avertir Vos voisins de s'en défier.
„ Et afin que Vous puissiez mieux connoître les ruses du Roi Sigismond,
„ par où il est parvenu à troubler des
„ Royaumes & des Provinces, allumer

„ des guerres & à faire répandre le
„ sang humain, je vais. Vous crayon-
„ ner en peu de mots ses pernicieux
„ desseins; comme il n'a fait la guerre
„ à la Russie qu'en vue de subjuguer la
„ Suéde, & comme il est la principale
„ cause de celle, où je me trouve
„ actuellement engagé avec la Russie.

„ Le Roi de Pologne & le Nonce
„ du Pape, n'ayant rien pu avancer en
„ Suéde & dégoûtés du peu de succès
„ de la guerre, qu'ils avoient transpor-
„ tée en Livonie, saisirent avec em-
„ pressement l'occasion des troubles de
„ Russie, pour élever sur le trône de
„ cet Empire quelqu'un qui leur fût dé-
„ voué, ou même pour en faire la
„ conquête, afin de pouvoir ensuite en-
„ veloper la Suéde de tous côtés, &
„ l'obliger de se rendre à leur discré-
„ tion, après quoi ils auroient donné
„ des Loix à tout le Nord, l'un pour le
„ temporel, l'autre pour le spirituel.

„ Boriz-Fœderowiz-Goudenow ré-
„ gnoit en 1605. en Russie. C'étoit un
„ homme d'une naissance obscure, que
„ le Czar Fœdor-Iwanowitz éleva à la
„ charge de Grand-Ecuyer, & lui don-
„ na sa Sœur en Mariage. Il profita de
„ la foiblesse de son Beau-Frère & de

„ vint son premier Ministre, le Czar
„ ne conservant que le nom de Souve-
„ rain. Boriz eut occasion de se faire
„ aimer du peuple, & voyant que le
„ Czar ne pouvoit avoir lignée, il for-
„ ma le projet de s'élever sur le trône.
„ Mais Fœdor avoit un Frère cadet
„ nommé Démétrius, qui devoit natu-
„ rellement lui succéder. Boriz trouva
„ moyen d'écarter cet obstacle en fai-
„ sant mourir le jeune Prince. Le Czar
„ étant ensuite venu à mourir sans hé-
„ ritier, le Peuple demanda Boriz pour
„ Souverain, & les Grands fûrent obli-
„ gés de dissimuler leur dépit, pour ne
„ pas s'exposer à la fureur du Peuple,
„ & de reconnoître Boriz pour Czar &
„ Grand-Duc de Moscovie.

„ Pendant dix ans que celui-ci regna
„ il ne put effacer les semences d'envie
„ & de jalousie que les Grands nour-
„ rissoient contre lui. Sigismond in-
„ struit de la haine que toute la No-
„ blesse Moscovite avoit contre Boriz,
„ crut avoir trouvé l'occasion de bou-
„ leverser cet Etat & d'en faire la con-
„ quête à la faveur des troubles qu'il y
„ vouloit exciter, comptant pour rien
„ le traité d'amitié qu'il avoit fait cinq

„ ans auparavant avec Boriz, lequel
„ devoit durer vingt années.
„ Il fit donc agir un moine Apostat
„ *de basse naissance*, nommé *Griska* de
„ son nom de bâtême, & *Otrapior* de
„ son nom de famille; c'étoit un jeune
„ homme rusé & reputé *Magicien*; que
„ Sigismond voulut faire passer pour
„ Frère du feu Czar, faisant publier
„ par tout de vive voix & par écrit,
„ que c'étoit-là le véritable Démé-
„ trius, qui avoit été sauvé par ceux
„ mêmes qui devoient le massacrer;
„ que ceux-ci l'avoient caché dans un
„ monastère, où il avoit été élevé jus-
„ qu'à ce qu'étant en âge de faire va-
„ loir ses droits, il s'étoit retiré en Li-
„ thuanie, pour éviter la cruauté de
„ Boriz, exhortant tous les Moscovi-
„ tes à abandonner le tyran, pour se
„ donner à leur légitime Souverain.
„ Sigismond engagea le Waivode de
„ Sendomir à l'assister, comme de lui-
„ même, sans que le Roi parût prendre
„ aucune part à cette affaire. Ce Wai-
„ vode leva en effet quelques milliers
„ d'hommes, pour soûtenir les préten-
„ dus droits de cet Imposteur. Celui-ci
„ entra en Moscovie & mit Garnison

„ en quelques places dont il séduisit les „ habitans. Les Russes sachant bien „ que tout ce fait n'étoit qu'imposture, „ s'opposérent d'abord au faux Démé- „ trius; de sorte que le Roi fut obligé de „ faire marcher plus de monde à son se- „ cours, ce qui joint à la haine & au „ mépris, que les Moscovites avoient „ pour Boriz & pour son Gouverne- „ ment, fit un si bon effet, que Boriz „ se vit abandonné des grands & des „ petits, qui s'attachérent tous au faux „ Démétrius.

„ Le Roi de Pologne, voyant les „ affaires de cet Imposteur en si bon „ train, fit alliance avec lui, s'engagea „ à le mettre en possession de tout „ l'Empire Moscovite, à lui donner „ pour Femme la Fille du Waivode; à „ condition qu'il s'obligeroit de son cô- „ té à introduire la Réligion Romaine „ en Moscovie, & à faire tous ses ef- „ forts, pour aider le Roi à conquérir „ le Royaume de Suéde. Telles fûrent „ les conditions de leur traité.

„ Cependant tout plia devant les Po- „ lonois, & soit crainte, espérance ou „ légéreté, tout se soûmit au faux Dé- „ métrius. Boriz abandonné n'écouta „ que son desespoir, & aima mieux

„ s'empoisonner que de tomber entre „ les mains de son ennemi. Son Fils „ régna pourtant quelques semaines „ après lui, mais il fut empoisonné avec „ sa Mère, & le moine du Roi de Po„ logne se vit Couronner Grand-Duc à „ Moscou.

„ Boriz est un exemple tout récent de „ la justice, que Dieu exerce sur ceux „ qui s'élèvent sur le trône par des „ meurtres & autres moyens illégitimes.

„ Cependant, Messieurs, Vous voyez „ par ce leger tableau des intrigues de „ Sigismond, de quelle manière il a „ renversé Boriz du trône, & y a pla„ cé un avanturier sans nom, & com„ ment il a rempli la Moscovie de trou„ bles & de confusion. De-là Vous „ pouvez juger des projets, qu'il roule „ contre nous dans son esprit, projets „ que les libelles, qu'il fait répandre „ dans notre patrie, n'annoncent que „ trop visiblement, & dont le poison „ seroit mortel, si Dieu ne daignoit „ Vous en préserver. Il ne faut pas „ être fort habile, pour comprendre le „ danger où notre chère Patrie étoit „ exposée, tandis que ce Moine du „ Roi de Pologne régnoit en Mosco„ vie. Ils étoient, comme nous l'avons

„ dit étroitement liés, tous les deux de „ la Réligion Papiste; maîtres de deux „ grands & puissans Etats voisins de la „ Suéde; de sorte que, si le Tout-Puis„ sant n'avoit prévenu & rompu leurs „ mauvais desseins il n'étoit humaine„ ment parlant pas possible de leur ré„ sister. Mais il est dit: le sort des „ Empires est dans la main de Dieu; il „ soufle sur les projets des humains & „ les fait évanouïr: armez-vous & vous „ prendrez pourtant la fuite; car Dieu „ est avec nous. A lui soit donc la gloi„ re de tous nos succès.

„ Le faux Démétrius, parvenu à la „ puissance Souveraine d'un grand Em„ pire, par l'assistance du Roi de Polo„ gne, se disposoit à lui donner des „ marques de sa reconnoissance par son „ exactitude, à remplir ses engagemens „ envers lui, & se préparoit à porter „ la guerre en Suéde. Sigismond de „ son côté avoit engagé le Waivode „ de Sendomir, à exécuter le projet du „ mariage du nouveau Grand-Duc avec „ sa Fille, d'où s'ensuivoit une étroite „ alliance entre les deux Empires, dont „ la Suéde ne pouvoit manquer d'être „ la victime: mais la providence divi„ ne en avoit autrement ordonné. Le

„ jour même des nôces, qui se célébrè-
„ rent avec une pompe extraordinaire,
„ Dieu suscita un Seigneur Russe nom-
„ mé Basile-Iwanowiz-Suski, qui, bien
„ instruit de toute cette fourbe, & des
„ avantures du prétendu Démétrius,
„ souleva le petit peuple, gagna les
„ principaux d'entre les grands, &
„ troubla tellement la fête, que l'Im-
„ posteur fut massacré, & Basile-Iwa-
„ nowiz-Suski élevé sur le trône des
„ Czars. Dès-lors l'amitié des Mosco-
„ vites avec les Polonois cessa & fit
„ place à la haine, à la vengeance &
„ à une guerre ouverte, qui fut le sa-
„ lut de la Suéde.

„ Ce mauvais succès ne rébuta point
„ le Roi de Pologne. Il rassembla une
„ grande armée, qu'il fit marcher con-
„ tre les Russes; & pour mieux les
„ vaincre, il prit le parti de les diviser,
„ faisant courir le bruit que le même
„ Démétrius n'avoit point été tué, qu'il
„ s'étoit échappé dans le tumulte, &
„ se trouvoit actuellement dans le camp
„ des Polonois. Les Moscovites, sui-
„ vant leur légèreté barbare, quittèrent
„ en grand nombre le parti du Grand-
„ Duc, se rendant par troupes, à l'ar-
„ mée Polonoise, qui s'accrut par-là à

„ tel point qu'elle s'avança ſans obſta-
„ cle juſques devant Moſcou où elle
„ aſſiégea le Czar, & le preſſa telle-
„ ment qu'il ſe vit obligé de demander
„ du ſecours au feu Roi mon Seigneur
„ & Père, qui n'eut garde de lui refu-
„ ſer, ſachant bien qu'il importoit extrê-
„ mement à ſa ſûreté & à celle de ſon
„ Royaume, que le Roi de Pologne ne
„ ſubjuguât pas les Moſcovites. Il en-
„ voya donc une armée, qui délivra le
„ Grand-Duc, & qui auroit même
„ obligé les Polonois à vuider le pays,
„ ſi la trahiſon de quelques troupes
„ étrangères n'y eût mis obſtacle, ainſi
„ que pluſieurs d'entre Vous le ſavent
„ bien, pour en avoir été témoins ocu-
„ laires.

„ Cette défection des Soldats étran-
„ gers fut ſi favorable au Roi Sigiſ-
„ mond, que ſes troupes s'emparèrent
„ enfin de Moſcou, y firent rendre
„ hommage à ſon Fils, comme Grand-
„ Duc, & enlevèrent Baſile-Iwanowiz-
„ Suski, qui fut renfermé dans un Cloî-
„ tre, pour y paſſer le reſte de ſes jours
„ en qualité de Moine.

„ Il eſt tout ſimple que les Etrangers
„ & les Suédois-mêmes, qui ne con-
„ noiſſent pas le fond de cette affaire,

„ nous demandent comment il se peut
„ que nous soyons entrés si inopiné-
„ ment en une sanglante guerre avec
„ les Russes, qui peu auparavant étoient
„ nos amis, & à qui nous avons four-
„ ni de si puissans secours avec tant
„ de dépenses. C'est ce qu'il est à pro-
„ pos d'expliquer ici en peu de mots.

„ Le feu Roi ayant été, comme je
„ l'ai remarqué, obligé d'aller au se-
„ cours des Moscovites, ceux-ci lui
„ stipulèrent Kexholm avec toutes ses
„ dépendances, en reconnoissance des
„ risques & des dépenses, où il alloit
„ s'engager pour eux. Mais, quoique
„ le feu Roi eût sécouru & dégagé le
„ Czar d'un siége de deux ans & de-
„ mi, il ne put obtenir Kexholm que
„ par la force, & fut contraint de le
„ faire assiéger. Enfin en étant devenu
„ possesseur, il auroit pu se saisir du
„ pays d'alentour, les Russes ayant dé-
„ claré peu auparavant Grand-Duc de
„ Moscovie Uladislas Fils du Roi Si-
„ gismond : mais il se contenta d'or-
„ donner à son Feld-Maréchal d'avoir
„ soin, que les Frontières fussent suffi-
„ samment garnies & en état de dé-
„ fense. Cependant les Moscovites se
„ repentîrent bien-tôt de s'être soûmis

„ aux Polonois, qui les opprimoient de
„ la manière du monde la plus cruelle.
„ Ils se réunîrent, assiégèrent Moscou
„ & les Polonois qui y étoient dedans;
„ mais craignant de ne pas venir à bout
„ de leur entreprise, ils écrivîrent au
„ Feld-Maréchal de la Gardie, le priant
„ de venir à leur secours. Ce Général
„ cedant à leurs instances marcha à leur
„ secours; mais avant qu'il arrivât les
„ affaires des Russes changèrent de fa-
„ ce par la mutinerie des troupes Po-
„ lonoises & la mesintelligence qui se
„ mit entre les chefs. Alors les Mosco-
„ vites se crûrent assez forts pour dé-
„ mêler seuls cette fusée, & ne se mî-
„ rent point en peine des Suédois, ce
„ qui les réduisit à une extrême disette
„ de vivres, qui obligea le Général
„ Suédois à occuper Naugarde, où il
„ trouva de quoi rafraichir ses troupes.
„ Les Etats du pays alors assemblés
„ dans cette Ville, s'étoient retirés dans
„ la Citadelle à l'approche des Suédois.
„ Ils députèrent au Feld-Maréchal, &
„ offrîrent de prendre pour leur Grand-
„ Duc, l'un des Fils de mon feu Sei-
„ gneur & Père. Il se fit un traité au-
„ quel accédèrent les principaux Sei-
„ gneurs des autres Provinces, & en

„ conséquence le Feld-Maréchal se mit
„ en possession des autres places.

„ Sur ces entrefaites, les Polonois
„ renfermés dans la Ville de Moscou,
„ avoient été contraints par une terri-
„ ble famine de rendre la Ville & le
„ Château. Les Moscovites éblouïs de
„ ce succès oublièrent aussi-tôt les en-
„ gagemens, où ils étoient entrés avec
„ le feu Roi; & bien loin de vouloir
„ l'un de ses Fils pour Grand-Duc, ils
„ en élirent un autre, attaquèrent ino-
„ pinément & massacrèrent sans quar-
„ tier nos gens à Tiphini & à Ang-
„ don, où ils avoient été mis en Gar-
„ nison aux instances des Naugardiens
„ & pour leur sûreté. Ils n'en demeu-
„ rèrent pas-là & ne daignèrent pas
„ même répondre aux propositions
„ qu'on leur fit par lettres pour un ac-
„ commodement. Fiers d'avoir humi-
„ lié les Polonois, & des nombreuses
„ forces qu'ils avoient rassemblées près
„ de Brunitz, ils regardèrent cette dé-
„ marche comme l'effet de la crainte
„ dont ils nous croyoient frappés. Mais
„ nous leur fimes voir qu'ils se trom-
„ poient: Je fis avancer nos troupes,
„ qui campoient près de Naugarde, &
„ qui attaquèrent les Moscovites à Bru-

„ nitz avec tant de valeur, qu'ils s'en-
„ fuïrent à vau-deroute. Après cela
„ Angdon fut emporté l'épée à la main.
„ Mais, pour faire voir que je ne
„ prenois pas plaisir à l'éfusion du sang
„ humain, & qu'il ne tenoit pas à moi
„ que toutes ces calamités ne fissent
„ place à une paix solide; je fis étant
„ à Narva, écrire au Sénat de Russie
„ par le Connêtable, le Feld-Maréchal
„ & le Maréchal de la Cour, pour pro-
„ poser des voies de conciliation, &
„ je fis expédier au Feld-Maréchal *Jes-*
„ *per Anderson*, & à *Magnus Martin-*
„ *son* des pleins pouvoirs, pour traiter
„ avec eux au cas qu'ils eussent envie
„ de s'accommoder; mais ils répondi-
„ rent par des paroles vagues & cho-
„ quantes. En même-tems j'avois en-
„ gagé le Roi de la Grande-Bretagne
„ & les Etats-Généraux à envoyer leurs
„ Ministres, pour disposer les Russes à
„ entrer en négociation. Le tems nous
„ fera voir jusqu'où Dieu disposera leur
„ cœur à la justice & à la paix.
„ Mais comme il n'est pas douteux
„ que le Roi de Pologne ne continue
„ à faire tous ses efforts, pour reduire
„ la Suéde sous le joug des Polonois &
„ du Pape, soit en traversant la paix

„ avec les Russes, soit en excitant les
„ peuples à la révolte par ses libelles;
„ il est nécessaire que Vous soyez bien
„ sur Vos gardes, pour ne pas être sé-
„ duit comme les Russes. Profitez de
„ leur exemple, & souvenez-vous des
„ malheurs, dont les révolutions sont
„ accompagnées, sur-tout celles qui
„ sont les suites des divisions intestines.
„ Ne perdez jamais de vue Vos ser-
„ mens & Vos promesses envers le feu
„ Roi & envers moi; les peines & les
„ dangers que nous avons essuyés pour
„ Vos intérêts. Considérez bien les
„ raisons de cette guerre avec les Rus-
„ ses, & Vous verrez que ce n'a été ni
„ le feu Roi ni moi qui l'avons allumée
„ & continuée; mais qu'il en faut attri-
„ buer le commencement & la durée à
„ l'infidelité & à l'obstination des Russes.

„ Si Vous continuez, Messieurs, &
„ Vous les Députés des Communes, à
„ me donner, comme Vous avez toû-
„ jours fait des marques de votre zèle,
„ je Vous promets que Vous en re-
„ cueillirez les premiers fruits, & que
„ je n'épargnerai rien pour Vous pro-
„ curer la paix & rendre votre condi-
„ tion meilleure; à quoi le Tout-Puis-
„ sant daigne accorder sa grace.

Après

Après ce discours le Roi fit lire les propositions qu'il avoit à faire aux Etats. Ceux-ci charmés de l'éloquence du jeune Monarque, de sa franchise, & des espérances qu'il leur donnoit d'une paix prochaine & avantageuse, accordèrent tout ce qu'il demanda; & au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'une Province, qui avoit porté le fardeau de plusieurs guerres consécutives, & étoit encore exposée aux courses & aux invasions des Moscovites. C'est ce que les Etats de Finlande déduisirent plus au long dans une lettre fort pathétique aux Etats de Suéde, où ils les exhortoient à agir de concert avec eux pour le bien Général du Royaume, d'où dépendoit le salut de chacun en particulier. Gustave-Adolphe content de voir les Finlandois aussi fidéles, & aussi zèlés pour son service qu'aucun autre de ses sujets, & d'avoir reçu de leur part les promesses les plus positives de lui être à jamais attachés, & de seconder ses efforts de tout leur pouvoir, remercia l'assemblée & la congedia. Ensuite il partit de Helsingfors & se rendit à Abo où il demeura plus de trois mois, continuellement occupé à reformer les abus & à faire des réglemens, pour

augmenter le Commerce de la Finlande, régler les finances, la justice & la police (1).

Gustave passa une bonne partie de l'année 1616. en Finlande parmi les occupations dont nous venons de parler. Il n'alla point à l'armée, parce qu'il s'y fit peu d'exploits, les Moscovites ayant enfin témoigné désirer sérieusement la paix ; & demandé une suspension de toute hostilité durant la négociation ; ce qui fut accordé. Ce qui détermina le Czar & le Sénat de Moscou à en venir à un accommodement avec les Suédois, c'est qu'ils ne purent s'arranger avec les Polonois, & que, haïssant encore plus ces derniers que les Suédois, ils aimèrent mieux sacrifier quelque chose à ceux-ci qu'à ceux-là : car ils sentoient bien l'impossibilité où ils étoient de résister aux uns & aux autres en même-tems. Il est vrai qu'ils auroient bien pu prévoir, que ces deux nations ne ser-

(1) M. le D. Harte saute tout d'un coup de 1615. à 1617. sans rien dire du Voyage de Gustave-Adolphe en Finlande, qui est assez remarquable par la tenue des Etats & à plusieurs autres égards. En revanche il fait une sortie sur Louis XIII. qui n'a que faire-là ; & je doute que cela réjouisse autant le lecteur qu'il paroît se l'imaginer.

deroient pas à rentrer en guerre l'une contre l'autre ; mais ils n'étoient pas assez habiles, pour combiner diverses circonstances, qui auroient fait conclure à une Cour plus éclairée, qu'en gagnant un peu de tems on se feroit rechercher par les deux partis, & qu'on seroit maître des conditions avec celui qu'on voudroit bien favoriser d'un accommodement. Les Moscovites penserent plus naturellement, ils craignîrent que Gustave-Adolphe & Sigismond ne conclussent entr'eux une longue trève, & ne s'entendissent peut-être même enfin, pour partager entr'eux les dépouilles de la Moscovie. Ils ignoroient qu'actuellement Sigismond pratiquoit des intelligences dans quelques places frontières, où il n'y avoit que de très foibles Garnisons, à cause de la guerre avec les Moscovites, & qu'il tâchoit de s'ouvrir par-là le chemin de la Finlande, où il comptoit de trouver encore beaucoup de partisans. Cela est si vrai, que, quand la paix eut été conclue entre la Moscovie & la Suéde, Sigismond protesta (1) contre les cessions que les Moscovites avoient faites

(1) M. S. de M. A.

en Ingrie, lesquelles servoient de barrières à la Finlande.

Enfin par les soins & les mouvemens que se donnèrent les Ministres d'Angleterre & de Hollande, la paix fut conclue à *Stolbova* au commencement de 1617.

Il est dit dans le huitiême article du traité, que le Grand-Duc Michel-Fœderowitz cede & remèt à Gustave-Adolphe, dans la Seigneurie de Novogorod (1) les Forteresses & Villes, qui jusqu'à ce jour ont dépendu de Novogorod; savoir *Jamma*, *Capories*, *Ivanogorod*, & *Notebourg* avec leurs dépendances, Villes, Villages, Champs, Baillages & Hameaux distingués selon leurs justes limites avec tous leurs manans, habitans, diocèses, droits, rivages, rivières & lacs sans aucune exception. Le Grand-Duc cede tout cela au très puissant Roi de Suéde, à ses héritiers & descendans, pour en jouïr à perpétuité & sans nul obstacle en toute propriété.

Par l'onziême article Michel-Fœderowitz ratifie & confirme la cession de

(1) *Novogorod*, *Novegrod*, *Novogorod Veliki*, la *Grande Novogorod*, ou *Naugarde*, c'est la même chose.

Kexholm & de tout ſon territoire, faite au Roi Charles IX. de Suéde, par le Grand-Duc Baſile-Iwanoviz, en reconnoiſſance des fidéles ſecours, qu'il en avoit reçus contre les Polonois.

Le Czar s'engage à payer la ſomme de cinq cens mille Rixdalers au Roi de Suéde, pour les fraix de la guerre, & lui cede toutes ſes prétentions ſur la Livonie.

Par le dernier article les deux Princes s'engagent reciproquement de ne donner aucune aide ni aſſiſtance au Roi de Pologne, contre l'une ou l'autre des deux parties contractantes.

Par ce traité ſi avantageux à la Suéde, les Ruſſiens ſe trouvèrent entiérement ſéparés de la mer Baltique, & les Frontières de la Finlande, parfaitement à couvert de leurs invaſions.

On ne ſauroit croire quel fut le dépit du Roi Sigismond & de ſes Conſeillers en voyant la proſpérité du jeune Roi de Suéde; ils ne pûrent néanmoins s'en venger que par des libelles, qu'ils repandîrent en Finlande & en Suéde, pour décrier ſon Gouvernement, moyens lâches & d'autant plus ridicules, qu'ils étoient démentis par des faits que les

plus simples ne pouvoient ignorer. Il écrivit même au Duc d'Ostrogothie une lettre qu'il lui fit tenir dans un couteau (1), où il lui proposoit une union ou ligue contre Gustave-Adolphe. Mais toutes ces tentatives étoient inutiles. Les peuples adoroient ce jeune Roi, qu'ils voyoient aussi vaillant, aussi intrepide à la tête des armées, que sage & prudent dans le Gouvernement de ses Etats, les Grands l'admiroient & le respectoient, & le Duc d'Ostrogothie l'estimoit & l'aimoit à un point, que bien loin de songer à lui ravir sa Couronne, il auroit voulu en avoir dix pour les lui donner; aussi ne fit-il aucune réponse au Roi Sigismond & se contenta de remettre sa lettre au Roi de Suéde, qui en la méprisant ne laissa pas de sentir quel ennemi implacable il avoit dans Sigismond; aussi étoit-il d'avis qu'il ne falloit pas s'amuser à refuter ce Prince.

Tant que nous ne répondrons au Roi de Pologne qu'à coups de plume, disoit un jour Gustave à son Feld-Maréchal Jacques de la Gardie, *nous aurons toûjours du dessous; il a de meilleurs écri-*

(1) M. S. de M. A.

vains que nous, qui entendent mieux l'art de calomnier; mais si avec l'aide de Dieu, nous voulons mettre ces gens-là à la raison, il faut leur présenter la paix d'une main, & de l'autre l'épée, & nous les verrons bien-tôt doux comme des agneaux (1).

Gustave avoit l'âme trop élevée pour recourir à des combats de plume, qui semblent être le partage des foibles, ou des pédans. Il ne concevoit pas de différence entre dire des injures, calomnier, médire dans un écrit, & se chanter pouille en place publique à la manière des poissardes & harangères. Il avoit assez de savoir & de lumières, pour réussir dans ce genre d'escrime, où d'ailleurs il faut plus de malignité que d'érudition, mais il n'avoit ni le tems, ni la façon de penser nécessaire à ces sortes de composition. Au lieu que Sigismond pouvoit disposer de la plume de quantité de Jésuites, & d'autres Moines accoutumés dans leurs écoles à des disputes sans fin, à des équivoques, à des jeux de mots, enfin à toutes les ruses de la chicane, ainsi qu'à

(1) Dans une Let. rap. par Palsmkoeld *ad an.* 1625. p. 287.

dire des injures dans leurs écrits polémiques dont ils ont inondé l'Europe.

Gustave-Adolphe résolu de tirer raison par les armes de toutes les machinations, que le Roi de Pologne avoit employées contre lui, assembla les Etats à Oerebro, pour connoître les sentimens de ses peuples & les consulter, avant que de prendre aucune résolution. Le jeune Roi fit l'overture de cette assemblée par un discours que nous ne rapporterons point ici, ne contenant presqu'autre chose que ce que nous avons vu dans la harangue aux Etats de Finlande, excepté que dans ce discours il remonte plus avant dans l'Histoire de Suéde, parcourt en abregé toutes les époques remarquables, tous les fléaux dont Dieu avoit affligé les Suédois, pour les punir de leurs péchés; la grace qu'il leur avoit faite de les tirer des ténèbres de la superstition: les moyens qu'on avoit mis en usage, pour réintroduire dans le Royaume la doctrine proscrite, employant tantôt la ruse, tantôt la violence, & excitant même les citoyens les uns contre les autres. „ Voici encore, Messieurs, ajoûte-t-il, le même Sigismond & ses conseillers de sang Mrs. les Jésuites, qui excitent

„ par

„ par leurs lâches écrits les Suédois à
„ s'entrégorger encore. Voila ce Roi
„ Miſſionnaire, qui nous amuſant de
„ l'eſpérance de la paix, & ſous les
„ ſermens les plus ſacrés d'obſerver l'ar-
„ miſtice conclu entre nous, tâche de
„ ſoûlever toutes les puiſſances de l'Eu-
„ rope contre la Suéde. Il excite Lu-
„ bek & les autres Villes Hanſéatiques
„ à nous faire la guerre. Il tâche de
„ me ſuſciter des ennemis dans mon
„ Royaume, que dis-je, juſques dans
„ ma famille. Il s'adreſſe à mon Frère-
„ même. Il écrit avec miſtère au Duc
„ d'Oſtrogothie, pour lui inſpirer des
„ ſentimens bien éloignés de ſon cara-
„ ctère. Bien-tôt ces bons Pères Jéſui-
„ tes, ne pouvant rien opérer par leurs
„ libelles auront recours à des moyens
„ plus efficaces, tels qu'ils en ont em-
„ ployés contre d'autres têtes Couron-
„ nées". Pendant ce diſcours tous les
Députés frémiſſoient d'horreur. Les dé-
libérations fûrent courtes & les réſolu-
tions unanimes. On renouvella d'abord
le décret de la dernière Diéte, qui pri-
ve tout Suédois Catholique-Romain de
ſon héritage, l'exclut de tout emploi;
le bannit du Royaume, & enjoint à
tous les Jéſuites & autres Moines de

vuider la Suéde dans l'espace de trois mois, à peine de punition corporelle & d'être traités comme rebelles & séditieux.

Ensuite l'assemblée remercia le jeune Monarque de toutes les peines qu'il s'étoit données, pour procurer une paix avantageuse avec la Russie, & en même-tems elle lui communiqua le résultat de ses délibérations; savoir que les Etats assisteroient Sa Majesté de leurs biens & de leurs vies contre le Roi Sigismond: qu'ils s'y porteroient d'autant plus volontiers, qu'ils n'étoient que trop convaincus, que ce Prince ne cherchoit qu'à endormir les Suédois, en leur offrant la prolongation de la tréve, sans convenir ni du lieu, ni du tems pour négocier sérieusement sur une affaire de cette importance; qu'ayant agi en plusieurs occasions directement contre les articles de l'armistice, qui venoit de finir, il étoit aisé de juger que toutes ses offres, toutes ses promesses n'étoient que des leurres; que la Lettre qu'il avoit écrite au Duc d'Ostrogothie, ainsi que les libelles qu'il faisoit répandre dans le Royaume montroient assez, que son but étoit de semer la discorde & la division entre les citoyens, qu'ils devoient à Sa

Majesté, autant par le droit de la nature, que par l'hommage & le serment qu'ils lui avoient prêté ; qu'à cet égard les Etats protestoient, de la manière la plus sacrée, qu'ils resteroient inviolablement attachés à leurs engagemens, & que pour faire voir au Roi Sigismond & à ses adhérans, que les Suédois n'étoient pas gens à se laisser jouer, ils n'épargneroient rien pour tirer satisfaction de leur indigne procédé.

Mais avant que d'entrer dans cette nouvelle guerre Gustave-Adolphe, jugea qu'il étoit tems de penser à se faire couronner, avec les cérémonies accoûtumées en pareille occasion, cérémonies qui en imposent au peuple & lui rendent plus sacrée la personne pour qui elles se font. Celle-ci fut fixée au 12. d'Octobre de cette année 1617. Les Etats du Royaume y assistèrent. Ils prêtèrent solemnellement foi & hommage au jeune Roi, parmi les acclamations d'un peuple infini, qui sembloit répéter les paroles que ses représentans prononçoient en son nom.

Gustave-Adolphe harangua à cette occasion pendant une demi heure ; son discours trop long pour trouver place ici rouloit principalement, sur ce qui

étoit arrivé depuis qu'à l'âge de dix-sept ans, il avoit pris les rênes du Gouvernement ; il protesta que dès-lors il n'avoit rien de plus à cœur que le bien de ses sujets.

Les Etats le remerciérent de ses bontés envers la patrie, le félicitant de son Couronnement, & se félicitant eux-mêmes d'avoir un Roi qui, dans la ving-troisième année de son âge, étoit un héros & un profond politique; que la Suéde avoit tout lieu de se promettre toute sorte d'avantages d'un règne qui commençoit si glorieusement; & qu'il ne restoit plus aux Suédois que de faire des vœux continuels, pour la conservation d'un si bon & si glorieux Monarque.

Gustave-Adolphe employa le tems de la paix à se préparer à la guerre contre Sigismond Roi de Pologne, qui tâchoit de le tenir dans l'inaction, en lui proposant la paix, ou la prolongation de la trève, sans toutefois spécifier aucun moyen pour parvenir à ce but, & sans cesser de faire une guerre clandestine. Les préparatifs du jeune Roi étoient immenses, & jamais la Suéde n'avoit vu, ni tant de belles troupes, ni une si forte escadre, que celle qu'on bâ-

tissoit, & qu'on équipoit dans ses ports.

Mais Gustave, en se préparant à la guerre, profitoit du loisir de la paix, pour inspirer à ses sujets le goût des sciences. Il augmenta les fonds de l'Université d'Upsal, lui appropriant même de ses Domaines & biens Patrimoniaux; ce qui la mit en état d'avoir un plus grand nombre de Professeurs & d'Etudians, qui manquoient de moyens, pour cultiver leur génie & leur disposition. Il fit présent à la même Université de tous les livres, dont il avoit hérité de ses ancêtres, ce qui fut le fondement de cette fameuse Bibliothéque d'Upsal, dont un savant nous a donné l'Histoire (1). C'est dans cette Bibliothèque, qu'on voit le buste en marbre de notre héros, érigé par ordre de Fréderic I. Roi de Suéde en 1721. en mémoire de cet illustre Fondateur (2).

(1) Olaüs Celsius auteur d'une Histoire de Gustave-Vasa fort estimée, dont nous donnerons peut-être un jour la traduction.

(2) On lit sur le Piédestal cette Inscription;

Regi
Invictissimo
Gustavo
Adolpho Magno
Ante C. annos
Fundatori.

C'eſt ainſi que Guſtave-Adolphe rempliſſoit tous les genres de mérite dans un âge, où les Rois ne ſongent guère qu'à goûter les douceurs de leur état, ſans en vouloir connoître les ſoins, dont ils ſe repoſent ſur des Miniſtres, qui ne ſongent au bien public, que ſubordonnément à leur avantage particulier.

Guſtave ne voyant plus de moyen de s'accommoder avec le Roi Sigiſmond de Pologne, qui cependant offroit toûjours en termes vagues de prolonger la ſuſpenſion d'armes, réſolut de lui déclarer la guerre; mais auparavant, il ordonna à Jacques de la Gardie, alors Gouverneur d'Eſtonie, de déclarer au Général Polonois, que ſon intention n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans l'incertitude, qu'il vouloit une déclaration nette d'abord après l'expiration de la trève de deux ans, qui tendoit à ſa fin, & qu'il entendoit abſolument que le Roi de Pologne fit la paix,

ou du moins une longue trève. Surquoi le célèbre Bayle fait la réflexion suivante (1). „ C'est assûrément une sincérité, qui ne se pratique plus; & où sont les Princes qui avertissent de si longue main leurs ennemis, qu'ils ont résolu de leur déclarer la guerre en un certain tems? Ceux qui loueront d'un côté la grande franchise de Gustave, ne le blâmeront point de l'autre d'avoir manqué de prudence, s'ils apprennent les grands préparatifs qu'il fit pour la guerre de Pologne, à laquelle il vouloit bien que Sigismond se préparât, puisqu'il l'avertissoit de son dessein. Ces préparatifs étoient tels qu'ils montrent bien, que Gustave avoit autant de prndence que de courage.

Comme M. Bayle n'a fait qu'un discours sur la vie de Gustave-Adolphe, qu'il n'a pas même poussé fort loin, tout ce qu'il dit de ce grand Roi sent un peu le panegyrique. A quoi bon tant exalter une action aussi simple que celle, dont il est ici question. Gustave-Adolphe s'étoit préparé à la guerre. Les préparatifs avoient été publics. Sigis-

(1) Disc. sur Gustave-Adolphe, p. 890.

mond pouvoit-il les ignorer? Lui qui avoit de si bons espions en Suéde; & quels espions! Il avoit inondé ce Royaume de Jésuites & d'autres Moines qui s'y tenoient déguisés, pour éviter les châtimens que les Loix décernoient contr'eux. Il ne pouvoit pas non plus ignorer que ces préparatifs le regardoient; la Suéde n'avoit alors pas d'autre ennemi. Il étoit donc inutile de l'avertir d'une chose qu'il savoit. Aussi Gustave-Adolphe ne lui dit point; prenez garde; je m'en vais bien-tôt vous attaquer; prenez vos mesures là-dessus; préparez-vous au combat; je veux bien vous donner du tems pour cela; j'attendrai que vous soyez prêt, & alors je commencerai. Mais il lui dit; qu'il doit songer à faire la paix avec lui, ou du moins une longue trève, faute dequoi il lui déclarera la guerre. C'est-à-dire, la trève que nous avons faite pour deux ans est près d'expirer. C'est à Vous à voir si vous voulez la prolonger, ou même la changer en un traité de paix. Pour moi, je ne demande pas mieux que de m'accommoder; mais, si Vous ne voulez pas, je suis prêt à tout, & il faudra bien que les armes décident de nos differends. Il n'y a rien-là d'ex-

traordinaire; & tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt que Guſtave n'étoit pas d'humeur de ſe laiſſer amuſer, ni de manquer de fermeté dans l'occaſion. Il parle en Prince qui a le cœur haut, qui ſent ſes forces & ſon courage. Il offre la paix; mais il ne la demande pas en ſuppliant: il déclare au contraire qu'il eſt prêt à la guerre au cas que ſon ennemi rejette ſes offres; & c'eſt pour l'engager à les accepter qu'il lui fait cette eſpece de menace; & pour ſe diſculper en même tems des malheurs, que le refus de ſes offres va occaſionner. Il y a tout au plus de la fierté dans cette déclaration; mais j'y entrevois encore plus de prudence & de politique. En effet Guſtave-Adolphe ſentoit parfaitement que les acquêts, qu'il venoit de faire du côté de la Finlande, ne pouvoient que réveiller la jalouſie de ſes voiſins; que la Carelie Moſcovite ajoûtée à la Carelie Suédoiſe avec preſque toute l'Ingrie, en augmentant ſa puiſſance augmentoit auſſi la haine de ſes ennemis, il lui importoit de détourner les idées qu'une nouvelle guerre pouvoit leur faire naître; comme ſi ce jeune héros rouloit de grands deſſeins dans l'eſprit & s'annonçoit comme un

conquérant, qui alloit envahir tous les Etats voisins. Il lui convenoit donc de mettre le Roi Sigismond dans son tort. Il lui offre la paix, pour témoigner qu'il ne songe point à des conquêtes; mais en même tems il lui déclare que, s'il croit le leurrer & l'amuser, il se trompe fort: qu'il est en état & en résolution de l'obliger à s'expliquer. C'est comme s'il disoit aux Puissances étrangères. J'offre la paix au Roi de Pologne. S'il la refuse, il faudra bien faire la guerre; mais il n'en faut accuser que ce Prince ambitieux & implacable. C'est lui qui roule des projets de conquête. Il veut la guerre, parce qu'il espére que les événemens lui feront favorables & qu'il pourra me dépouiller de ce qui m'appartient. Voila au vrai quel étoit le but de Gustave-Adolphe dans les paroles, qu'il fit porter au Roi de Pologne.

On trouve dans le court espace de la vie de ce grand Roi, tant d'actions vraiment grandes & sublimes, tant de sentimens héroïques, tant de procédés généreux, tant de grands principes, qui décélent une âme d'une trempe supérieure, qu'il n'est pas nécessaire de relever en termes si magnifiques des choses ordinaires. Mais telle est la différen-

ce du panégyriste à l'Historien : celui-là grossit, exagère, réleve toutes les demarches de son héros : celui-ci les envisage dans leur véritable point de vue, les pese, les examine & les reduit à leur juste valeur.

Gustave-Adolphe, voulant cependant se précautionner contre les desseins de Sigismond, donna une attention particulière à mettre ses Frontières en bon état de défense, sur-tout celles qui étoient voisines des Polonois & des Moscovites. Il envoya sa flotte sur les côtes de Courlande avec des troupes de débarquement, qui se joignîrent à celles, qui étoient déja en Livonie.

Guillaume Duc de Courlande de la Maison de Ketler, n'attendoit que l'arrivée de cette flotte, pour mettre en exécution le projet, dont il étoit convenu avec Gustave-Adolphe. Fahrenbach Gentilhomme Courlandois, brave Officier, qui avoit été fait prisonnier par les Suédois en 1601. étoit entré dans les intérêts de la Suéde. C'étoit un homme intriguant, qui se mêloit de beaucoup d'affaires, & qui persuada à son maître d'abandonner le parti de Sigismond, & d'embrasser celui de Gustave-Adolphe. Le Duc dissimula néanmoins jus-

qu'à l'arrivée de la flotte; mais, voyant un si puissant secours, il leva le masque & se mit sous la protection du Roi de Suéde; à qui il remit Window pour gage de sa fidelité (1). Fahrenbach entra alors au service de ce Monarque, & ne contribua pas peu à la prise de Dunamunde, qui se rendit aux Suédois, sans beaucoup de peine, & par les intrigues de Fahrenbach, qui gagna le Commandant moyennant une somme d'argent, qu'il lui promit de la part du Roi de Suéde, qui, en reconnoissance de ce service, donna le Gouvernement de cette conquête à Fahrenbach, & le fit Colonel. Dunamunde est un grand Fort situé à l'embouchûre de la Duna, rivière qui sépare la Courlande de la Livonie, & se jette dans la mer près de ce Fort, qui en a pris son nom: car Dunamunde signifie *embouchûre de la Duna.* Ce Fort est la clé de Riga, Ville riche & qui fait un grand Commerce, capitale de la Livonie. Gustave avoit dessein de s'emparer de cette place; mais la saison étoit trop avancée, pour une entreprise de cette importance. Il falut donc renvoyer l'exécution de ce projet à un autre tems.

(1) M. S. de M. A. *p.* 147.

Sur ces entrefaites, il ſurvint au Roi de Pologne des affaires, qui le firent repentir de n'avoir pas accepté les offres de Guſtave-Adolphe.

Bethlem-Gabor Prince de Tranſilvanie avoit fait, quelque-tems auparavant, une irruption en Hongrie, Sigismond étroitement lié avec la maiſon d'Autriche, envoya un ſecours de troupes à l'Empereur qui ſervîrent utilement. Bethlem piqué contre le Roi de Pologne, n'eut pas de peine à engager les Turcs & les Tartares dans ſa querelle. Il déclara la guerre à Sigismond & entra dans la Moldavie, à la tête d'une grande armée compoſée de ſes propres troupes, & de plus de quarante mille, tant Turcs que Tartares. Une partie de la Moldavie étoit alors ſous la domination des Polonois. Bethlem avoit réſolu de la leur enlever, & ce fut-là l'objet de ſon irruption.

L'occaſion ne pouvoit pas être plus favorable à Guſtave-Adolphe, pour humilier ſon competiteur; car il ne s'agiſſoit pas de moins entre lui & Sigismond que de la Couronne de Suéde; mais le Roi de Pologne crut devoir ceder au tems, & tâcha d'amuſer le jeune Monarque par de nouvelles négociations.

Il eut même le bonheur d'intéresser le Roi de Dannemark dans sa querelle avec Gustave-Adolphe.

Christian parut en effet vouloir arrêter le jeune Roi dans ses progrès en Livonie. Il prit des arrangemens qui annonçoient ses desseins. Gustave-Adolphe, à qui il importoit extrêmement de n'avoir rien à démêler avec le Dannemark, tandis qu'il seroit occupé à la guerre contre le Roi de Pologne, desira de s'aboucher avec Christian pour tirer parole de lui, qu'il n'attaqueroit point la Suéde, ou du moins pour sonder ses dispositions. Les Princes du Nord se visitent avec moins de difficultés que ceux du midi. Ils secouent plus aisément le joug du cérémoniel, &, comme ils marchent avec beaucoup moins de pompe, ils se voient aussi avec beaucoup moins de gêne; & dans ces pays, où les particuliers sont si cérémonieux, il faut peu de façons pour aboucher deux puissans Rois, & les faire aller l'un chez l'autre, sans presque aucune suite, & sans autres fraix que ceux du voyage.

Gustave-Adolphe fit pressentir le Roi de Dannemark sur le dessein d'avoir une entrevue avec lui. Mais auparavant il

fit deux choses, qui ne pouvoient que lui être agréables. Il lui paya la somme entière qu'il lui devoit pour le rachat d'Elfsbourg; & consentit à une nouvelle trève de deux ans, que Sigismond lui demandoit avec beaucoup d'empressement : car quoique Gustave connût bien le caractère de Sigismond, Prince faux, dissimulé, & peu scrupuleux sur l'article des traités, se jouant également de Dieu & des hommes, faisant servir la Religion à son ambition, & ne tenant ses engagemens qu'autant que cela convenoit à ses intérêts, il ne voulut pas qu'on pût l'accuser de profiter de l'embarras de ce Prince pour s'agrandir à ses dépens. L'invasion du Transilvain l'avoit réduit à la nécessité de solliciter ce qu'il avoit refusé. Gustave n'ignoroit pas à quel motif il devoit attribuer ce changement. Il offrit une paix équitable à son ennemi, qui ne voulut pas rénoncer à ses espérances de remonter sur le trône de Suéde, & se borna à une prolongation de la trève, ce que Gustave-Adolphe accorda à condition qu'on travailleroit pendant ce tems-là à un accommodement, qui mît fin aux démêlés des deux Rois. Sigismond accepta cette condition, & nom-

ma des Commiſſaires pour négocier avec ceux de Suéde.

Tant de deſintéreſſement perſuada au Roi de Dannemark, qu'il n'avoit rien à craindre de l'ambition du jeune Roi de Suéde, que cette paſſion étoit en lui ſubordonnée à l'amour de ſes ſujets, & aux Loix de l'équité.

Les deux Rois quoique d'un âge bien différent s'eſtimoient autant que la jalouſie d'état peut le permettre. Quoiqu'ils ne poſſedaſſent pas les plus grands Royaumes du monde, ils croyoient à l'égard de leur perſonne, n'être point inférieurs à aucun autre Roi de la terre. Chriſtian accepta avec joie l'entrevue que Guſtave-Adolphe lui propoſoit. Elle ſe fit ſur les Frontières le 2. Mars 1619 (1). Les deux Rois ſe donnèrent toutes les marques extérieures de la plus ſincére amitié. Ils eûrent divers entretiens ſecrets, où il eſt probable que

(1) Suivant le Mr. de M. Ark, qui ne nomme point le lieu de l'entrevue. M. Harte dit que les uns appellent ce lieu *Ulfsbeck*, d'autres *Halmſtadt*. Mais il faut s'en tenir au témoignage de M. de Holberg dans ſon Hiſtoire du Royaume de Dannemark. II. P. *p.* 666. qui dit poſitivement que l'entrevue ſe fit à *Halmſtadt*, le 25. de Février & dura juſqu'au 2e. de Mars.

que le jeune Roi de Suéde fit sentir à Christian, qu'il lui importoit autant qu'à qui que ce fût de ne pas souffrir, que le Roi de Pologne devînt en même tems Roi de Suéde, qu'outre les forces exorbitantes & les ressources inépuisables, que ces deux Royaumes réunis pouvoient fournir, Sigismond pouvoit encore compter sur celles de la Maison d'Autriche; que les desseins de cette Maison d'étendre sa domination jusqu'à la mer Baltique se manifestoient tous les jours davantage, & étoient même exécutés en partie; que le voisinage d'une puissance si ambitieuse & si redoutable étoit aussi dangéreux pour le Dannemark que pour la Suéde; que le Dannemark étoit même plus exposé; que la sûreté des deux Royaumes dépendoit de leur Union; que la perte de la Suéde entraînoit celle du Dannemark, & tour-à-tour la perte du Dannemark celle de la Suéde; que loin de se donner de l'ombrage & des craintes l'un à l'autre ils se devoient des secours mutuels; que, quant à lui, il étoit content de ce que Dieu lui avoit donné, qu'il n'aspiroit qu'à la gloire d'être aimé de ses peuples & de faire leur bonheur; qu'il voyoit leur épuisement, qu'il

en gémissoit, & qu'il voudroit leur procurer la paix au prix de tout son sang; qu'il avoit fait tout ce qu'on peut exiger d'un Souverain, pour obtenir un bien si salutaire du Roi Sigismond; mais qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire abandonner des projets, dont l'exécution n'étoit pas aussi facile que ses Conseillers le lui faisoient accroire; que lui Gustave-Adolphe n'attaqueroit jamais Sigismond; mais qu'il ne vouloit pas non plus être sa dupe, & se laisser bercer par des apparences de paix, qui ressembloient à une mauvaise guerre; que jamais il n'attaqueroit personne; mais qu'il ne se laisseroit pas outrager impunément.

La force de ces raisons, dont l'évidence sautoit aux yeux; mais encore plus la franchise, la cordialité & la confiance du jeune Roi gagnèrent le Roi de Dannemark. Il promit à Gustave-Adolphe de ne le point attaquer tant qu'il seroit occupé à se défendre, ou à poursuivre une juste satisfaction de quelque tort qu'on lui auroit fait; qu'il étoit bien éloigné de vouloir favoriser les desseins chimériques du Roi de Pologne; mais qu'il ne croyoit pas qu'il convint à ses intérêts d'abandon-

ner la balance du Nord, & de souffrir qu'elle penchât tout-à-fait d'un côté.

Après quelques conférences dans ce goût-là, où les deux Rois s'expliquèrent avec beaucoup de franchise & de liberté, ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre, & Christian renouvella au jeune Roi de Suéde la promesse positive de ne point se mêler de ses différends avec le Roi de Pologne.

Assûré de ce côté-là autant qu'on peut compter sur la parole des Rois, Gustave-Adolphe revint très satisfait du succès de son voyage, & très résolu de ne plus ménager son ennemi, sans toutefois négliger de se précautionner autant, qu'il étoit possible sur les frontières de Dannemark, en y mettant de bonnes Garnisons ; du reste il augmenta sa flotte de quelques Vaisseaux de guerre, & donna des commissions à divers Officiers étrangers, pour aller faire des levées en Allemagne & en Hollande. Enfin cédant aux sollicitations de la Reine sa Mère & des bons Suédois, qui craignoient de le perdre, avant qu'il pût leur laisser quelque héritier, il résolut de se marier & de chercher une Epouse, dans quelque Maison Souveraine d'Allemagne, dont l'alliance pût

lui être avantageuse, & qui fût de la Réligion Protestante. Il n'y avoit alors que la Princesse Marie-Eléonore de Brandebourg, seconde Fille de Jean-Sigismond Electeur de Brandebourg, qui pût lui convenir. Cette Princesse étoit encore assez jeune n'ayant qu'environ vingt ans, étant née en 1599. Elle avoit de l'esprit, des vertus & de la beauté (1). L'alliance de George-Guillaume son Frère alors Electeur de Brandebourg, pouvoit être fort utile à Gustave-Adolphe par rapport à ses démêlés avec le Roi de Pologne; mais c'étoit un Prince foible, peu heureux, gouverné absolument par Schwartzenberg son Premier Ministre entiérement vendu à la Maison d'Autriche, & Pensionnaire de l'Empereur (2).

(1) Tous les Ecrivains contemporains, qui ont parlé de cette Princesse la répresentent comme une beauté achevée. Il n'y a qu'à voir ce qu'en dit le Sr. Ogier dans son *itinere Suecico*. La Reine Christine en parle plus modestement dans ses mémoires. *Cette Princesse*, dit-elle, *qui avoit quelque beauté, accompagnée des bonnes qualités de son Sexe, vécut avec le Roi dans une Union assez douce.* Mais il est bon d'observer que la Reine en écrivant ceci avoit quelque mécontentement secret.

(2) Voy. les Mém. de Brand. p. 40. George-Guillaume Margrave & Electeur de Brande-

Les charmes de la jeune Comtesse de Brahe n'étoient pas tellement effacés de l'esprit de Gustave-Adolphe, qu'il ne falût une beauté plus que commune, pour les lui faire entiérement oublier. On lui promettoit tout cela dans la Princesse de Brandebourg. Un nommé *Birkholt* agent du jeune Roi, à la Cour de l'Electeur lui en écrivoit des merveilles. Les portraits qu'il en avoit vus lui paroissoient en effet confirmer tout ce qu'on lui disoit de sa beauté: Cependant il paroissoit balancer, & l'on a deux Lettres de lui à son agent, où il lui mande que cette affaire du mariage ne presse point; qu'il doit se borner à tâcher d'établir une bonne harmonie entre lui & l'Electeur, laquelle étoit nécessaire par rapport à ses demêlés avec le Roi de Pologne. Enfin curieux de voir par lui-même, si la Princesse de Brandebourg étoit telle qu'on la lui dépeignoit. Il partit subitement & à la sourdine pour l'Allemagne, escorté par trois Vaisseaux de guerre, sans que personne que le Chancelier Oxenstierna & quelques-uns des principaux Senateurs,

bourg, épousa Charlote Princesse Palatine Sœur de Fréderic V. Roi de Bohême si célèbre par ses revers.

fût rien de ce voyage & s'apperçut de son absence (1). Le Roi ne prit que quelques Domestiques avec lui. Il ne vouloit que voir la Princesse ; il la vit & la trouva si à son gré, que son mariage ne fut plus pour lui une affaire de politique, qu'*il n'étoit pas nécessaire de presser* ; mais ce fût dès-lors une affaire de cœur ; à laquelle il voulut qu'on

(1) Si M. le D. Harte avoit été à portée de consulter les Regîtres du Sénat de Suéde, il n'auroit eu garde de mettre en doute, si Gustave alla alors étudier à Padoue ou en Allemagne. Le savant qu'il cite, qui ne peut-être que *Nicolas Cournène Papadopole* a avancé une fausseté. Le voyage dont nous parlons, est le premier que Gustave ait fait hors des Frontiéres de ses Etats ; & ce voyage ne dura pas un mois. Le jeune Roi étant parti de Stockholm le 2. d'Août 1619. & y étant retourné le 20. du même mois en la même année. Voy. les Reg. du Sénat *ad h. ann. p.* 320. M. S. de M. A. Dans le second voyage, Gustave partit de Stockholm vers la fin d'Avril de l'an 1620. & fut de retour au mois de Juillet suivant, puisqu'on trouve encore dans les Regîtres des expéditions signées de sa main, & datées du 6me de ce mois 1620. Cela est plus sûr & plus précis que la Lettre du Chevalier Dudley, que le D. Harte cite. Voy. Regîtr. du Sén. *ad h. ann. p.* 549. M. S. de M. A. Au reste tout ce que Papadopole raconte en son Hist. de l'Université de Padoue. L. II. *p.* 228. sont des fables, dont on ne trouve aucune trace dans les Ecrivains Suédois.

mît la dernière main. Il fit donc demander la Princesse à l'Electrice Mère, & ayant obtenu son consentement & celui de l'Electeur, il repartit pour Stockholm, sans qu'à Berlin on sût rien de ce qui venoit de se passer. On convint que l'on garderoit un profond silence sur ce mariage, jusqu'à ce que la Princesse fût sur le point de partir; afin que ni l'Empereur, ni le Roi de Pologne, ne pussent le rompre par leurs intrigues & leur crédit auprès de l'Electeur. Mais le secret ne fut pas si bien gardé que Sigismond Roi de Pologne n'en fût bientôt informé. Il en fit faire de grands reproches à l'Electeur, qui eut la foiblesse de répondre dans une lettre très curieuse à *Laurent Gemlikio*, Conseiller d'Etat du Roi de Pologne, qu'il n'en savoit rien; & que, si la chose étoit véritable, il y consentoit aussi peu qu'il la pouvoit empêcher; que tout dépendoit de l'Electrice sa Mère à qui il convenoit de disposer de sa Fille.

Gustave-Adolphe étant de retour en Suéde, fit les arrangemens nécessaires pour son prochain mariage, & se disposa à faire une nouvelle course à Berlin, qu'il exécuta au commencement de l'année suivante; étant parti de Stock-

holm le 28. d'Avril 1620. pour Elfsnaben, où il trouva Jean-Casimir Comte Palatin du Rhin son Beau-Frère, qui avoit pris les devants. Celui-ci ayant congédié tous ceux qui ne devoient pas être du voyage, alla à la rencontre du Roi à quelques lieuës de la Ville; & le soir même ces deux Princes furent à bord du Vaisseau, qui les devoit transporter sur les côtes Méridionales de la mer Baltique (1). „ Etant arrivé (c'est „ le Roi lui-même qui parle) tout in„ cognito à Berlin le matin d'un Di„ manche, je fus droit à l'Eglise où „ étoit la Cour, & y entrai durant le „ Ser-

(1) On a un fragment du Journal de ce voyage écrit de la propre main du Roi. On le trouve dans Palmskœld qui l'a copié sur l'original même. Il n'est pas vrai que le Roi prît le nom de GARS. à la Cour de Berlin, comme le dit D. Harte, qui confond les tems & les lieux. Le Roi signoit ordinairement G. A. R. S. en abrégeant les mots *Gustavus-Adolphus Rex Sueciæ*. C'est de-là qu'il prit occasion de dire qu'il s'appelloit *Gars*. On verra tout-à-l'heure en quel lieu & comment cela arriva. Le Sr. Thomas Fuller auteur Anglois dit que Gustave-Adolphe en voyageant prenoit le nom de GARS; mais cela ne doit pas s'entendre de la Cour de Berlin, & ce nom n'étoit fait que pour le public. Voy. Th. Fuller, Life of Gust. Ad. in his Holy State.

„ Sermon que le Ministre prononçoit
„ devant l'Electeur & sa famille. Je me
„ mêlai parmi les Cavaliers & les Offi-
„ ciers de la Cour, & aussi-tôt chacun
„ commença à me regarder avec une
„ curiosité, qui témoignoit assez qu'on
„ auroit bien voulu savoir qui j'étois:
„ Je m'assis & commençai à écouter
„ tranquillement le Prédicateur. Il avoit
„ pris pour texte la parabole du mau-
„ vais riche & du lazare. Il établit
„ dans son exorde que le monde étoit
„ un théatre, où chacun de nous joue
„ une espece de Comédie; que Dieu,
„ qui est Tout-Puissant, distribue diffé-
„ remment les rôles que chaque acteur
„ doit jouer. Il cita pour exemple les
„ deux personnages de la parabole en
„ question, exhortant tous les Chré-
„ tiens à y faire attention, & à si bien
„ jouer leur rôle sur le théatre de ce
„ monde, que, quand la mort aura tiré
„ le rideau & terminé la Comédie,
„ nous obtenions du maître du specta-
„ cle, qui est Dieu, la Couronne de
„ gloire, & des spectateurs, qui sont
„ les Anges & les Saints, les applau-
„ dissemens que méritent les justes. En-
„ suite il divisa son Sermon en deux
„ parties; dans la prémière il examina

„ la nature du vice qui avoit attiré la
„ condamnation sur le mauvais riche:
„ dans la seconde il vouloit montrer
„ quelle avoit été la conduite du La-
„ zare: mais il renvoya cela à une au-
„ trefois. Le tems ne lui permettant
„ pas de pousser plus loin ses réflexions.

„ Le Sermon fini, on congédia tou-
„ tes les personnes inutiles. On me
„ conduisit dans les appartemens, où
„ je fis mon compliment à l'Electrice;
„ qui me répondit avec beaucoup de
„ dignité. De-là je fus conduit dans la
„ Chambre du Duc de Courlande, où
„ la conversation roula sur ce qui m'é-
„ toit arrivé dans mon voyage.

„ Je dinai avec la famille Electora-
„ le, n'y ayant à table d'autres Cava-
„ liers que le Duc de Courlande & moi.
„ Je fus placé à table entre les deux
„ Electrices.

Pendant que le jeune Roi de Suède faisoit l'amour à Berlin, le Prince Palatin son Beau-Frère étoit parti pour retourner dans le Palatinat, & pour aller faire un tour dans le Duché des Deux-Ponts, où étoient tous ses plus proches parens. Gustave-Adolphe lui avoit promis de l'y joindre bien-tôt, & en effet ayant pris tous ses arrangemens avec

l'Electeur de Brandebourg & l'Electrice sa Mère par rapport à son mariage, il partit pour la Cour de Heidelberg.

Voici ce que Rusdorf, Ministre de l'Electeur Palatin, raconte dans ses Lettre au Chancelier Oxenstierna, & au Sr. de Gruen Assesseur de la Chambre Impériale à Spire, de ce qui lui arrive avec le jeune Roi, qui gardoit l'incognito à la Cour Palatine.

„ Le Roi ayant voulu, dit-il, aller
„ voir le camp du Marquis de Baden
„ en Alsace, je lui tins compagnie, le
„ prenant toûjours pour un Officier
„ Suédois, comme il le disoit lui-mê-
„ me. J'eus la satisfaction de l'entrete-
„ nir long-tems & librement. Chemin
„ faisant il observa plusieurs belles
„ Seigneuries & terres, & demanda à
„ qui elles appartenoient; ayant appris
„ que la plûpart, reconnoissoient des
„ Ecclésiastiques pour Seigneurs & Pro-
„ priétaires. *Ah!* dit-il, *si ces Messieurs-*
„ *là avoient affaire au Roi mon Maî-*
„ *tre, il y a long-tems qu'il leur auroit*
„ *appris quel est l'esprit de leur Etat, la*
„ *modestie, l'humilité & l'obéïssance.*

Rusdorff ajoûte, qu'ils s'entretinrent ensuite des grandes qualités qu'on attribuoit au Roi de Suéde, & du goût

qu'il avoit pour les Belles-Lettres: qu'ensuite il lui témoigna combien il étoit surpris que les Etats du Royaume, ne l'eussent pas encore engagé à se marier, insinuant que la Princesse Catherine (1) Sœur de l'Electeur Palatin son maître, étoit de toutes les Princesses Protestantes celle qui conviendroit le mieux au Roi de Suéde; qu'il y avoit de la conformité entre ces deux Princes quant à la Royauté (2) l'un la disputant au Roi

(1) Rusdorff dit, que cette Princesse ne connoissant pas le Roi de Suéde, qui, mêlé avec d'autres Cavaliers de la Cour, suivoit les Princes & les Princesses dans une promenade, & s'étoit approché pour entendre ce qu'on disoit, prit cette liberté en mauvaise part, & s'écria en François; *il faut avouer que ces Suédois sont bien hardis & bien impolis!* M. S. de M. A. Les Manuscrits de Rusdorf se trouvent à la Bibliothéque du Landgrave de Hesse en quatre Vol. in fol. Ce sont des mémoires & des négociations, & il y a un Vol. de Lettres au Chancelier Oxenstierna.

(2) N'en déplaise à M. de Rusdorff, cette comparaison étoit très déplacée, & même très inexacte. Ce n'étoit pas Gustave-Adolphe qui disputoit la Couronne, mais à qui on la disputoit. Il étoit possesseur, & le Palatin ne l'étoit pas. Tous les Suédois s'accordoient à regarder Gustave comme leur seul Roi légitime, & à défendre ses justes droits au péril de leurs vies & de leur fortune. Il n'en étoit pas de même des Bohêmes. Ils étoient divisés en

de Pologne, l'autre à l'Empereur. A quoi le Roi avoit répondu, que le Roi Fréderic ne devoit pas douter de la bonne volonté du Roi de Suéde. Mais que lui Rusdorf avoit repliqué, qu'il étoit difficile que Gustave-Adolphe pût venir au secours du Roi de Bohême; vû l'éloignement & la disette d'argent dans les pays du Nord. Le Roi l'interrompant, lui dit, „ Mr. de Rusdorf, les
„ mines de Suéde sont les plus riches
„ de l'Europe, & ce Royaume abonde
„ en diverses autres choses très propres
„ à être converties en argent comp-
„ tant. La conversation étant ensuite
„ tombée sur la Religion Catholique;
„ continue Rusdorf, j'observai que
„ mon compagnon de voyage la dé-
„ testoit. Il me conta qu'à son passage
„ par Erfurth, il avoit donné un ducat
„ à un Prêtre pour dire la Messe, dont
„ il étoit curieux de voir les Cérémo-
„ nies: qu'aussi-tôt le Prêtre n'avoit
„ pas fait difficulté de lui vendre à si
„ vil prix tous les mistères de sa Reli-
„ gion, par où l'on pouvoit juger des
„ sentimens & des mœurs de ces Sacri-

sectes & en factions, & les troupes de l'Empereur étoient au milieu de la Bohême.

„ ficateurs. Enfin je fis entendre au „ prétendu Officier Suédois, que le Roi-„ Electeur mon Maître pourroit bien „ un jour m'envoyer en Suéde, auquel „ cas je ferois bien aise de savoir son „ nom, pour renouveller notre con-„ noissance. *Je m'appelle GARS*, me „ dit-il, *& je suis Capitaine dans les* „ *troupes du Roi mon Souverain. Si ja-* „ *mais la fortune Vous améne en Suéde,* „ *je me ferai un vrai plaisir de Vous* „ *rendre tous les services qui dépendront* „ *de mon petit pouvoir.*

„ Peu de jours après j'appris que M. „ GARS étoit le Roi de Suéde lui-mê-„ me, avec qui je m'étois entretenu si „ familièrement: que le nom qu'il s'é-„ toit donné faisoit les lettres initiales „ de *Gustavus-Adolphus Rex Sueciæ*". Ce Rusdorf étoit d'une famille Noble originaire de Bavière; il étoit né dans le Palatinat. Son esprit, son savoir, qui étoit fort grand, & plus encore ses talens pour les affaires, l'avoient fait envoyer comme Ministre Plénipotentiaire en Angleterre. Il rendit dans la suite de bons services à l'Electeur Palatin son Maître, auprès de Gustave-Adolphe avec qui il entretint toûjours un Commerce de Lettres, & dont il re-

çut une pension annuelle. Aprés la mort de ce grand Roi, son zele pour la Suéde diminua. Il traversa de toutes ses forces le Chancelier Oxenstierna dans la direction des affaires, & prétendit que les Princes Protestans d'Allemagne pouvoient se passer de la protection de la Suéde; mais il ne réüssit point dans ses projets. Il mourut à la Haye en 1640.

Cependant Gustave-Adolphe étoit parti de Heidelberg, pour retourner dans son Royaume, emportant les regrets de toute la Cour Palatine, & en particulier de la Princesse sa Sœur & de la Princesse Catherine, qui l'ayant mieux connu, ne le trouvoit plus si indiscret qu'il lui avoit paru, avant qu'elle sût qu'il étoit le Roi de Suéde. Elle le trouvoit même fort à son gré & n'auroit pas été fâchée d'être accordée à un jeune Roi, dont la réputation étoit déja si éclatante, & dont la bonne mine relevoit merveilleusement l'éclat de la Couronne. En effet Gustave-Adolphe ètoit un des hommes de la plus haute taille qu'il y eut dans tout son Royaume, assez dégagée à l'âge où il étoit alors; mais avec toutes les marques de devoir être un jour chargée de

trop d'embonpoint ; & c'est ce qui arriva ; car sur la fin de sa vie, cet embonpoint s'accrut tellement qu'il en étoit incommodé ; & cela joint à sa haute taille, faisoit que, quand il étoit armé, il y avoit peu de chevaux assez forts de reins pour le pouvoir porter. *Il étoit beau Prince*, dit la Reine sa Fille dans ses mémoires ; *mais trop gros & trop replet ; ce qui commençoit à l'incommoder.* Tous les traits de son visage en gros composoient une très agréable physionomie. Ses yeux étoient grands d'un gris clair & très vifs, avec un mélange de fierté & de douceur ; son front large sembloit être le siége de la raison. Son nez finissoit un peu en ligne courbe, & l'on peut dire qu'il avoit les yeux & le nez d'un aigle. Il y avoit dans tout son air je ne sais quoi de fier, de grave, de pensif, & en même-tems de gracieux. Il sembloit que l'intrepidité de son âme, la grandeur de ses vues, le discernement des moyens, tout cela se peignît en même-tems sur son visage. Tout son air, toute sa personne, annonçoit un héros ; sa physionomie un guerrier également Soldat & Capitaine, en un mot un Roi aussi capable de déployer tous les ressors de la politi-

que, que de vaincre à la tête d'une armée.

Le Roi étant de retour en Suéde fit partir le Chancelier Oxenstierna pour Berlin, & une escadre fit voile en même-tems des ports de Suéde, pour transporter la Princesse Marie-Eléonore de Brandebourg jusqu'à Calmar où elle arriva le 7. d'Octobre 1620. accompagnée de Mde. l'Electrice sa Mère & de quelques Domestiques en petit nombre; le Roi ayant eu soin de former sa Maison à Stockholm.

Cette Princesse fit son entrée publique dans cette capitale le 25. de Novembre de la même année; le mariage se fit immédiatement après, & elle fut Couronnée Reine tout au commencement de l'année suivante. Comme la Réligion entroit toûjours pour beaucoup dans toutes les actions publiques de Gustave-Adolphe, il voulut que son mariage fut célébré par un Jubilé universel en mémoire de ce que la Suéde, avoit été delivrée cent ans auparavant de la tyrannie spirituelle & temporelle des Etrangers. Jamais mariage, entre personnes de ce rang ne fut plus heureux, & plus marqué de plaisirs, que celui de ces nouveaux Epoux. Ils s'ai-

mèrent toûjours de la plus vive tendresse, ne pouvant vivre long-tems l'un sans l'autre, & se donnant réciproquement les plus grandes marques d'attachement.

Cependant le Roi ne se livroit pas tellement aux douceurs de l'Hymen, & aux fêtes dont on le célèbroit, qu'il n'eût un œil attentif aux démarches du Roi de Pologne son implacable ennemi. Il voyoit ce Prince occupé dans la Moldavie & la Valachie contre les Turcs & les Tartares, & peu en état de lui nuire: mais il voyoit aussi la tréve de deux ans près d'expirer, & Sigismond rejettant toutes propositions de paix & de prolongation de trève; ce fut ce qui l'engagea à faire les plus grands efforts pour porter un si rude coup aux Polonois, qu'ils fussent enfin forcés de donner les mains à un traité définitif.

Jamais la Suéde n'avoit encore vû une aussi puissante flotte que celle que Gustave-Adolphe préparoit pour cette guerre, où il ne s'agissoit pas de moins que de la ruine de l'un ou de l'autre de ces deux Puissans Rivaux. Mais peu s'en falut que la main d'un scélérat ne délivrât le Roi de Suéde de son plus cruel ennemi. Le Roi Sigismond étant à Var-

ſovie, courut le plus grand riſque de perdre la vie.

Un Gentilhomme Polonois nommé *Piecharſchi* entreprit de tuer ce Roi (1), lorſqu'il iroit à l'Egliſe. La raiſon, qui le pouſſoit à cette abominable action, eſt, dit-on, qu'il avoit conçu une violente haine contre le Roi, parce qu'il n'approuvoit point ſon Gouvernement, lui reprochant de n'aimer que la Muſique & la Chymie, & d'avoir manqué deux fois par ſa négligence le trône de Moſcovie. On ajoûte à ces motifs Généraux des motifs particuliers. On dit que le Roi, à la requête de quelques perſonnes de grand crédit, qui lui avoient perſuadé que ce Gentilhomme étoit ſujet à de violens accès de folie, lui avoit donné des tuteurs pour adminiſtrer ſon bien. Quoiqu'il en ſoit, un jour que le Roi traverſoit l'avant-cour de la Grande-Egliſe, pour aller à la Meſſe, accompagné de ſes gardes & de ſes courtiſans, le meurtrier qui l'attendoit avec une petite hache d'armes à la main, & qui s'étoit avantageuſement poſté, lui

(1) Voy. là-deſſus les Ecrivains ſuivans *Paulus Biaſecius*, *Staniſlas Kobierzycko Kobierzicki*, *Adolp. Brachelius*. &c.

en donna deux coups avec tant de vitesse que peu de gens s'en apperçûrent. Le Roi tomba ayant un coup à la joue & l'autre à l'épaule, dont aucun n'étoit mortel. Un Musicien Italien de la Chapelle du Roi, qui vit frapper ce Prince, & qui ne sayoit pas un mot de Polonois, se mit aussi-tôt à crier en sa langue *Traditore! Traditore!* *au traître, au traître.* Comme les esprits étoient alors remplis de la guerre avec les Tartares, on crut que l'Italien crioit *Tartares, Tartares*; & aussi-tôt la terreur saisit tellement les esprits que chacun ne pensa plus qu'à la fuite. Le peuple sortit en foule de l'Eglise & courut çà & là. Peu s'en falut que dans cette bagarre le meurtrier n'échapât: mais le jeune Prince Uladislas eut le tems de le saisir & de l'arrêter à l'aide de quelques Courtisans. On le conduisit aussi-tôt en prison, & peu de jours après il reçut la récompense que son crime méritoit.

Avant que la flotte Suédoise mît en mer, Gustave fit une nouvelle tentative auprès du Roi de Pologne, pour l'engager à une nouvelle prolongation de la trêve, ou même à un traité de paix; &, en attendant sa réponse, il assembla

les Etats du Royaume, pour les préparer à la scène qui alloit s'ouvrir, & leur demander leurs avis dans une affaire si délicate, & leur appui pour en assûrer le succès.

La harangue qu'il prononça en cette occasion est une des plus belles qu'il ait jamais faites. Il y dévelope parfaitement cette prudence qui régla toûjours ses actions; cette équité qui les éclaira, cette sagesse qui les dirigea. Ce n'est pas un guerrier follement ennivré de sa valeur, de sa capacité, du nombre & de la beauté de ses troupes, qui croit que tout va plier devant lui, qu'il va renverser les uns, faire peur aux autres, écrâser ceux qui oseront s'oppóser au torrent de ses Victoires, & qui au bout du compte se trouve chargé de la haine publique, de la jalousie des plus Puissans Rois, & accablé d'ennemis, dont son ambition, sa suffisance, ses hauteurs, ses mépris, sa confiance en ses forces, ont grossi le nombre & rapproché les intérêts opposés. C'est un Roi-Philosophe qui combine tout, qui discute avec ses amis tout ce qu'il a à craindre & à esperer; qui regarde la guerre comme un grand fléau, & qui ne s'y veut résoudre qu'après avoir ten-

té tous les moyens de l'éviter, & dans l'unique vue de se défendre contre un ennemi implacable qui en veut à sa Couronne. On en jugera par ces traits de sa harangue aux Etats (1).

„ Quiconque veut, dit-il, suivre „ l'exemple des Gouvernemens sages, „ doit mettre tout en usage pour pro„ curer la paix, & la tranquillité aux „ peuples qu'il gouverne, & quand le „ calme sera une fois rétabli parmi eux, „ il ne doit rien oublier pour le main„ tenir, & pour empêcher qu'on ne „ retombe dans les mêmes troubles & „ les mêmes dangers.

„ Il doit si bien employer le tems de „ la paix, que l'honnête homme puis„ se prospérer dans ses Etats, que les „ traces funestes de la guerre soient „ éfacées, & que la prospérité com„ mune succede aux calamités publi„ ques.

„ J'avoue, Messieurs, que, depuis „ que j'ai commencé à régner, je n'ai „ pas été assez heureux pour éviter la „ guerre, & procurer tout le bien qu'on „ doit attendre d'un bon & sage Roi.

(1) Tirés du Recueil des Manuscrits que Palmskœld a copiés sur les originaux de Gustave-Adolphe. M. S. de M. A.

„ Mais Vous êtes témoins que la bon-
„ ne volonté ne m'a pas manqué. J'ai
„ proposé cet objet dans les précéden-
„ tes Diétes. J'ai entamé plusieurs né-
„ gociations pour parvenir à ce but
„ salutaire; j'ai même fait intervenir la
„ médiation des Puissances Etrangères.
„ Vous n'ignorez pas, Messieurs,
„ qu'entre le Roi de Pologne & moi,
„ il s'agit d'une controverse d'Etat,
„ qui d'ordinaire ne se termine que par
„ la ruine d'une des deux parties inté-
„ ressées.
„ Neanmoins le Tout-Puissant a dai-
„ gné benir les démarches, qu'on a fai-
„ tes pour la paix avec le Dannemark
„ & la Russie, & nous avons conclu
„ un nouvel armistice avec le Roi de
„ Pologne; de sorte que le premier ob-
„ jet a été rempli en partie.
„ Mais la difficulté qu'il y a eu à
„ parvenir à cet accommodement n'é-
„ gale peut-être pas celle qu'il y a à
„ entretenir la paix, qui en a été la
„ suite, & qui demande peut-être plus
„ de prudence, & plus de circonspe-
„ ction, à cause de la mauvaise maniè-
„ re d'agir entre les voisins, qui est
„ presque passée en habitude, de s'in-
„ quiéter l'un l'autre, d'où il peut fac

„ lement résulter une guerre ouverte.
„ Surquoi je ne puis Vous dissimuler,
„ qu'il y a déja des plaintes récipro-
„ ques entre nous & le Dannemark,
„ & que nous ne sommes pas encore
„ bien d'accord avec la Russie sur le
„ réglement des limites, d'où il est à
„ craindre qu'elle ne se repente des ces-
„ sions, qu'elle a été forcée de nous
„ faire.

„ Quant au Roi de Pologne, il est
„ évident qu'il est question entre lui &
„ nous, de la cession de la Couronne
„ & du Royaume de Suéde, ce qui
„ rend cet objet encore plus intéressant,
„ & l'accommodement plus difficile.
„ Cependant la paix est un si grand
„ bien, qu'il ne faut rien négliger de
„ ce qui peut nous le procurer, & sa-
„ crifier toutes nos passions à un objet
„ si salutaire. Implorons donc tous la
„ bénédiction du Ciel sur les avances
„ que nous faisons, pour parvenir à un
„ si grand bien. Mais, comme le succès
„ en est incertain, puisque, comme dit
„ le proverbe, *on ne peut vivre en paix,*
„ *qu'autant que le voisin le permet,* met-
„ tons nous en état de résister à l'en-
„ nemi, & tâchons d'obtenir la paix
„ en nous préparant à la guerre.

Nous

Nous avons déja vu plus haut que, Gustave-Adolphe, s'étoit rendu maître du Fort de Dunamunde près de Riga, en Livonie, & qu'il en avoit donné le commandement au Colonel Fahrenbach: mais ce fort retomba bien-tôt au pouvoir du Roi Sigismond par la trahison de cet Officier, qui se rendit lui & son Fort à ce Prince. Fahrenbach étoit Courlandois, ou Livonien de naissance; Soldat de fortune, qui s'étoit poussé par son courage; homme d'ailleurs ambitieux, sans foi, ni scrupule: servant en même-tems deux Princes ennemis, l'un de l'épée, & l'autre de la plume; Officier, & Espion tour-à-tour. Il attaquoit d'une main, & prenoit de l'argent de l'autre. Les Suédois l'avoient fait prisonnier en 1601. en Livonie (1) & le Roi Charles l'avoit détenu assez long-tems en Suéde. Enfin ayant été relâché, il passa au service du Duc de Courlande, qui, s'étant mis sous la protection de la Suéde, recommenda Fahrenbach à Gustave-Adolphe, qui, le connoissant pour un brave Soldat, lui confia le commandement de sa conquête. On croit, non sans quelque apparence de vérité,

(1) Loccen. Hist. Suec. p. 353.

que sa trahison ne fut qu'une feinte concertée entre le Roi & lui ; mais on ne dit pas quel étoit le but d'un concert si extraordinaire. S'il m'est permis de conjecturer après tant d'habiles gens, je dirai que Gustave-Adolphe vouloit peut-être se servir de cet homme, pour engager Sigismond à entendre à la paix, en lui faisant considérer l'impossibilité de résister à la fois au Roi de Suéde, aux Turcs & aux Tartares, ou pour être averti des forces de son ennemi, de ses projets, de ses mouvemens & de ses ressources. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on vit Fahrenbach passer du service du Roi de Suéde à celui du Roi de Pologne ; rentrer ensuite en grace auprès du premier, qui lui confia même une grosse somme d'argent pour aller lever 3000. hommes en Hollande : mais il mangea & joua cet argent, & entra au service de l'Empereur, d'où il entretint toûjours un commerce de Lettres avec le Roi de Suéde, il voulut même en 1632. raccommoder ce Prince avec l'Empereur, &, pendant qu'il travailloit à cet accommodement, il attaqua les Suédois dans Bamberg avec un succès, qui étonna le Roi & le mit en grande colère. Pour appaiser ce Monarque, il lui

offrit de le rendre maître d'Ingolstadt, & en effet il avoit disposé Cratz qui commandoit dans cette place à la livrer aux Suédois sous des conditions avantageuses: mais cette affaire manqua par des événemens imprévus. L'Empereur, content de ses services & persuadé de sa fidélité, lui donna le Gouvernement de Ratisbonne. Mais peu de tems après ce Monarque informé de la perfidie de Fahrenbach, le fit arrêter, & ayant été convaincu d'avoir entretenu une correspondance illicite avec les ennemis de Sa Majesté Impériale, il fut condamné à perdre la tête, & mené pour cet effet sur la place de Ratisbonne. Là, étant monté sur l'échafaut, sans être lié, cela n'étant pas alors d'usage à l'égard des Officiers de rang, il lui prit un si furieux accès de rage qu'il sauta tout-à-coup en bas de l'échafaut, arracha la Hallebarde des mains d'un des Soldats de la garde, & se ruant sur la troupe il tua quatre Soldats, avant qu'on pût lui porter un seul coup, tant son action avoit été vive & rapide, à la fin il fut terrassé, percé de mille coups & son corps déchiqueté à coups de sabre.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Gustave-Adolphe porte la guerre en Livonie. Description de cette Province, & abrégé de ses révolutions. Siége de Riga. Prise de cette Place. Discours de Gustave aux Magistrats. Expulsion des PP. Jésuites. Apologie des habitans. Réponse remarquable de Radziwil. Mort du Prince Charles-Philippe Frère de Gustave-Adolphe. Naissance de Christine. Arrivée du Roi de Suéde devant Dantzig. Diéte générale en Pologne. Paroles remarquables du Roi de Suéde au sujet de Grotius. Discours de ce Prince aux Etats de son Royaume. Trèves & ruptures entre lui & le Roi de Pologne. Etablissement d'une armée perpétuelle en Suéde. Sévérité remarquable de Gustave-Adolphe sur le fait des duels. Tentatives de Sapicha pour surprendre Riga. Bethlem-Gabor épousa la Sœur de la Reine de Suéde. Invasion de la Prusse par Gustave-Adolphe. Prises de diverses places. Bataille près de Meaw. Conférences commencées & rompues. Retour de Gusta-

ve-Adolphe en Suéde. Résolution remarquable des Etats de son Royaume au sujet du Roi Sigismond. Exploits de Koniecpolsky. Retour de Gustave-Adolphe en Prusse.

LA guerre étant devenue inévitable par l'obstination du Roi de Pologne, les troupes Suédoises se rendîrent de tous côtés à bord de la flotte, qui devoit les transporter en Livonie. Ces troupes formoient une armée de vingt-quatre mille hommes, la plûpart Infanterie la meilleure qu'il y eût peut-être alors en Europe. Elles étoient commandées par le Roi en personne, ayant sous lui Jacques de la Gardie, Horn, Banner (1), Oxenstierna, Wrangel & Ruthren Ecossois de nation, tous Capitaines, dont les noms sont célèbres dans l'Histoire des guerres de ce Siècle.

La Livonie, dont la conquête étoit l'objet de cet armement, est située sur la mer Baltique, qui la borne au couchant, & sur le golfe de Finlande qu'elle a au Nord. Au Midi elle a la Prusse & la Courlande, dont elle n'est sépa-

(1) C'est ainsi que les Suédois écrivent ce nom que les Historiens François écrivent *Banier.*

rée que par la Duna, & à l'Orient elle est bornée par l'Ingrie & la Seigneurie de Pleskow.

Ce pays n'a commencé à être connu des peuples méridionaux que dans le XII. Siécle, & par conséquent ce ne fut que dans ce tems-là qu'il reçut la foi Chrétienne. Le second Evêque qu'il y eut fonda la Ville de Riga. Il appella à son secours les Chevaliers Porte-épée, contre une partie des habitans encore idolâtres & barbares, ou plûtôt il appella ces Chevaliers pour seconder de leur épée les exhortations qu'il leur faisoit. Ces Chevaliers ayant été incorporés par le Pape à ceux de l'Ordre Teutonique, la Livonie demeura plus de trois cens ans sous la Puissance du Grand-Maître de cet Ordre, qui y tenoit un Maître particulier, lequel en étoit comme le Gouverneur. Mais en 1513. Guillaume de Plettemberg qui en étoit Maître particulier secoua le joug de l'Ordre, se fit Souverain de la Livonie, & fut fait Prince de l'Empire, s'étant accommodé avec Albert de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, à qui il paya une grosse somme d'argent.

Guillaume de Furstemberg, Prince

de Livonie & Grand-Maître des Chevaliers Livoniens embrassa la Religion Luthérienne. Sigismond II. Roi de Pologne de la Maison de Jagellon, saisit ce prétexte pour s'emparer de la Livonie, & l'annexa à la Pologne. La paix ayant été rétablie dans le pays, sous la médiation de l'Empereur, les habitans commençoient à respirer, lorsqu'Ivan-Basilowitz Grand-Duc de Moscovie, y fit une irruption à la tête d'une nombreuse armée, s'empara de plusieurs places, porta par tout la terreur & le ravage, prit le Maître de l'Ordre prisonnier & l'emmena en Moscovie.

Guillaume Ketler fut élu à sa place, & se voyant hors d'état de résister aux Moscovites, il implora l'assistance du Roi de Pologne de concert avec les Etats de la Province.

Sigismond se prévalant de leur embarras ne consentit à prendre les armes, pour les secourir qu'à condition que la Livonie demeureroit unie à la Pologne & au Grand-Duché de Lithuanie. Quelque dure que fût cette condition, on aima mieux l'accepter que de devenir esclaves des Moscovites. Le traité portoit que la Livonie seroit unie à perpétuité à la Pologne: & que le Roi de Po-

logne la défendroit de toutes ses forces, non seulement contre les Moscovites, mais contre tout autre ennemi.

Pour consoler Kettler de ce qu'il perdoit en Livonie, Sigismond le créa Duc de Courlande & de Semigallie, & lui donna l'investiture de ce Duché, qu'il devoit tenir à titre de fief du Royaume de Pologne.

Après cela Sigismond chassa les Moscovites de la plûpart des places dont ils s'étoient rendus maîtres. Les troubles, dont ce pays étoit agité, engagèrent la Ville de Reval à se mettre sous la protection du Roi Eric de Suéde, dont nous avons parlé au commencement de cette Histoire.

Il y eut alors deux partis en Livonie; celui du Roi de Pologne, & celui du Roi de Suéde. Ce dernier prétendoit avoir autant de droit sur ce pays que le premier, & s'empara de Habsal, Lehal, Pernau, & de divers autres lieux d'où il chassa les Polonois. Mais ce qui augmenta la Puissance du Roi de Suéde dans ce pays fut le mariage de son Frère puîné Jean Grand-Duc de Finlande, qui épousa Catherine Sœur de Sigismond II. Roi de Pologne. Le Prince Suédois prêta à ce Roi plus de 100.

mille

mille thalers, & pour sûreté de cette somme Sigismond lui engagea plusieurs Places & Châteaux en Livonie. Le Roi Eric feignant d'être mécontent de ce mariage, accusa son Frère d'avoir fait une alliance préjudiciable à la Couronne de Suéde, & l'obligea à lui livrer les places que Sigismond lui avoit cedées, pour nantissement.

Eric & Sigismond étant morts, le Grand-Duc de Moscovie s'avisa d'ériger la Livonie en Royaume & d'en investir Magnus Duc de Holstein; mais Jean Roi de Suéde se ligua avec Etienne-Bathori Roi de Pologne, pour chasser les Moscovites de toute la Livonie. Après la mort de Sigismond II. les Polonois avoient élu le Duc d'Anjou Frère du Roi de France, qui les ayant bientôt quittés, eut pour Successeur Etienne-Bathori, qui s'unit avec le Roi de Suéde contre les Russes. Les armes de ces deux alliés eurent d'assez heureux succès; mais les Suédois furent pourtant les plus favorisés de la fortune. Etienne-Bathori craignant que le Roi de Suéde ne s'emparât de tout le pays, s'accommoda avec le Moscovite, & fit un traité fort avantageux en vertu duquel il devoit rester maître de toute la

Livonie. Mais les Suédois se maintinrent dans leurs conquêtes.

Après la mort d'Etienne-Bathori, les Polonois élûrent pour leur Roi Sigismond Fils de Jean Roi de Suéde, & lui firent promettre que son Père Jean rendroit tout ce que les Suédois possédoient en Livonie; mais rien ne put obliger le Roi Jean à acquitter la parole de son Fils.

Sigismond ayant succedé à son Père au trône de Suéde, ne put jamais obtenir des Etats l'évacuation des places, qu'il s'étoit engagé de procurer à la Pologne, & Charles Duc de Sudermanie ayant été élevé au trône de Suéde de la manière que nous avons vu, la Livonie devint le théatre d'une sanglante guerre entre ce Prince & son Neveu.

Cette guerre fut continuée sous Gustave-Adolphe, sans aucun succès marqué de part ni d'autre, & elle fut même interrompue par différentes trèves. Enfin au commencement de l'an 1621. Gustave-Adolphe arriva avec toute sa flote à l'embouchûre de la Duna, dans le dessein d'assiéger Riga place importante, qui lui ouvroit l'entrée de la Pologne.

La Ville de Riga Capitale de la Livonie, est situé sur le bord Septentrional de la Duna ou Dwina, dans une grande plaine à environ deux lieues au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans la mer Baltique (1). La rivière baigne les murs de cette Ville, & forme un très bon port à son embouchure, dont l'entrée est défendue par la Forteresse de *Dunamunde*. La Ville est si marchande, que les maisons y sont presqu'autant de boutiques. Les vivres y sont en abondance & à grand marché, comme dans tout le reste de la Livonie. Elle fait un Commerce considérable avec l'Angleterre & la Hollande, & avec toutes les Villes de la mer Baltique. Les Moscovites y apportent quantité de marchandises de leur pays, lorsque la neige ou la glace est assez forte pour porter les traîneaux.

Les Chevaliers de Livonie, le Magistrat & le Clergé de la Ville ayant

(1) Selon M. le D. Harte, *p.* 49. cette rivière passe au milieu de la Ville & la partage en deux parties inégales, & son embouchure n'en est qu'à un demi-mille Anglois. Tout cela est bien peu exact. Il dit au même endroit qu'elle est défendue par un beau port. Un port qui défend une Ville cela est assez nouveau.

embrassé le Luthéranisme, l'Archevêché de Riga fut éteint en 1566. les biens Ecclésiastiques sécularisés & rendus Héréditaires, & Sigismond II. à qui la Ville s'étoit soûmise, consentit à cet arrangement. Mais Etienne-Bathori voulut rétablir la Réligion Catholique-Romaine dans Riga, & y introduisit les Jésuites qu'il mit en possession de l'Eglise de St. Jacques, & leur fit bâtir un Collége. Il y envoya même un Gouverneur, pour commander dans toute la partie de la Province, qui reconnoissoit la domination des Polonois. Charles IX. Père de Gustave-Adolphe attaqua inutilement Riga en 1605. & 1609.

Au moment que la flotte de Gustave-Adolphe alloit entrer dans l'embouchûre de la Duna, il s'éleva une tempête, qui la mit en grand danger. Toute l'expérience, tous les soins, toute l'activité des deux Amiraux Gyldenheim & Flemming ne purent empêcher qu'elle ne fut dispersée, & plusieurs Vaisseaux endommagés dans leur mâture. Enfin le vent se calma, la mer s'appaisa, & la flotte se rassembla en peu de tems & vint jetter l'ancre dans la rade malgré le canon du Fort de Dunamunde. Le débarquement durant trois jours, pen-

dans lesquels on mit à terre toutes les troupes tant Infanterie que Cavalerie, les Tentes, les Bagages, l'Artillerie, les Munitions, les Vivres; en un mot tout l'attirail nécessaire pour une grande entreprise: & en effet le siége de Riga n'en étoit pas une médiocre. La Ville étoit bien munie de toutes choses pour une longue défense; fortifiée de bons Bastions, de fossés pleins d'eau vive & profonds, de demi-lunes & de tous les autres ouvrages suivant le goût de ce tems là, outre un Château ou Citadelle, où il y avoit une Garnison particulière, des troupes réglées tant à pied qu'à Cheval. Celle de la Ville étoit suffisante pour une bonne défense. Les Bourgeois y avoient joint encore quatre cent vieux Soldats enrôlés, à leurs dépens, outre leur propre milice; & quoique leur Ville fût attaquée par un Prince de leur Réligion, & que leur Roi eût agi contre leurs privilèges en confirmant ce qu'Etienne-Bathori avoit fait dans leur Ville à l'égard de la Réligion, ils se montrèrent zèlés pour leur Roi jusqu'à l'entousiasme; & se défendirent avec tant d'opiniâtreté, que, si Sigismond avoit pu les secourir efficacement, il est douteux que le Roi de Sué-

de, fût venu à bout de son entreprise. Heureusement pour ce jeune Héros. Les Turcs au nombre de 300. mille venoient de faire une irruption sur les terres de Pologne du côté de Chocziml. Sigismond ne pouvoit leur opposer que soixante mille hommes, dont il donna le commandement à Chodchiewiz Général de Lithuanie, vieux & experimenté Capitaine très capable d'arrêter ce torrent d'Infidéles, qui menaçoit toute la Pologne.

Dès que tout eut été débarqué le Roi fit attaquer le Fort de Dunamunde (1), qui se rendit, après une courte résistance.

Alors maître du fleuve, & sa flotte postée à l'embouchure, rien ne pouvoit retarder les convois de vivres & de munitions, qui lui venoient incessamment de la flotte en remontant la riviére, ni passer pour sécourir la place par eau, soit en y faisant entrer des

(1) M. Harte fait attaquer ce fort après la prise de Riga. Quelle apparence que Gustave-Adolphe laissât cette place derrière lui, qui pouvoit facilement incommoder la communication avec sa flotte, & couler à fond les barques qui remontoient le fleuve, pour lui apporter des vivres & des munitions.

troupes ou d'autres secours, dont elle pouvoit avoir besoin.

L'armée Suédoise vint camper à une lieuë de la Ville dans les Dunes, ayant la rivière à l'Orient.

On travailla aussi-tôt à une ligne de circonvallation, où Gustave-Adolphe ne dédaigna pas de mettre la main, pour hâter l'ouvrage par son exemple. On le vit plusieurs fois durant ce siége remuer la terre, la pioche ou le hoyau à la main, soit pour animer les travailleurs, soit pour entretenir, par cet exercice violent, son corps dans cette force, & cette vigueur si nécessaire à un guerrier.

Toutes les troupes qui formoient le siége & le blocus de Riga étoient partagées en quatre Corps ou quartiers. Celui du Roi consistoit en 6000. hommes de pied & 800. Chevaux. Là servoient le Prince Charles-Philippe Frère du Roi, Oxenstierna, Horn, Banner & le Comte de Mansfeld. Celui du Feld-Maréchal Jacques de la Gardie, étoit à la droite de celui du Roi, & consistoit en deux bataillons de Gardes à pied, trois Régimens d'Infanterie faisant en tout 4500. hommes d'Infanterie & trois cens Chevaux. Wrangel

commandoit le troisiéme Corps, consistant en son Régiment d'Infanterie, celui du Colonel Ruthren, & 700. hommes de Cavalerie. Enfin Seaton Officier Ecossois commandoit le quatriéme & le moindre.

Il seroit difficile de peindre ici la vigilance, la prévoyance, la constance & le courage infatigable du jeune Roi de Suéde. Soit que son humeur guerrière lui fit regarder les heures du repos comme autant de momens qu'il déroboit à sa gloire, soit qu'il ne voulût pas donner le tems au Roi de Pologne de rassembler des forces suffisantes, pour traverser son entreprise, on peut dire qu'il en pressoit l'exécution avec une ardeur étonnante. Il passoit des nuits entières dans la tranchée, où il ne dormoit que deux heures à terre. S'il se retiroit dans son quartier, ce n'étoit qu'après avoir fatigué tout le jour; & loin de s'y livrer à un long sommeil, à peine le jour commençoit à poindre, qu'il étoit à Cheval, allant visiter les quartiers, s'informant de tout, & entrant dans les plus petits détails, persuadé que l'art de la guerre étant le soutient & la gloire d'un Etat, il n'y a rien de petit, & que ce qui paroît l'être, est

la base du grand; qu'une armée où les petites choses sont négligées, est comme un corps politique, qui ne se conduit par aucune régle fixe, & laisse tout faire au hazard; ou comme une Société qui laisse les terres en friche, sous prétexte que l'agriculture est un métier vil & méprisable, & qui aime mieux mourir de faim que de labourer la terre. Que les Officiers apprennent donc de ce grand Roi, que dans leur métier il n'y a rien de petit, parce que tout y mene au grand; qu'ils apprennent de lui que la vigilance est la partie essentielle de l'homme de guerre; qu'une vie molle, oisive, & paresseuse est la source de toutes les surprises & des déroutes qui en sont la suite; que l'âme en cet état n'a que des pensées lâches, que le Corps est énervé, foible, languissant, incapable du moindre effort; que l'esprit n'imagine rien que de frivole, & que le cœur est le jouet de toutes les passions les plus basses: que nos Généraux apprennent de ce Héros la tempérance, la sobriété, la simplicité dans les habits & dans leurs meubles; qu'ils rénoncent à ce luxe Asiatique, à ce train de Satrapes, s'ils ne veulent pas que leur maître ait le sort

de Darius, & leur Patrie celui de la Perse. Gustave-Adolphe n'étoit pas seulement constant, infatigable, mais sobre, tempérant, ne se nourrissant que de viandes communes, sans aucun de ces assaisonnemens que la volupté a inventés, pour être l'écueil de la santé & de la bonne constitution.

On peut aisément se figurer qu'un Roi aussi actif que Gustave-Adolphe, qui se trouvoit par tout, exposoit très souvent sa vie; aussi courut-il de grands risques durant ce siége. Une fois se trouvant au poste de Seaton, il s'approcha tellement du danger que se trouvant au milieu de ses Soldats, plusieurs furent tués à ses côtés. Une autrefois un coup de canon tua le Colonel Stackelberg, si près de lui que le sang jaillit sur ses habits. Quand on lui faisoit de très humbles remontrances là-dessus, il répondoit en riant: *que les Rois ne mouroient guère dans les combats, ni dans les siéges* (1).

(1) *At tanta strenuitate erat Gustavus, ut vulgo jactaret apud suos, vix esse, ut reges uilli in praeliis caderent, nec id fieri solere.* Ogier. Iter Suecicum. p. 292. On attribue à-peu-près la même pensée à Charles-Quint, qui disoit, à ce qu'on prétend; que les coups de canon, ni les

Malheureusement ce héros ne fut que trop la preuve du contraire ; & s'il est le modèle des Rois dans ses constitutions civiles, politiques, œconomiques & militaires, dans ses mœurs, dans ses vertus morales & Chrétiennes, il seroit dangéreux qu'il eût beaucoup d'imitateurs parmi les Souverains, dans sa façon de penser sur les dangers où il s'exposoit tous les jours.

Quoiqu'il en soit; Gustave esperant d'annéxer Riga à ses autres possessions en Livonie, n'avoit garde de vouloir ruiner une Ville si opulente. Il envoya trois fois de suite un trompete, pour sommer le Commandant & le Magistrat, offrant la plus belle Capitulation qu'on pût désirer. Les deux premières fois, le trompete fut renvoyé, avec ordre de dire au Roi qu'on se défendroit jusqu'à la dernière extrémité ; la troisiéme, il fut renvoyé sans réponse.

Le Roi piqué de ce procédé fit redoubler le feu des batteries, & jetter une quantité de bombes telle qu'on n'en avoit jamais encore vu, même dans le pays où l'usage de ces machines destructives avoit été inventé.

coups de mousquets n'étoient pas faits pour les Rois.

La Garnison & la Bourgeoisie continuoient à tenir bon, se reposant sur les promesses du Roi Sigismond, qui leur faisoit esperer un promt secours. Mais quelque envie qu'eût ce Prince de leur tenir parole, cela ne lui fut pas possible.

Tout ce qu'il put faire fut de rassembler environ dix mille hommes de pied & quatre mille chevaux, dont il donna le commandement à Christofle-Radziwil, Petit-Général de Lithuanie (1). & l'un des principaux Seigneurs de Pologne. Radziwil partit à la tête de sa petite Armée, & fit toute la diligence possible, pour arriver avant que Riga pût avoir capitulé. Il arriva en effet; mais ayant reconnu l'Armée de Gustave-Adolphe, il la trouva si bien postée, ses lignes si bien construites, si bien gardées, défendues d'une artillerie si nombreuse, qu'il ne crut pas même devoir songer à les attaquer. Il se borna donc à faire divers mouvemens pour attirer les Suédois hors

(1) Et non pas Général de la *Petite Lithuanie*, comme s'exprime très improprement le D. Harte dans son *Hist. of the Life of Gust. Ad.* p. 52. Il y a une faute considérable dans la traduct. Allemande de son ouvrage; c'est qu'au lieu de dix mille hommes de pied on n'y en donne que mille à Radziwil: *Das Leben Gust. Ad.* p. 83.

de leurs retranchemens, pour jetter quelques troupes dans la place, ce qu'il auroit pu faire aiſément avec une cavalerie, telle que celle des Polonois, dont les mouvemens ſont promts comme l'éclair. Mais il eut beau ſe remuer, les Suédois reſtèrent immobiles, ſe contentant de bien garnir leurs lignes, & de ſe préparer à tout événement ſans ceſſer de canonner la place & les troupes du ſecours.

Les aſſiégés tentèrent deux fois de faire paſſer un nombre de batteaux au de-là de la Duna, pour recevoir le renfort & le faire entrer par eau dans la place. Cette entrepriſe étoit conduite par un Officier Irlandois, nommé Burk: mais elle n'eut aucun ſuccès. Les batteries que le Roi avoit fait dreſſer, ſur la rive, empêchèrent les bateaux de paſſer dans la crainte d'être tous coulés à fond. Radziwil, qui s'étoit avancé ſur la rive gauche de la Duna; fut ſalué par l'artillerie Suédoiſe, qui l'obligea à s'éloigner. Enfin, tout cet appareil ſe termina à une eſcarmouche, qu'il y eut le lendemain avec les poſtes avancés, après quoi les Polonois ſe rétirèrent, & le ſiége continua avec plus de vivacité que jamais.

Pour couper toute communication à la Ville, le Roi fit attaquer le Fort de Kobber situé vis-à-vis de Riga, la Duna entre deux, lequel fut emporté en peu de tems. Enfin, la bréche étant faite au corps de la place, le Roi fit de nouveau sommer le Commandant & le Magistrat; & sur leur refus, il fit attaquer une demi-lune, nommée la demi-lune de Sable. Elle fut emportée sans beaucoup de peine; mais les assiégés en se rétirant firent jouer une fougade, qui fit sauter environ cent soldats Suédois, ce qui n'empêcha pas qu'on n'y fit un bon logement. Gustave avoit un bon nombre de Dalecarliens accoutumés à fouiller dans la terre, pour en tirer les métaux dont leur pays abonde, il les employoit avec succès à éventer les mines des assiégés, à faire des contremines, & à élargir les bréches.

Résolu de donner l'assaut au corps de la place, il inventa une espéce de pont volant, connu depuis sous le nom de *gallerie*, pour le passage du fossé plein. C'étoient des planches jointes ensemble & fortement clouées à des tonneaux, qu'on arrêtoit à des pieux par des cables depuis la contrescarpe jusqu'aux débris de la bréche. Ces planches étoient cou-

vertes de toile goudronnée pour empêcher qu'on ne glissât. Au-dessus il y avoit une espece de couvert formé d'un blindage de planches & de fascines, pour garantir les troupes des coups de mousquets tirés d'enhaut.

Le détachement destiné pour l'assaut étoit commandé par Seaton & par Horneck, le même qui dans la suite fut condamné à mort pour lâcheté, dans le tems que Gustave étoit en Allemagne; & pour qui la Reine obtint grace à force de prières.

Les Soldats étoient si brûlans de zèle & de courage, qu'au lieu de défiler les uns après les autres sur la machine, ils s'y jettèrent en foule & avec tant de précipitation que les planches rompirent sous leurs pieds, & plusieurs d'entre eux tombèrent dans le fossé. Le Colonel Seaton même se cassa une jambe, qu'il falut ensuite lui couper; & la garnison acheva le lendemain de détruire tout l'édifice.

Le Roi abandonna cet ouvrage, & fit travailler les mineurs. Cependant il commanda trois mille hommes pour attaquer la demi-lune de Sable. Cette troupe étoit composée de l'élite de l'armée, & commandée par ce qu'il y avoit

de plus brave & de plus capable au monde, c'étoient Horn, Banner, Chapelles Officier François d'un mérite distingué, & Muster Ecossois.

Les assiégés avoient mis pour défendre cette demi-lune, tout ce qu'ils avoient de meilleur en Soldats & en Officiers, & ils y avoient fait passer des munitions & de l'artillerie en abondance, avec leurs meilleurs canonnières. L'assaut fut des plus rudes & des plus sanglans. Banner & Horn fûrent dangéreusement blessés, le fils de Chapelles, jeune homme de grande esperance, y fut tué en combattant jusqu'à la derniére goute de son sang. Les Suédois fûrent repoussés, après avoir fait les derniers efforts, & avoir combattu comme des lions. Leur perte fut considérable; & le Roi, pour consoler Horn & Banner, leur envoya le cordon de l'Ordre de Suéde.

On étoit alors au commencement de Septembre, & il y avoit près de quatre semaines que le siége duroit. Mais en récompense le rempart étoit miné en plusieurs endroits. Le fossé à demi comblé de décombres & de fascines, & le Roi faisoit travailler à deux nouvelles galleries, plus solides que la prémiére.

Pi-

Piqué de la longue résistance de la place, de l'air de hauteur, dont on avoit répondu aux sommations & aux offres de conditions avantageuses, il disposa tout pour un assaut général au moment que les mines auroient joué, resolu ensuite d'abandonner la Ville au pillage (1). Mais le Prince Charles-Philippe, le Chancelier Oxenstierna, la Gardie, & quelques autres des principaux Seigneurs du Royaume, fûrent d'avis de faire encore une tentative pour engager la Ville à capituler, en faisant avertir les habitans du danger qui les menaçoit, & leur accordant six heures pour se déterminer.

Le Roi céda aux priéres de tant d'illustres personnages, & suivit leur conseil.

Les habitans qui voyoient la garnison affoiblie, sans esperance d'être sécourus, leur Roi embarassé avec les infidéles, leurs murailles ouvertes d'un côté, & le reste prês de sauter en l'air, leur Ville menacée des funestes suites d'un assaut, consentîrent enfin à envoyer des ôtages, & à convenir d'une capitulation.

(1) M. S. de M. A. add. p. 161.

Le Roi en envoya de son côté dans la Ville, & la capitulation fut réglée sur un pied avantageux pour les habitans, & pour la garnison. Celle-ci obtint les honneurs militaires, & ceux-là la confirmation de tous leurs priviléges.

Le Roi entra dans la Place par la porte de Sekallia le 16. de Septembre, & se rendit à l'Eglise de St. Pierre, où le *Te Deum* fut chanté au bruit de l'artillerie.

Le Magistrat avoit envoyé auparavant une nombreuse députation, pour remercier le Roi de ses bontés, & lui jurer une fidelité inviolable. *J'oublie*, leur dit le Roi, *tous vos procédés peu réguliers envers moi, votre obstination à vous défendre, lorsque vous étiez sans esperance de secours, vous avez agi par un bon motif. J'oublie aussi tous les discours indécens, toutes les satyres insolentes que des mal-intentionnés ont répandues contre moi, pour me rendre odieux aux habitans de Riga. Il est au-dessous de moi d'en rechercher les auteurs. Je n'exige de vous que le même dégré de fidélité que vous avez eu pour mon Cousin le Roi de Pologne; & bien loin de vouloir diminuer vos priviléges, je serai bien plûtôt porté à les augmenter.*

Le vingt-cinquième de Septembre, tous les Ordres de la Ville prêtèrent foi & hommage au vainqueur.

Ce fut ainsi que la Ville de Riga éprouva les effets de la clémence du Héros Suédois. Il n'excepta de ses graces que les Péres Jésuites, qui durant le siége avoient témoigné plus de zèle qu'il ne convenoit à leur état; ayant animé le peuple par des discours & des écrits peu mesurés, & tramé diverses conspirations. Le Roi leur fit dire qu'ils eussent à vuider la Ville dans huit jours, & à n'y jamais plus revenir, leur faisant entendre en même tems que leurs intrigues lui étoient connues, qu'ils se mêloient de trop d'affaires, & qu'il ne lui convenoit point de laisser dans une Ville nouvellement conquise des gens aussi remuans, & aussi séditieux qu'ils l'étoient.

Si ces Réligieux n'avoient éprouvé ces sortes d'expulsions que de la part des Puissances Protestantes, ils pourroient, abusant de l'ignorance de la multitude, en faire honneur à leur prétendu zèle pour la *Réligion Catholique*: mais on sait qu'ils ont éprouvé les mêmes desagrémens de la part de diverses Puissances très Catholiques, & qu'ils ne doivent

s'en prendre qu'à leur conduite peu soûmise, & peu affectionnée aux Gouvernemens, où ils n'ont pas toute l'autorité, & tout le pouvoir qu'ils ambitionnent. Ce n'est pas ici le lieu de rappeller des faits anciens & modernes, qui justifient assez les résolutions vigoureuses qu'on a prises de tems en tems contre ces Messieurs. Les quatre parties du Monde ont été & sont encore actuellement le théatre où ils jouent des rôles assez extraordinaires.

Les habitans de Riga jugèrent à propos de publier une apologie de leur conduite, pour se justifier envers le Roi Sigismond des calomnies, dont on commençoit déja à les noircir dans son esprit, comme s'ils n'auroient pas assez témoigné de zèle & d'attachement à son service.

D'abord ils se plaignoient (1) qu'on avoit fait peu d'attention à leurs remontrances sur le danger que couroit leur Ville d'être assiégée, vu les préparatifs,

(1) Cette Apologie étoit datée de Riga du 20. Sept. 1621. Loccenius l'a rapportée fort au long, & c'est de tous les Historiens celui qui s'est le plus étendu sur les circonstances du siége de cette Ville. V. Locc. Hist. Suec. p. 527.

qui se faisoient en Suéde : qu'on leur avoit répondu froidement que le Palatin de Wilna, qui se trouvoit alors en Podolie, étoit chargé de tout ce qui regardoit la défense de la Livonie. Ils ajoûtoient, que Gustave-Adolphe avoit été plûtôt de Suéde devant Riga, que le Prince Radziwil n'y étoit arrivé de Pologne; & que, quoique celui-ci eût assez de troupes pour jetter du secours dans la place, il n'avoit jamais pu en approcher, parce qu'on avoit laissé au Roi de Suéde tout le tems nécessaire, pour fermer toutes les avenues, tant par terre que par eau.

Ils finissoient en exaltant la clémence du Roi de Suéde, qui ne leur avoit pas même reproché leur opiniâtre résistance, & qui au contraire avoit eu la magnanimité de confirmer tous leurs anciens priviléges, & de leur dire en termes exprès, que si, dans l'espace de trois ans, il pouvoit parvenir à une paix durable avec le Roi Sigismond, il consentiroit volontiers à ce prix qu'ils retournassent sous sa domination, à condition qu'ils conservassent toûjours les priviléges, dont il venoit de leur assûrer la joüissance: qu'enfin *celui qui étoit cause*

de la perte de leur Ville en repondroit un jour devant Dieu.

Le Roi de Pologne ne jugea pas qu'il fût de sa dignité de répondre à cet écrit; il en laissa le soin au Prince Radziwil, qui leur adressa une lettre pleine de plaintes amères, & de récriminations, & quant à ce qu'ils disoient de la magnanimité du Roi de Suéde, il répond, *qu'il est bien aise d'apprendre qu'il s'est comporté en Prince Chrétien, ce qui*, ajoûte-t-il, *n'est pas un petit mérite* (1).

Après la prise de Riga, Gustave-Adolphe marcha en Courlande. Le Duc de ce nom étoit secretement dans les

(1) Il me semble que c'est-là le sens de ces paroles, *celebrare eos insignem victoris clementiam, se non invitum audivisse de eo, tanquam Christiano Principe; quum per se non exigua virtus sit.* Loccen. *p.* 543. M. Harte, qui apparemment n'avoit pas ce passage sous les yeux, fait dire au Prince Radziwil, *qu'il n'étoit pas fâché d'apprendre que le Roi de Suéde étoit Chrétien.* „ That he was not displeased to hear that the „ King of Sweden was a Christian. *p.* 56. Le même Auteur dit à la même page, que la Ville de Mittau étoit *alors* un fief du Royaume de Pologne; mais tout le Duché de Courlande a toûjours été ainsi depuis le don que Sigismond-Auguste fit de ce Duché à Guillaume Kettler, Maître des Chevaliers de Livonie, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus.

intérêts du Roi, & nous avons vu ailleurs que peu de tems auparavant, il s'étoit mis sous la protection de ce Monarque; mais la crainte d'être dépouillé de son Duché par les Polonois l'avoit obligé à changer de parti, du moins en apparence. Le Roi feignant de le regarder comme un ennemi déclaré, s'empara de Mittau, & y mit deux mille hommes en garnison, sous le commandement de Wrangel. Mittau est la capitale de la Courlande, c'est une assez grande Ville, mais presque sans défense. Gustave, en y faisant entrer ses troupes, déclara au Duc, qu'il ne prétendoit pas qu'elles fussent à charge à ses sujets, ni retenir la moindre chose de son pays; qu'à la paix il lui rendroit tout; mais qu'en attendant la raison de guerre ne lui permettoit pas d'agir autrement; & qu'il ne pouvoit porter la guerre chez ses ennemis, sans passer par la Courlande, & par conséquent sans s'en emparer pour quelque tems.

Quoique victorieux, le jeune Roi ne cessoit d'offrir la paix à Sigismond, qui toûjours livré à de mauvais conseils, ne pouvoit se résoudre à un traité définitif. Cependant il se voyoit pressé d'un côté par les Turcs & les Tarta-

res ; de l'autre, il voyoit son jeune Antagoniste à même de porter la guerre dans ses Etats. Il avoit beau se cacher à lui-même le danger qu'il couroit, il ne le sentoit que trop. Enfin, après bien des irrésolutions, il prit encore le parti de demander une nouvelle suspension d'armes, pour jusqu'à la fin de l'année suivante (1622), à condition que Gustave évacueroit la Courlande, moyennant quoi tout resteroit *in statu quo.*

Le Roi ayant accepté ces conditions, rappella les deux mille hommes qu'il avoit mis dans Mittau, sous le commandement de Wrangel, & ayant fait rembarquer le reste de son armée, il reprit le chemin de son Royaume; après avoir aussi pourvu à la défense de Riga.

A peine il y étoit arrivé qu'il apprit la mort de son Frère Charles-Philippe, jeune Prince de grande esperance, que le Roi aimoit tendrement, & par le sentiment de la nature, & par réconnoissance pour l'attachement qu'il avoit pour sa personne & pour l'Etat, ce dont la perte lui étoit d'autant plus sensible, que n'ayant point d'enfant il le regardoit comme devant être son Successeur. D'ailleurs il envisageoit cet événement, comme

comme très propre à éloigner la paix, étant aisé de prévoir que le Roi de Pologne redoubleroit ses intrigues & ses efforts, à mesure que ses esperances devenoient mieux fondées, & acquéroient un nouveau dégré de probabilité. Ce qu'il y eut de consolant pour le Roi, c'est que la même année que mourut l'Héritier présomptif de la Couronne de Suéde, sa Sœur, Epouse du Prince Palatin, accoucha de Charles-Gustave, qui fut Roi de Suéde sous le nom de Charles X. (1).

De retour à Stockholm Gustave s'appliqua à augmenter ses finances. Dès l'an 1620. on avoit mis un impôt sur le bled & sur le betail; mais cet impôt n'avoit pas produit tout ce qu'on s'étoit imaginé. Le Roi jugea à propos de substituer à cet impôt ce qu'on appelle *accise*, qui est une taxe sur tout ce qui se consume, tant pour le boire que pour le manger. C'est proprement un droit d'entrée sur toutes les denrées imaginables (2). La nouveauté de la chose fit

(1) M. Harte l'appelle *Charles*-Louïs *p.* 14. Il se trompe en cela comme en une infinité d'autres choses. Son Père n'étoit pas non plus Prince Palatin de Lauterberg, mais des Deux-Ponts.

(2) M. S. de M. A.

d'abord murmurer le peuple, à qui cet impôt étoit très onéreux, mais après ces premiers mouvemens d'impatience, chacun consentit de bonne grace & avec joie; tant étoit grand l'amour qu'ils avoient pour leur Roi, leur confiance en son affection pour ses peuples & en ses lumières.

Les difficultés qui s'étoient élévées entre les Suédois & les Danois, firent aussi l'objet de l'attention de Gustave-Adolphe. Tout fut réglé à l'amiable, & même les affaires du Roi de Dannemark étoient alors en une telle situation, qu'il ne demandoit pas mieux que de conserver la paix avec la Suéde. Il s'engagea même à ne pas permettre qu'on levât des troupes dans ses Etats, pour le service du Roi de Pologne, & que les vaisseaux de ce Prince passassent le Sund, pour aller acheter des munitions de guerre dans les ports de la Mer Baltique.

Après cela Gustave attendit patiemment la fin de la trève, & se prépara à recommencer la guerre avec vigueur. Il est étonnant que le Roi Sigismond, après tant de revers, convaincu d'ailleurs de sa foiblesse, se soit obstiné si longtems à réfuser la paix. Il esperoit

sans doute que la fortune se déclareroit, enfin en sa faveur & dès qu'il voyoit qu'elle se déclaroit pour son adversaire, il demandoit, non pas la paix, mais une suspension d'armes. Rien ne prouve mieux le caractère ambitieux de ce Prince, & en même tems l'impuissance où il étoit de soûtenir avec quelque succès, une guerre qu'il n'avoit, ni la volonté de finir, ni les moyens de continuer.

Persuadé que, tant qu'il n'auroit pas une flotte pour transporter une armée en Suéde, il ne lui servoit de rien d'avoir encore quelques partisans dans ce Royaume; mais que, si au contraire il pouvoit mettre en mer des forces suffisantes, pour faire tête à celles de Gustave-Adolphe, non seulement il éloigneroit la guerre de ses Etats; mais peut-être viendroit-il à bout de changer les dispositions de la Nation Suédoise, qui voyant tout d'un coup la fortune se déclarer pour son ancien Roi, perdroit l'estime & l'affection qu'elle avoit pour Gustave, & rejetteroit sur lui les malheurs dont elle feroit la victime: rien en effet n'est plus capable d'aliéner le cœur des peuples, que, quand ils voyent qu'au lieu de la gloire

& des conquêtes, dont ils s'étoient flattés, ils sont exposés aux maux que la guerre traîne après soi, que leurs campagnes sont désolées, leurs maisons pillées & brûlées, leurs moissons enlevées, leurs provisions dissipées, & qu'on leur enleve leurs enfans, leurs Domestiques & jusqu'à leurs Chevaux & leur bétail. C'est alors que les esprits reçoivent de nouvelles impressions, que le mécontentement succede à l'amour, le mépris à l'estime, & que chacun accuse l'humeur guerrière du Prince, l'imprudence de son Conseil, & que tous se dégoûtent de son Gouvernement.

Il faut bien que le Roi de Pologne, comptât beaucoup sur ces sortes de révolutions, pour rejetter obstinément toute proposition de paix, & vouloir encore tenter le sort des armes. Il est vrai que l'Empereur lui promettoit des secours éficaces, & qu'il avoit quelque raison d'y compter: car ce Monarque, qui avoit formé le projet d'exterminer tous les Protestans d'Allemagne, avoit tout lieu de craindre que, si le jeune Roi de Suéde faisoit une paix solide avec la Pologne, il ne vînt au secours des Etats de l'Empire que l'Empereur vouloit ruiner. D'ailleurs le Roi de Po-

logne & Ferdinand II. étoient deux fois Beau-Frères. Sigismond avoit été marié en 1592. avec Anne Archiducheſſe d'Autriche, âgée alors de dix-neuf ans, & Fille de l'Archiduc Charles Père de Ferdinand II. Cette Princeſſe étant morte le Roi de Pologne épouſa en 1605. Conſtance Sœur de la défunte Reine, âgée ſeulement de dix-ſept ans.

Une ſi étroite parenté, mais encore plus, des motifs d'intérêt très preſſans obligeoient l'Empereur à aſſiſter le Roi de Pologne; mais juſques-là tout avoit conſiſté en promeſſes; l'Empereur ayant été trop occupé en Allemagne pour fournir de grands ſecours; mais il n'eſt pas douteux que ſes promeſſes continuelles n'euſſent beaucoup contribué à éloigner le Roi Sigismond de toute idée de paix.

Quoiqu'il en ſoit, ce Monarque voyant la trève près d'expirer, ſe rendit à Dantzig avec toute ſa famille, dans l'Eſperance d'y raſſembler une flotte capable de diſputer aux Suédois, l'Empire de la mer Baltique. L'arrivée de ce Monarque dans cette Ville donna lieu au bruit, qui ſe répandit auſſi-tôt par tout, qu'une eſcadre des plus formidables, qu'on eût encore vue dans la Baltique,

alloit tranſporter le Roi de Pologne en Suéde, & le rétablir ſur le trône d'où ſa Réligion l'avoit précipité. Mais Guſtave-Adolphe ne s'endormoit pas. Il avoit un œil attentif ſur toutes les démarches du Roi de Pologne. Il ſavoit qu'il négocioit des Vaiſſeaux par tout; qu'il en faiſoit acheter en Hollande, dans les Villes Hanſéatiques, & que Dantzig en devoit fournir un bon nombre. Sa flotte étoit toute prête; & il n'eut pas plûtôt appris l'arrivée de la Cour de Pologne à Dantzig, qu'il ſe rendit à bord & parut comme un éclair à la rade de cette Ville, le 30. Juin 1623. (1) demandant qu'elle ſe déclarât amie ou ennemie. Dantzig eſt une Ville libre ſous la protection du Roi & de la République de Pologne. Elle ne ſe ſoûtient que par la paix & le commerce, & a toûjours tâché de ſe maintenir neutre dans tous les troubles, qu'il y a eu entre les Puiſſances du Nord; mais elle eſt obligée à de grands égards envers la Pologne, dont elle eſt plus ſujette qu'alliée.

L'apparition du Roi de Suéde avec

(1) Ce trait de l'Hiſtoire de Guſtave ſe trouve très bien détaillé dans Lengnich Hiſt. de Pruſſe, P. V. p. 160. 164.

une Puiſſante eſcadre embarraſſa fort le Conſeil de Ville, que la préſence du Roi de Pologne gênoit infiniment. Le Conſeil s'aſſembla ; & après bien des délibérations, on envoya le Sr. Wenceſlas Mittendorff Sécrétaire de la Ville, pour offrir la neutralité au Roi de Suéde avec promeſſe que, tant que la trève dureroit, il ne ſortiroit aucun Vaiſſeau du port de Dantzig, pour commettre des hoſtilités contre les Suédois. Cette réſolution fut priſe du conſentement du Roi de Pologne.

Mittendorff s'étant rendu à bord du Vaiſſeau où étoit Guſtave-Adolphe, il lui fit rapport de ſa commiſſion. Mais Guſtave rejetta l'offre d'une neutralité, qui ſe bornoit au tems de la trève ; & voulut que paix ou guerre, la Ville ſe déclarât neutre & ſe comportât en conſéquence. Le Député ayant été congédié avec cette réponſe ; le Roi lui dit en le quittant ; *Monſieur Mittendorff, je Vous prie de faire mes complimens au Roi de Pologne mon Couſin & à la Reine ſon Epouſe ; & de dire à cette Princeſſe que je voudrois bien l'inviter à mon bord ; mais que le reſpect m'empêche de le faire ; que d'ailleurs elle ne verroit autour de moi que des viſages noirs & hâ-*

lès du Soleil. Saluez aussi le Prince Uladislas de ma part : dites-lui que, s'il veut en Soldat venir voir un Soldat, il sera le bien-venu. Nous pourrions parler ensemble sur des choses importantes, qui nous intéressent également, & qui pourroient être terminées à l'avantage des deux partis (1).

Sur le rapport du Député, le Sénat de Dantzig, fit réfléxion que le Roi de Suéde maître de la Mer, pouvoit ruiner son commerce & pousser même plus loin son ressentiment ; il résolut donc de lui donner satisfaction. Le Député fut renvoyé avec une déclaration telle que le Roi de Suéde la desiroit. Il s'aquitta aussi des complimens, dont le Roi, la Reine de Pologne, & le Prince Uladislas l'avoient chargé pour Gustave. Mais ces politesses n'eurent aucune suite, Sigismond se contenta de demander que la trève fut prolongée encore de quelques mois, ce qui fut accordé, & le Roi de Suéde content du succès de son voyage, quit-

(1) L'Auteur que nous suivons dans ce récit, & qui nous paroît le mieux instruit ne parle point de la canonnade de la flotte sur la Ville & de la Ville sur la flotte, dont le D. Harte fait mention à la pag. 58.

ta les côtés de Prusse le neuvième de Juillet.

Le Roi de Pologne ne cherchoit qu'à gagner du tems jusqu'à l'assemblée de la Diéte générale de son Royaume, où il esperoit d'engager la République à des mesures vigoureuses contre Gustave-Adolphe. Il étoit sûr des suffrages des Evêques, qui n'ont pas peu d'influence en Pologne sur les affaires publiques, & il esperoit de gagner la plûpart des Nonces, soit par des libéralités, soit par le crédit & l'exemple des Evêques. Les propositions de ce Prince à la Diéte fûrent „ que la République l'aidât de subsides suffisans pour „ reconquérir ce qu'on avoit perdu en „ Livonie, & porter la guerre en Suéde : qu'elle augmentât ses forces de „ terre, & que sa marine fût mise en „ meilleur état.

Le Clergé se déclara pour la continuation de la guerre. André Lipski, Evêque de Cujavie, fut même d'avis „ qu'on ne fit point de paix avec la „ Suéde, qu'elle n'eût restitué tout ce „ qu'elle avoit pris sur la Pologne durant la guerre, & que Gustave-Adolphe ne fût descendu du Trône de „ Suéde, & remis à la discrétion du

„ Roi Sigismond, qui lui accorderoit „ ensuite tel entretien qu'il jugeroit à „ propos ". Ce sentiment eut peu de partisans, & les Députés du grand Duché de Lithuanie, comme plus exposés aux maux de la guerre qu'aucune autre Province du Royaume, fûrent d'avis qu'il faloit songer à la paix avec la Suéde, pour tirer raison des Turcs & des Tartares.

Il y en avoit d'autres qui prétendoient qu'avant de parler des affaires étrangères, il faloit donner ordre aux intérieures & redresser les griefs de la Nation. Là dessus on reprocha divers griefs, dont les principaux étoient „ que „ le Roi avoit donné l'Evêché de Warmie à son troisiéme fils Jean-Albert, „ quoique ce jeune Prince fût au-dessous de l'âge prescrit par les canons, „ pour entrer dans l'Etat Ecclésiastique (1); & qu'il fût contre les loix „ du Royaume, d'élever un Prince du

(1) Suivant Piasecius ce jeune Prince étoit né le 25. de Mai 1612. & il fut pourvu de l'Evêché en question en 1621 n'ayant par conséquent encore que neuf ans: aussi ne prenoit-il que le titre d'*Administrateur perpétuel de l'Evêché de Warmie*; & on lui donna pour Coadministrateur Michel Dzialinski, Chanoine de Warmie.

„ Sang du Roi à une charge *en vertu*
„ *de laquelle*, il auroit voix & séance
„ aux Assemblées de la Nation: que la
„ Reine avoit acheté le Comté de Zy-
„ weck d'un Gentilhomme, pour la
„ somme d'un million cinq-cens mille
„ écus : ce qui étoit contre les *Pacta*
„ *Conventa*, où il est dit que le Roi
„ & la Famille Royale seront & de-
„ meureront à jamais inhabiles à fai-
„ re aucune acquisition de terres, & à
„ les posseder en propre, pas même
„ celles qui seroient confisquées pour
„ crime de félonnie; que d'ailleurs ce
„ Comté étoit situé pas loin de Craco-
„ vie, & sur les frontières de Silésie &
„ de Hongrie, Provinces appartenan-
„ tes à la Maison d'Autriche, ce qui
„ rendoit cet acquêt encore plus dan-
„ géreux pour la République: qu'il fal-
„ loit remédier aux abus qui s'étoient
„ introduits dans les monnoies, empê-
„ cher que les especes d'or ne fussent
„ rognées, contrefaites & alterées ".
Enfin, on se plaignit „ que le Roi avoit
„ envoyé un corps considérable de
„ Cosaques en Bohême, au secours de
„ la Maison d'Autriche, démarche qui
„ avoit irrité Bethlem-Gabor, dont le
„ crédit avoit excité la Porte Ottoman-

„ ne contre la République, & exposé
„ la Pologne à être le théatre des plus
„ horribles excès, dont les Turcs & les
„ Tartares soient capables; que le Roi
„ n'auroit jamais dû s'immiscer dans les
„ affaires d'Allemagne, sans le consen-
„ tement de la République; ni rejetter
„ les offres généreuses du Roi de Sué-
„ de pour la paix ".

Ces difficultés arrêtèrent les délibérations sur l'objet principal, que le parti du Roi avoit en vue; & les amis de Gustave-Adolphe, qui n'étoient pas en petit nombre à la Diéte, achevèrent de renverser toutes les batteries de son Antagoniste. Il ne fut pris aucune résolution au sujet du subside, que le Roi demandoit pour pousser la guerre contre Gustave; & la Diéte se sépara, sans avoir rien arrêté au sujet de la guerre ou de la paix, ce qui étoit pour le Roi de Suéde une sorte de victoire, non moins avantageuse que s'il avoit triomphé à la tête d'une armée.

Ce n'est pas que le Roi Sigismond ne fit tout son possible pour éfacer les impressions, que ces plaintes faisoient dans les esprits. Il commença par donner une déclaration qu'il n'entendoit pas que son troisiéme Fils prît posses-

sion de son Evêché, avant qu'il eût atteint l'âge porté par les canons, ni qu'il jouît des droits de sa dignité Episcopale, c'est-à-dire, du droit de séance & de suffrage à la Diéte, sans avoir préalablement prêté serment à la République. Enfin, il consentit que tous Soldats & Officiers sujets de la République, qui se trouvoient dans quelque service étranger, fussent rappellés, à peine d'être traités comme déserteurs & séditieux en cas de desobéïssance. Mais toutes ces complaisances ne lui servîrent de rien & n'émûrent guère que quelques particuliers, qui prétendoient intéresser la Réligion dans la querelle de ce Prince. Toute la grace qu'on lui fit, fut de renvoyer à une autre Diéte l'affaire du Comté de Zyweek. Du reste le Roi eut la mortification d'assister à tous les débats, qu'il y eut dans l'Assemblée sur son sujet, & d'entendre discourir avec beaucoup de liberté sur sa conduite.

Le Roi d'Espagne, qui, en qualité de très proche parent de l'Empereur, & par raisons d'Etat qui ne sont pas de notre sujet, faisoit cause commune avec la Cour de Vienne, avoit envoyé à

Varsovie le Comte de Solre, en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique. Le Monarque Espagnol avoit bien prévu que la Diéte de Pologne se sépareroit, sans accorder au Roi Sigismond ce qu'il lui faloit pour la continuation de la guerre. L'Ambassadeur avoit ordre d'encourager ce Prince, & de lui prometre d'autres secours plus sûrs & plus éficaces, afin d'empêcher qu'il ne prêtât l'oreille aux propositions de paix, & qu'il ne conclût aucune tréve du moins pour long-tems.

La Maison d'Autriche appréhendoit sur toutes choses, que le Héros du Nord n'eût enfin les mains libres, pour se porter en Allemagne, & y balancer par sa valeur la prodigieuse fortune des armes Impériales. C'est pour cela qu'elle entretenoit Sigismond de l'esperance de grands secours d'hommes & d'argent, & qu'elle le leurroit du recouvrement de la Couronne de Suéde. Sigismond s'endormoit sur ces agréables idées, dont les Jésuites & les autres Agens de la Maison d'Autriche le berçoient: car du reste il comptoit peu sur les Polonois, comme il paroît par une lettre qu'il écrivoit à Philippe IV. Roi d'Es-

pagne, où il lui dit „ que Sa Majesté
„ Catholique (1) n'ignore pas qu'elle
„ est la condition d'un Roi de Pologne,
„ & à quelles loix il est astraint ; que
„ rien ne se fait presque dans le Royau-
„ me, que suivant le bon plaisir des
„ Etats ; de sorte qu'on ne peut rien
„ imposer par rapport au nerf de la
„ guerre, que du consentement des mê-
„ mes Etats, ce qui retarde, & rend
„ souvent inutiles toutes les mesures,
„ que le Roi peut prendre pour l'inté-
„ rêt public. *Ce même Usurpateur du*
„ *trône de Suède*, ajoûte-t-il, *seroit dé-*
„ *ja depuis long-tems à la raison, s'il*
„ *n'avoit obtenu tant de fois des suspen-*
„ *sions d'armes des Etats du Royaume,*
„ *& ne nous avoit amusé par de faus-*
„ *ses lueurs de paix & de négociations.*
„ *Mais il a beau faire, pour obtenir*
„ *une nouvelle trève ; nous n'avons nulle-*
„ *ment dessein de l'accorder dans l'état pré-*
„ *sent des affaires : nous songeons plûtôt*
„ *à porter nos armes en Suède ; ce qui se-*
„ *roit déja arrivé, & notre cruel ennemi*
„ *auroit déja porté la peine de ses attentats*
„ *si nous avions une flotte en notre dis-*
„ *position. Surquoi il nous paroît que ce*

(1) Kobierzicki Hist. Ulad. *p.* 921. & *suiv.*

„ *ſeroit une choſe digne du nom Catholi-*
„ *que, & de l'amour de Frère que Sa*
„ *Majeſté Catholique a pour nous, ſi elle*
„ *envoyoit une flotte, dans la mer Balti-*
„ *que pour ſeconder nos opérations.*" Cependant Guſtave-Adolphe profitoit du ſilence des armes, pour animer les ſciences & les arts parmi ſes ſujets. Il eſt triſte pour un Hiſtorien de n'avoir, que des ſiéges & des combats à décrire dans la vie de ſon Héros. Qu'eſt-ce en effet que l'Hiſtoire des querelles des Rois, autre choſe que l'Hiſtoire des malheurs du genre humain? Si Guſtave-Adolphe n'avoit brillé qu'à la tête des armées, pourſuivant ſes ennemis la flamme & le fer à la main, jonchant les campagnes de morts & de mourans, ſoûmettant des Provinces & renverſant des Empires, le commun des hommes le regarderoit, ſans doute, comme un grand Héros; mais le Philoſophe demanderoit quelque choſe de plus. Il examineroit même le but de ſes victoires avant que de ſouſcrire à cette ſorte de gloire; & voyant que la paix en fut toûjours l'objet, qu'il ne triompha jamais que de la tyrannie & de l'oppreſſion, il prononceroit avec le public, que le libérateur de cent peuples oppri-
més

més eſt le plus grand des Héros : mais quand on voit ce Monarque étendre ſes ſoins bienfaiſans ſur ſes peuples ; qu'on le voit fonder des Villes, bâtir des Forteresſes pour la ſûreté publique, établir des Compagnies des Indes, ouvrir à ſes ſujets de nouvelles routes pour s'enrichir, ne s'occuper que de leur bonheur ; encourager les ſciences qui adouciſſent les mœurs, & donnent lieu à des découvertes ſi utiles à la Societé : quand on le voit conquérant, protecteur des peuples opprimés, & des Souverains dépouillés, légiſlateur, ſage œconome, réformateur, fondateur & créateur d'une nouvelle nation, on ne peut s'empêcher de s'écrier : *Voila le vrai Héros, le grand Homme, le grand Roi, le vrai Père de la Patrie.*

L'Univerſité d'Upſal étoit devenue le céntre de la littérature dans le Nord. Guſtave-Adolphe l'avoit enrichie, comme nous l'avons déja remarqué, de tous les livres qu'il avoit hérités de ſes ancêtres ; il fit plus, dans le tems dont nous parlons, il la dota de 36. Seigneuries, de trente cenſes, de diverſes métairies, moulins, &c. En un mot de tous ſes biens Patrimoniaux, à la reſerve de Lindholm & de ſes dépendances, qu'il

voulut conſerver en mémoire de ſes ancêtres. A ſon exemple, la Reine ſa Mère légua 50. mille écus pour trente pauvres étudians. Le Comte de Gyldenhielm Grand-Amiral & Frère naturel du Roi, fit auſſi des donations conſidérables à cette Univerſité. Le Sénateur Jean Skytte y fonda une Chaire d'éloquence. Guſtave-Adolphe établit dans la ſuite une Académie Royale à Abo, & une Univerſité à Dorp en Livonie.

Il aimoit naturellement la lecture des bons livres. Il liſoit avec plaiſir le traité de Grotius du droit de la guerre & de la paix, au milieu du tumulte des armes; & il diſoit en badinant, *qu'il vouloit montrer à Grotius la différence, qu'il y a entre la théorie & la pratique; & combien il eſt aiſé de donner des préceptes & difficile de les pratiquer.*

Il s'amuſoit quelquefois à compoſer de petits ouvrages; & on en a conſervé encore pluſieurs, écrits de ſa propre main, entre autres l'Oraiſon funèbre de ſon Frère Charles-Philippe, dont il déplora long-tems la perte, & dont il fit l'éloge, pour élever à la mémoire d'un Prince ſi chéri un monument de la tendreſſe, qu'il eut toûjours pour lui.

Quoique Guſtave-Adolphe connût le

besoin que ses peuples avoient de la paix, & que ce fût un motif suffisant pour la lui faire rechercher au milieu de ses triomphes, il ne pouvoit cependant guère se flatter d'y porter le Roi Sigismond, tant que la Maison d'Autriche lui feroit esperer de puissans secours, dont à la verité il n'avoit encore vû aucun effet, mais qui pouvoient enfin se réaliser; & Gustave étoit trop prudent pour vouloir s'attirer cette formidable Puissance sur les bras dans un tems, où il auroit à combattre le Roi de Pologne, & où ses sujets recommençoient à être vexés par les Danois pour le péage du Sund. Mais il connoissoit aussi le Roi de Pologne pour un Prince de peu de foi, qui ne faisoit point de scrupule de violer les traités les plus solemnels, environné de gens aussi peu scrupuleux que lui, qui avoient même pour maxime, qu'*on n'est pas obligé de garder la foi aux hérétiques*, maxime abominable digne de la théologie de Satan. Il le connoissoit pour un Prince dont la haine & l'ambition ne cesseroient d'éclater, que lorsqu'il n'auroit plus de moyen de nuire, & qu'il auroit été réduit à la nécessité de vivre en repos.

Ces considérations ne laissoient pas

qué de l'inquiéter. Il crut devoir prendre l'avis des Etats du Royaume, & les ayant assemblés, il leur tint ce discours (1).

„ Personne de Vous, Messieurs, „ n'ignore le sujet qui nous rassemble „ ici, & qu'il s'agit entre nous de dé„ libérer sur les intérêts de l'Etat. Cet „ objet exige d'abord une connoissance „ préalable des affaires. Je suppose, „ Messieurs, qu'elles Vous sont con„ nues du moins en gros, & qu'il n'est „ pas nécessaire de Vous en faire ici „ un détail circonstancié. Je me con„ tenterai donc de Vous rappeller cer„ tains faits assez connus; ensuite je „ Vous mettrai devant les yeux quel„ ques points qu'il s'agira de discuter, „ pour prendre des résolutions consé„ quentes.

„ D'abord il me paroît qu'en géné„ ral l'état du Royaume est, grace à „ Dieu, assez satisfaisant: nous jouis„ sons de l'union & de la tranquilité „ tant du côté du Clergé, que par rap„ port aux autres citoyens.

„ Nous n'avons pas non plus à nous „ plaindre de la disette, ni de la cher-

(1) Copié sur l'Autographe du Roi, par Palmskoeld. l. c.

„ té des denrées, ni de maladies épi-
„ démiques. Nous avons une puissan-
„ te flotte dans nos ports, & une bon-
„ ne armée sur pied. Le produit des
„ mines a été considérable : d'où l'on
„ pourroit conclure au premier coup
„ d'œil, que notre situation est des plus
„ gracieuses & des plus riantes. Mais
„ quand on l'examine de plus près &
„ avec des yeux attentifs, on découvre
„ à travers les bienfaits, dont il a plû à
„ Dieu de nous combler, des endroits
„ foibles, qui nous annoncent une pro-
„ chaine ruine, si le Tout-Puissant par
„ sa grace ne daigne détourner les dan-
„ gers qui nous menacent, & ne nous
„ inspire les moyens salutaires de nous
„ en garantir.

„ Parmi les grandes difficultés qui se
„ présentent dans l'intérieur du Royau-
„ me, celle de trouver des subsistances
„ pour les troupes, n'est pas la moin-
„ dre. On peut y ajoûter celle de ré-
„ parer les places fortes & d'en bâtir
„ de nouvelles; d'acquitter les dettes de
„ la Couronne, pour que notre crédit
„ se soûtienne, & d'employer de tout
„ autres moyens que ceux des années,
„ où nous avons eu deux Puissans en-
„ nemis sur les bras. Il est heureux

„ pour nous que nous ayons terminé
„ notre différend avec le Dannemark,
„ & nous n'avons pas lieu de regréter
„ les sommes, que cet accommode-
„ ment nous a coûtées; puisque, si nous
„ eussions pris un autre parti, cette af-
„ faire auroit tourné à notre honte &
„ à notre grand préjudice, au lieu que,
„ par ce sage tempérament, nous nous
„ sommes mis en crédit & en réputa-
„ tion chez nos amis & nos ennemis.
„ D'où il suit que de ne pas pousser les
„ choses jusqu'au bout, & de ne pas
„ les soûtenir avec la vigueur, dont
„ nous les avons commencées, ce seroit
„ nous deshonorer chez nos amis, & in-
„ viter nos ennemis à nous attaquer à
„ forces réunies.

„ Mais toutes ces difficultés augmen-
„ tent, quand on considére que nos voi-
„ sins & nos ennemis sont tels, que
„ nous n'avons à attendre de leur part
„ qu'une amitié feinte & simulée,
„ des trèves mal-assûrées qui peuvent
„ dégénérer en rupture ouverte : car
„ quant au Roi de Pologne, toutes ses
„ vues ne tendent qu'à nous faire la
„ guerre, c'est pour cela qu'il a con-
„ voqué la Diète Générale de son
„ Royaume, & envoyé son Fils dans

„ les Cours étrangères. Il eſt en traité „ avec le Dannemark, & Vous ſavez „ que la ſuſpenſion d'armes entre nous „ & lui eſt près de ſa fin. Nous ne „ pouvons rien nous promettre de plus „ favorable du Roi de Dannemark. Sa „ haine pour nous met ſon eſprit dans „ une agitation continuelle. Quoiqu'il „ ne paroiſſe pas en vouloir ſi-tôt ve- „ nir à un éclat, ſes préparatifs par- „ mer ne laiſſent pas que de nous pa- „ roître fort ſuſpects. Auſſi ſes ſujets „ menacent-ils ouvertement les nôtres, „ & les nouvelles publiques nous di- „ ſent qu'il traite avec les Polonois. Il „ a même nouvellement tiré cent mil- „ le écus de ſon tréſor, qu'il a envoyés „ en Allemagne, apparemment pour y „ lever des troupes, & il eſt actuelle- „ ment dans le Holſtein, où il tâche- „ ra d'attirer à ſon ſervice des Officiers „ qui aient déja ſervi.

„ Tout cela nous annonce aſſez les „ projets de ce Prince, & nous aver- „ tit d'être ſur nos gardes, afin qu'avec „ l'aide de Dieu nous puiſſions détour- „ ner les mauvais deſſeins des Danois „ & des Polonois contre nous.

„ L'état de nos affaires, tant au de- „ dans qu'au dehors, étant tel que nous

„ venons de voir en raccourci; il nous
„ convient d'examiner.

1°. „ Par quels moyens on pourroit
„ porter nos voisins à vivre en paix &
„ en amitié avec nous.

2°. „ Supposé que cela soit impossi-
„ ble avec tous les deux, de quelle ma-
„ nière on pourroit s'y prendre pour
„ éviter de rompre avec l'un des deux.

3°. „ Comment on pourroit rompre
„ l'alliance entre le Dannemark & la
„ Pologne.

4°. „ Si nous devons prolonger l'ar-
„ mistice, ou reprendre les armes dès
„ qu'il sera expiré?

5°. „ Combien de troupes en ce cas
„ il nous convient d'avoir sur pied.

6°. „ Comment fournir la subsistan-
„ ce aux armées.

La résolution qui résulta des délibérations fut en général; qu'on tâcheroit d'ajuster le différend avec le Dannemark par rapport au péage du Sund; cette affaire fut en effet réglée par un accommodement solide: qu'on emploieroit tous les moyens imaginables pour parvenir à un traité de paix avec les Polonois; mais que, si l'on ne pouvoit y parvenir, on leur feroit la guerre avec plus de vigueur que jamais; & pour cet effet

effet on fit de nouvelles levées, & toute la Nation se cotisa généreusement pour l'entretien d'une puissante armée & de la flotte, qui fut encore augmentée de quelques Vaisseaux.

Il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pologne donnât les mains à un accommodement solide. Ses esperances de monter sur le trône de Suéde, s'étoient réveillées & fortifiées à l'occasion d'un accident qui arriva à la Reine de Suéde. Cette Princesse étoit enceinte: toute la Nation Suédoise attendoit avec impatience son accouchement, tant on désiroit passionnément que Gustave eût des Successeurs, persuadé que la race en seroit bonne; mais malheureusement cette Princesse accoucha d'une Fille qui fut nommée Christine, & mourut au bout de l'an. Quelque-tems après elle fit encore une fausse couche, d'autant plus triste qu'il s'agissoit d'un Fils. Le Roi en fut vivement affligé. Il désiroit d'avoir des Enfans autant par affection pour son peuple, dont il connoissoit les vœux, que par le sentiment naturel à tous les hommes de se reproduire. Enfin Dieu exauça les vœux de la Nation & ceux de ce grand Roi dans un voya-

ge, que ce Prince fit en Finlande en 1626. avec la Reine, qui se trouva enceinte dans Abo (1). La joie des deux Epoux fut d'autant plus grande, qu'ils s'imaginèrent que ce seroit un Fils. Toutes les conjectures se changèrent en certitudes, sur des signes qu'on regarde presque comme infaillibles, & qui néanmoins sont souvent abusifs; c'est ce qui arriva en cette occasion: la Reine eut des songes qu'elle crut mistérieux: le Roi en eut de même. Les Astrologues toûjours prêts à flatter les désirs des Princes, l'assûrèrent que la Reine accoûcheroit d'un garçon: on se flatta, on espera, & l'on se trompa. La Reine accoucha d'une Fille, qui fut aussi nommée Christine. „ Je nâquis „ coëffée, dit-elle dans ses mémoires, „ n'ayant de libres que les brâs & les „ jambes. J'étois toute vêlue, j'avois „ la voix grosse & forte. Tout cela fit „ croire aux femmes, occupées à me „ recevoir, que j'étois un garçon. El„ les remplirent tout le Palais d'une „ fausse joie, qui abusa le Roi-même.

(1) Voyez les Mém. de la Reine Christine, p. 20.

„ pour quelques momens. L'esperance
„ & le désir aidèrent à tromper tout le
„ monde ; mais ce fut un grand embar-
„ ras pour les femmes, quand elles ap-
„ perçurent leur erreur. Elles étoient
„ fort empêchées & ne savoient com-
„ ment s'y prendre pour desabuser le
„ Roi. La Princesse Catherine sa Sœur,
„ se chargea de cette commission. El-
„ le me porta entre ses bras en état de
„ me faire voir au Roi, & de lui faire
„ connoître ce qu'elle n'ôsoit lui dire.
„ Elle donna à ce Prince le moyen de
„ se desabuser lui-même. Il n'en témoi-
„ gna aucune surprise, me prit entre
„ ses bras, & me fit un accueil aussi
„ favorable, que s'il n'eût pas été trom-
„ pé dans son attente. Il dit à la Prin-
„ cesse; *remercions Dieu, ma Sœur. J'es-*
„ *pere que cette fille me vaudra bien un*
„ *garçon. Je prie Dieu de me la conser-*
„ *ver, puisqu'il me l'a donnée.*

Le Roi voulut que cette Princesse reçût une éducation toute virile, qu'elle apprît les langues anciennes & modernes, la Philosophie, les Mathématiques; tous les exercices, qu'on fait apprendre aux jeunes Princes. Elle disoit elle même, *que la nature s'étoit trompée*

en la faisant naître femme. Elle alla toûjours vétue en homme, philosophant avec les Philosophes, & raisonnant des Arts avec les Artistes. Tous ses discours, toutes ses actions étoient plus d'un homme, que d'une femme. Elle quitta sa Réligion par le même esprit de singularité, qui avoit présidé à sa naissance, & qui dirigea toutes ses démarches. Sans cet esprit funeste à sa réputation, elle auroit pu être une grande Reine, comme son Père avoit été un grand Roi: mais le desir de se singulariser lui fit résigner le trône, & préférer une vie oisive parmi des prêtres & des moines, à la gloire de commander à une Nation belliqueuse, & de donner des loix dans tout le Nord de l'Europe. Son humeur inconstant & légère, la fit bientôt repentir de son indifférence pour les grandeurs humaines, & lui fit entreprendre plusieurs voyages, qui ne servîrent qu'à confirmer le Public éclairé dans l'idée, qu'il s'étoit formée de son caractère inquiet & inconséquent.

A peine eut-elle atteint l'âge d'un an, que les Etats du Royaume la déclarèrent Héritière du Trône, par un Décret solemnel; nouvelle marque de l'a-

mour des Suédois pour Gustave-Adolphe (1).

La tréve entre ce Monarque & le Roi de Pologne, qui avoit été prolongée jusqu'au commencement de 1625. par un Traité conclu au Château de Dalen, sur les frontières de la Livonie, sans que les Ministres de part & d'autre eussent pu convenir de rien, le Roi de Suéde fit déclarer qu'il accordoit encore un répit jusqu'au mois d'Août de cette année, mais qu'après cela il ne prétendoit pas se laisser amuser plus long-tems, & perdre toute la belle saison en des négociations inutiles.

Les conférences s'étoient passées jusques-là en contestations. Les Ministres Suédois avoient trouvé les pouvoirs des Polonois insuffisans, & leurs instructions conçues en termes indécens, puisque le Roi leur Maître y étoit nommé assez clairement Usurpateur du Trône de

(1) M. le D. Harte, fait un portrait affreux de cette Princesse. Il ne lui accorde aucune vertu, & lui attribue les vices les plus odieux. Tout ce qu'il en dit est outré, pour ne rien dire de plus; le zèle pour la Réligion ne sauroit autoriser des accusations si atroces, & il semble qu'un peu plus de modération conviendroit à un Ecclésiastique.

Suéde, & que tout le reste étoit conçus en termes obscurs & équivoques.

Les Polonois de leur côté prétendoient, que, la guerre & la paix étant deux choses contradictoires, on ne pouvoit accorder les paroles de Gustave-Adolphe avec ses actions; que, tandis qu'il protestoit qu'il vouloit la paix, il ne cessoit de faire des préparatifs de guerre; que, si ce Prince vouloit qu'on le crût bien-intentionné pour le rétablissement de la tranquilité, il devoit commencer par desarmer, & qu'à moins de cela, on avoit lieu de le soupçonner de ne vouloir qu'amuser le tapis, en attendant que ses préparatifs fussent finis.

Oxenstierna, qui étoit le principal Ministre Suédois, piqué d'un discours si peu mesuré, repondit fièrement, que le Roi son Maître étoit résolu de ne poser les armes, qu'après qu'on seroit convenu des préliminaires de la paix; qu'ils auroient été signés, & ratifiés en bonne & due forme: qu'il avoit l'honneur de posseder la confiance de ce Prince, & qu'il le connoissoit assez pour les assûrer qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser surprendre; qu'il sentoit trop le prix de l'occasion; que la sagesse & la prévoyance n'entroient pas moins

dans son caractère que la valeur, la fermeté & la constance; que tout ce qu'on alléguoit n'étoient que des chicanes de gens, qui n'avoient point envie de venir au fait; que le Roi de Suède n'avoit rien à se reprocher; qu'il étoit innocent des suites fâcheuses, qu'auroient infailliblement toutes ces manières d'agir; & qu'ayant actuellement l'épée hors du fourreau, il ne seroit plus si aisé de l'engager à l'y remettre.

Là-dessus les conférences fûrent rompues, & chacun se retira de son côté, pour se préparer à la guerre.

Pendant que cela se passoit entre les Plénipotentiaires, Gustave étoit occupé à rendre la Suède, aussi formidable qu'il étoit possible. Jusques-là ce Royaume n'étoit entré pour rien dans les affaires générales de l'Europe. Le peu d'industrie de ses habitans, la foiblesse du Gouvernement, leurs fréquentes divisions; tantôt libres, tantôt subjugués par les Rois de Dannemark, ils étoient tombés dans une espece d'obscurité, qui les cachoit aux yeux de toute l'Europe. Ils commencèrent à se relever sous Gustave-Vasa aïeul de notre Héros. François premier Roi de France fit alliance avec ce Prince, à l'occasion de Charles-Quint

leur ennemi commun ; mais cette alliance n'eut point de ſuite. Guſtave-Vaſa fut occupé, une bonne partie de ſa vie, à étouffer les fréquentes revoltes de ſes ſujets, & ne put guère porter ſes vues au-delà de la Norwege & du Dannemark.

Ce ne fut proprement que ſous Guſtave-Adolphe, que les Suédois firent voir qu'ils étoient les dignes deſcendans des deſtructeurs de l'Empire Romain. Ce fut ſous ce Roi, que la Suéde commença à entrer en quelque conſidération dans le Syſtème de l'Europe, moins par ſes forces naturelles, toûjours aſſez médiocres, que par le puiſſant génie de ce grand Monarque, qui changea en peu de tems la face de cet Etat, & par la bravoure reconnue de la Nation ; bravoure qui brilla de nouveaux feux ſous un ſi vaillant Roi, tant il eſt vrai que ce ſont les Rois qui font les hommes.

Juſqu'à l'an 1625. Il n'y avoit eu en Suéde de troupes réglées, que quelques Compagnies de Soldats étrangers. Le reſte ne conſiſtoit qu'en des payſans ramaſſés à la hâte, mal armés, & encore plus mal vétus. Ils ne manquoient ni de courage, ni de force ; mais ils étoient inaguerris de tout point. Guſtave-Adol-

phe conjointément avec le Sénat forma le projet de troupes perpétuelles, qui seroient continuellement sur pied, bien armées, bien exercées, vétues convenablement; que pour cet effet tous les habitans du plat pays, ayant des fonds de terre fourniroient quatre-vingt mille hommes, constamment entretenus & nourris par les Communautés du Royaume, qui seroient tenues de présenter quatre-vingt mille autres hommes, dès que ceux-là auroient passé hors des limites du Royaume, afin que le même nombre de troupes fût toûjours dans le pays, prêt de se porter par-tout, pour le défendre contre quiconque voudroit l'attaquer, & y porter la guerre; qu'aussitôt que ces troupes seroient en marche, & en action elles seroient entretenues du Trésor public, des revenus ordinaires de la Couronne, & du fond des nouveaux impôts, accordés par les Etats. Ce projet, dont nous ne donnons ici que le précis, & que le Roi exposa fort au long dans un discours prononcé (1), devant les Députés des Etats, se trouve dans Palmskœld.

Sous tout autre Roi que Gustave

(1) Le 10. Mars 1625.

Adolphe, les Suédois infiniment jaloux de leur liberté, n'auroient pas souffert qu'il y eût toûjours eu au milieu d'eux quatre-vingt mille hommes armés, qui pouvoient à tout moment appuyer les entreprises du Roi sur les libertés de la Nation. Mais telle étoit la haute opinion que l'on avoit de la grandeur d'âme de Gustave-Adolphe, que l'on n'opposa pas la moindre difficulté à ce projet. Les Etats ne voulûrent pas même en examiner les conséquences, &, pleins d'une confiance sans bornes en l'affection du Roi pour ses peuples, ils lui déclarèrent qu'ils le laissoient entièrement maître de faire à cet égard tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien & le salut de l'Etat.

Le projet ne fut d'abord exécuté qu'en partie, soit par la disette d'hommes, soit que Gustave voulût au commencement procéder avec ménagement à une affaire, dont la nouveauté pouvoit faire murmurer le peuple. Mais sous ses Successeurs il fut porté au plus haut dégré de perfection; les grandes acquisitions que les victoires de Gustave, & de ses Généraux procurérent à la Suéde, ayant doublé les moyens.

Quoiqu'il en soit par le plan que nous

venons de voir la Suéde eut toûjours un bon nombre de troupes sur pied, qui en tems de paix, ne coûtoient pas un sou à la Couronne, y ayant dans chaque Province du Royaume un certain nombre de terres & de maisons, destinées à nourrir & à loger les Soldats, avec un si bel ordre, que sous le régne de Charles XI. la Suéde eut vingt mille Matelots ou Soldats de marine, & quatre-vingt mille hommes, toûjours complets & toûjours sur pied, conformément au projet de Gustave-Adolphe.

Telle est encore la forme du Gouvernement Militaire en Suéde. Les institutions de Gustave-Adolphe dureront autant que ce Royaume; tant elles sont marquées au coin de la plus haute sagesse, & de l'utilité publique. Tel est le Code-militaire qu'il composa, & qui fut publié trois ou quatre ans avant l'époque dont nous parlons. Toute l'Europe imita ses sages réglemens. Le Roi de Sardaigne a actuellement sur pied une Milice entretenue d'après celle de Suéde. La France même a toûjours soixante mille hommes répandus dans les Provinces, qui ne lui coûtent rien en tems de paix, & qui ont rendu de grands services durant la guerre. A

l'exemple de Gustave-Adolphe, on a aboli ces grosses & pesantes cuirasses, ces cuissars, ces brassars, ces pots en tête, qui tenoient le cavalier dans des entraves, & ne lui laissoient que le mouvement de la main. Il diminua ces gros escadrons, si peu propres à la célérité des mouvemens qu'il vouloit que ses troupes pussent exécuter; il les réduisit à cent cinquante chevaux. Il divisa les Régimens en Bataillons, & au lieu de ces grosses masses d'infanterie immobile, il voulut que le Bataillon ne fut que d'environ sept à huit cens hommes. Il ressuscita la tactique des anciens Grecs & Romains, oubliée depuis tant de siécles. Il la perfectionna. Il disposa ses Bataillons avec des intervalles suffisans, pour leurs mouvemens de droite & de gauche, pour les quarts de conversion, pour se former en colonne, ou se déployer en ordre de bataille : au lieu d'une seule ligne, la Cavalerie au centre & l'Infanterie sur les aîles, comme c'étoit alors l'usage général, il forma son ordre de bataille sur deux lignes; l'Infanterie au centre, la Cavalerie sur les aîles, avec un corps de troupes choisies en réserve; si la premiére ligne plioit, la seconde se

présentoit, & facilitoit le raliment de la prémière: le corps de réserve toûjours prêt à soûtenir l'une & l'autre. Il abolit les carabins, les Mousquetaires à cheval, dont la manière d'escarmoucher en caracolant, avant que les armées fussent engagées, & de se retirer avec précipitation, avoit toûjours l'air d'une fuite, étonnoit les Soldats, & répandoit souvent une crainte funeste dans toute une armée. Il bannit l'usage des *Enfans perdus*, par la même raison. On sait que les Enfans perdus étoient des Volontaires tirés de l'Infanterie, & postés à trois ou quatre cens pas en avant du front de l'armée, pour arrêter un moment l'ennemi. Ils faisoient une décharge, & se rétiroient à toutes jambes sur les aîles ou derrière la ligne. Il régla que les deux lignes seroient toûjours à trois cens pas au moins l'une de l'autre, tant afin que les coups, qui portent à la prémière, ne pussent arriver jusqu'à la seconde, que pour que celle-là étant défaite eût assez d'espace pour se remettre, & pour éviter de heurter contre les troupes de celles-ci, qui, étant toutes fraîches, s'avancent pour rétablir la bataille. Il voulut que les escadrons

fussent à dix-huit ou vingt pas de distance les uns des autres, pour pouvoir y entremêler des pelotons d'Infanterie en cas de besoin, ce qu'il pratiqua très souvent avec grand succès. En un mot, Gustave-Adolphe créa un nouvel art de la guerre, inconnu depuis le siécle des Epaminondas & des Césars (1). Mais rien n'est plus beau que la discipline qu'il établit dans ses troupes, punissant avec la dernière rigueur le vol, les incendies & les autres desordres qui n'étoient que trop ordinaires de son tems. Il introduisit une subordination rigoureuse d'un grade à l'autre dans chaque corps particulier, & c'est-là le ressort qui fait mouvoir les armées, avec tant de concert, & qui fait qu'un si grand nombre d'hommes de génie & d'humeur si différente concourent tous au même but, sont tous mis à la fois en mouvement, & obéïssent au moindre signal depuis le premier jusqu'au dernier. Il défendit les blasphêmes sous de rigoureuses peines, le jeu

(1) *Gustavus Magnus autem bellandi de integro condidit, atque disciplinæ, & exempli sui fructu patriæ securitatem, & gloriam Conciliavit*, J. H. Bacler. Comment. de reb. Seculi a Christo nato, *p.* 4.

& la débauche. Comme il avoit un grand fond de pieté & de Réligion, il voulut que le culte divin se fit dans les Armées avec la même régularité que dans les Villes, que tous les Officiers y assistassent & y menassent les Soldats, qui n'étoient point occupés au service. Aussi ses Camps ressembloient plûtôt à des Villes policées, où regnent l'amour de l'ordre & la crainte de Dieu, qu'à un amas de libertins, qui n'ont d'autre vocation que le goût de la licence. Il connoissoit tous les Officiers par leurs noms, & les avançoit à proportion qu'ils se distinguoient par leur sagesse, leur bravoure, leur application au métier, leur exactitude, & leur vigilance. Il établit un conseil militaire pour décider en dernier ressort de tous les différens qui surviendroient entre les Officiers, abolit la barbare coûtume de les décider par des combats singuliers (1), & défendit à tous ses sujets de se battre en duel sur peine de la vie (2). On rapporte à ce propos un fait assez singulier, pour mériter l'attention du Lecteur. Deux Officiers, ayant eu que-

(1) Dans le code militaire publié en 1621.
(2) *Voy. Schmedman. p.* 192. & Scheffer Mirab. Gent. Suec. Chap. X. p. 57.

relle entre eux, & désirant de se battre, en fûrent d'abord empêchés par la considération de la peine portée par la Loi, & par la crainte de déplaire au Roi, dont il connoissoient la sensibilité sur le mépris de ses ordonnances. Pour se mettre en repos de ce côté-là, ils resolûrent de demander eux-mêmes à ce Monarque la permission de se battre, après lui en avoir fait voir la nécessité indispensable. *Fort bien*, leur repliqua Gustave dissimulant son indignation, *je consens que Vous vous battiez; mais à condition que je serai présent au combat, afin que tout s'y passe dans l'ordre.* Les deux champions le remercièrent de sa bonté, & ne manquèrent pas de se trouver au rendez-vous à l'heure prescrite. Le Roi s'y trouva aussi, &, conformément aux ordres qu'il avoit donnés, quelques pelotons d'Infanterie la pique à la main, s'avancèrent & formèrent un cercle autour du terrain, où nos deux braves étoient prêts à combattre. Le feu étinceloit déja dans leurs yeux, déja ils avoient la main sur la garde de leur épée, lorsqu'ils vîrent un homme qui, d'un air farouche & hagard, se plaça à deux pas d'eux, avec un grand cimeterre à la main. A cette vue ils se regardèrent

gardèrent mutuellement étonnés de cette vision. Le Roi, pour les tirer d'embaras leur fit dire que l'homme, qu'ils voyoient là armé d'un glaive, étoit l'Exécuteur de la justice que s'ils persistoient à vouloir se battre, l'intention de Sa Majesté étoit que l'un des deux restât sur la place, & qu'aussi-tôt le bourreau coupât la tête à l'autre, que c'étoit pour cela qu'il se tenoit prêt & à portée d'exécuter la sentence, que les Loix avoient déja prononcée contre eux, au cas qu'ils consommassent leur crime. Ces braves, frappés de ces paroles comme d'un coup de foudre, vinrent se jetter aux pieds du Roi, demandant humblement pardon de leur faute. Ce Prince leur pardonna, les exhortant à vivre bien ensemble, ce qu'ils promirent en s'embrassant mutuellement. Le Roi, à propos de cette affaire, déclara hautement que jamais il ne feroit grace à qui que ce fût pour un crime, qui blessoit si fort les Loix de la nature, puisqu'il privoit la Patrie, qui est la Mère commune, de ses Enfans les plus braves. „ Si mes Officiers veulent se battre, „ disoit-il quelquefois, que ce soit contre mes ennemis. Si on leur fait tort, „ qu'ils se plaignent; il y a justice pour

„ tout le monde. Si on les attaque „ dans leur honneur, qu'ils montrent, „ aux dépens des ennemis de l'Etat, „ qu'ils en ont autant que qui que ce „ soit. Je veux des Soldats, & non „ pas des gladiateurs". Il fit un jour mettre aux fers les Généraux (1) Tort & Wrangel, pour prévenir les suites d'un différend qu'ils avoient ensemble, & qu'ils se proposoient de vuider dans un combat singulier.

Tant d'exemples attestés par des Auteurs si dignes de foi, prouvent si bien que Gustave-Adolphe sentoit parfaitement la nécessité d'abolir une coûtume si funeste & si abominable, & que, pour parvenir à un but si salutaire, il falloit être inéxorable, & punir sans remission quiconque oseroit se porter à cet excès, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme fort suspect ce qui est dit dans la vie (2) du Maréchal de Gassion; que cet Officier François se battit en duel avec un Colonel Grisbac dans l'armée de Gustave, du consentement de ce Prince, qui loua Gassion

(1) Palmskiold dit que le Sénateur Sten-Bielke, cita cet exemple en plein Sénat. Palm. l. c. ad an. 1673. Tom. II. p. 1061.

(2) Voy. la Vie du Maréch. de Gassion, Tom. I. p. 136. 157.

de sa bravoure & lui dit beaucoup de choses flatteuses. Tout l'entretien qu'on rapporte qu'il eut là-dessus avec le Roi, n'est point dans le caractère de ce Monarque, trop grand, trop judicieux pour louer de si misérables exploits, si contraires d'ailleurs à ses ordonnances, qu'il n'est pas probable qu'il ait voulu lui-même apprendre à les mépriser. Il paroît que le compilateur de cette Histoire, n'ayant pas trouvé les mémoires que la famille de Gassion lui fournissoit assez amusans, a cru devoir les égayer par quelques épisodes conformes au goût romanesque de ce siécle où la fureur des duëls étoit générale, & où les Romans ne trouvoient point de lecteurs, s'ils n'étoient remplis de grands coups d'épée, comme il paroît par ceux de Cléopatre & d'Artamène, qui furent si fort à la mode ; & que personne ne lit plus ; peut-être pour la même raison qui les rendoit alors si agréables.

Cependant Gustave-Adolphe tenoit sa flotte toute prête en attendant l'issue des conférences. Dès qu'il en eut appris le succès, il se rendit à bord du Vaisseau Amiral, & fit mettre à la voile pour les côtes de Livonie. Il arriva à l'embouchûre de la Duna au com-

mencement de Juillet (1), avec une flotte de soixante & dix voiles, qui avoient vingt mille hommes à bord. L'armée étant débarquée, avec l'Artillerie & les Munitions, Gustave assiégea & prit le Fort de *Kockenbus*, situé sur la droite de la Duna en remontant le fleuve, à dix lieuës Sud-Est de Riga. De-là ce Prince parcourut comme un torrent toutes les Places de Livonie qui étoient encore au pouvoir des Polonois. Il prit Seelbourg, Dunabourg, Nidorp, Pernau, &c. Ce fut plûtôt une promenade qu'une expédition. En moins d'un mois il ne resta plus rien de ce Duché au Roi de Pologne (2).

Tandis que le Roi de Suéde laissoit reposer ses troupes de la longue & pénible marche, qu'elles avoient faites au travers de la Livonie, il apprit qu'un

(1) Et non pas au commencement d'Avril, comme le dit le D. Harte. Voy. *Lengnich*, mieux instruit de cette guerre que le Chroniqueur Polonois que M. Harte fuit.

(2) M. Harte dit (*p.* 70) *excepté le Fort de Dunamunde*: mais il a oublié qu'il a dit plus haut qu'après le siége de Riga, Gustave-Adolphe assiégea & prit ce Fort. Or il ne dit point que les Polonois l'eussent repris, & il est certain d'ailleurs qu'il n'étoit pas sorti des mains de Gustave, depuis qu'il s'en fut rendu maître un peu avant le siége de la capitale du pays.

Colonel Polonois avoit quelques intelligences dans Riga & se disposoit à surprendre la place. Gustave accourut aussi-tôt avec un détachement de Cavalerie, se mit en embuscade, & fit avertir celui qui commandoit pour lui dans Riga d'être sur ses gardes. L'Officier Polonois ignorant que son projet étoit éventé, s'avança dans la nuit avec environ deux mille hommes; mais au lieu de la porte qu'on devoit lui ouvrir, on lui envoya de bons coups de canon & de mousquets. Il voulut se retirer, mais il trouva le détachement du Roi, qui lui coupa la retraite & le tailla en piéces avec tout son monde.

Après cette expédition, le Roi réjoignit le gros de son armée, qui se remit en marche pour se rapprocher de Riga. Stanislas Sapieha, Maréchal de Lithuanie, jeune homme sans expérience, & sans prudence qui commandoit un Corps de deux mille Chevaux & de mille Fantassins, ignorant l'approche du Roi de Suéde, entreprit de réparer le malheur arrivé au Colonel Polonois, & renoua le projet de surprendre Riga. On prétend sans aucune preuve, que les Jésuites firent entrer dans ce projet les amis qu'ils avoient dans Ri-

ga; mais quoiqu'il en soit le jeune Sapieha ne fut pas plus heureux que le Colonel. Il y perdit son canon & son bagage, & qui plus est, on découvrit ceux avec qui il avoit intelligence, & on les fit mourir du suplice des traîtres (1).

Le Roi de Pologne ne pouvoit pas digérer la perte de Riga, qui étoit en effet la clé de toute la Livonie, & une Ville très florissante. Il fut très mortifié d'apprendre le mauvais succès de toutes les entreprises qu'on avoit faites, pour l'enlever aux Suédois, & le peu d'esperance qu'il y avoit que cela pût se faire autrement que par un siége régulier, entreprise fort au dessus de ses forces, & peu convenable au goût & à la manière de combattre de la Nation Polonoise.

Gustave-Adolphe ayant fait jetter des ponts sur la Duna, y fit passer son armée. La Duna que les Russiens écrivent & prononcent Dzwina (1) prend

(1) Lettre d'*Elias Pauli* au Chancelier Oxenstierna du 10. Mars 1626. dans le Vol. Epistol. Salvii *p.* 180.

(1) Je ne sais où M. Harte a pris que la Duna, qu'il appelle *Divina* sépare la Courlande de la Lithuanie. *V. Hist. de G. A. p.* 71.

sa source dans les montagnes de la Province de Rzva, pas bien loin de celles du Volga, qui coule d'abord au Nord, & ensuite tourne vers l'Orient, tandis que la Duna prend son cours vers l'Occident, & sans presque se detourner, elle entre dans la Principauté de Biela, où elle reçoit l'Opsiloa, arrose les Palatinats de Witepsk, & de Polocks dont elle baigne les capitales, puis celui de Wilna où elle reçoit la Drina & la Drissa. Enfin elle entre dans l'angle que forme la pointe du Duché de Semigalle avec la Livonie précisément à l'endroit où elle reçoit la petite rivière d'Imbrica, & coule de-là jusqu'à la mer toûjours entre la Courlande & la Livonie.

Gustave entra avec son armée dans le Duché de Courlande, reprit Mittau, d'où il poussa un corps vers Bauske petite Ville située, ainsi que Mittau, sur la rivière de Mussa à six lieues au Sud de Mittau. Leon-Sapieha Père du précédent étoit à la tête d'une armée composée des troupes de Lithuanie, de quatre cens Cosaques, deux cens Cui-

Cela est si peu vrai, que la Lithuanie est au midi & la Duna au Nord de la Courlande, & que ce Duché se trouve entre les deux.

rassiers, neuf cens Fantassins Allemands, deux milles Hussars & quatre cens Heyduques, qui sont des Fantassins Hongrois. Il avoit passé les défilés qui sont entre la Courlande & la Lithuanie, & s'avançoit par le pays de Semigalle, pour secourir Bauske, qui est un poste important sur la rivière de Musza; mais la place fut prise avant qu'il put en approcher à plus de vingt lieues.

Gustave apprenant la marche de l'armée Polonoise s'avança de son côté au devant du vieux Sapieha, résolu de lui livrer Bataille. Le Roi de Suéde étoit outré contre les Polonois à cause des entreprises qu'ils avoient faites sur Riga. Il n'avoit point encore vu de Bataille rangée, quoiqu'il fit la guerre depuis si long-tems, & il mouroit d'envie d'en donner une. Il eut bien-tôt satisfaction. Le vieux Sapieha cherchoit une Bataille, persuadé qu'étant supérieur au Roi de Suéde en Cavalerie il ne s'agissoit que de l'attirer dans la plaine, pour tailler toute son armée en piéces: mais Gustave connoissoit mieux ce que valoit son Infanterie, & ce que c'étoit que les Polonois & les Hussars. L'Infanterie Suédoise étoit armée de piques & de mousquets. Les Mousquetai-

-res rangés sur quatre de hauteurs, les deux premiers rangs tiroient, & les deux autres conservoient leur feu. Les piquiers étoient devant un genou à terre & la pique à la hauteur du poitrail. C'est ainsi que Gustave avoit dressé son Infanterie pour suppléer au défaut de Cavalerie, qui faisoit la principale force de ses ennemis. C'est ainsi qu'un demi siécle avant l'invention de la baïonnette, ce grand Roi imagina un moyen de rendre l'Infanterie impénétrable à la Cavalerie. La rareté des chevaux en Suéde, leur petite taille, la difficulté d'en tirer d'Allemagne; les fraix immenses qu'exigeoit un grand Corps de troupes à Cheval, faisoient que Gustave cherchoit les moyens de s'en passer ou du moins de se contenter d'un petit nombre: & il s'attacha tellement à rendre son Infanterie invincible, qu'on peut dire qu'il en vint à bout, & qu'il apprit le premier à toute l'Europe l'avantage que procure une bonne Infanterie, tant pour l'épargne que pour la victoire. Tous ses élévés dans l'art militaire préférèrent toûjours l'Infanterie à la Cavalerie, & dûrent presque tous leurs succès à celle-là & peu à celle-ci. Nous voyons de nos jours un grand

Roi suivre le systême de Gustave-Adolphe, se piquer d'avoir la meilleure Infanterie du monde, & ne devoir ses victoires qu'à l'attention infinie qu'il a eue à la former. Les Polonois au contraire méprisoient en ce tems-là l'Infanterie, & n'en avoient guère que quelque petit corps d'étrangers, ou d'esclaves & de goujats Polonois, plus ressemblans à des vagabonds qu'à des Soldats; mal armés, & à demi-nuds: tandis que leur Cavalerie étoit leste, bien montée, bien vétue & bien armée, d'une merveilleuse agilité à courir devant & derrière, à caracoler aux flancs & à la queue; mais ne pouvant d'ailleurs soutenir, de pied ferme & sans s'ouvrir, le choc d'un Escadron bien proportionné bien serré & armé pésamment. La Cavalerie Polonoise est encore aujourd'hui la même, & ressemble assez aux Hussars; des hommes sans armes défensives, des chevaux légers & d'une taille mediocre, des étriers courts, de petites selles. Elle combat en fuyant; elle est bonne à harceler, à investir, à faire tomber l'ennemi dans des embuscades. Elle a du rapport aux Numides, ou aux Soldats d'Ambiorix & de Tindare.

Cependant les armées Suédoise & Polonoise se rencontrèrent dans une plaine du pays de Semigalle, près d'un Village nommé Walhoff, éloigné d'environ deux lieues de la Duna (1). Ce fut-là que se donna le 7. Janvier 1626. la prémière Bataille que gagna *Gustave-Adolphe*. Les Historiens n'en ont marqué ni l'ordre, ni les circonstances. Ils se contentent de dire que la victoire fut complette ; que les Polonois y perdirent la plus grande partie de leur artillerie, tout leur bagage, beaucoup d'étendars ; qu'ils eûrent 1600. hommes tués sur la place ; & qu'on leur fit un grand nombre de prisonniers. Ils louent beaucoup les dispositions que le Roi fit pour assûrer le succès de l'action (2), mais ils se taisent sur l'or-

(1) La Courlande a la figure d'une hache, dont la Semigalle ou Semigallie fait le manche. Ce pays est incorporé au Duché de Courlande. *Sem* en langage Courlandois, qui est une dialecte de l'Esclavon, signifie *pays*, & *Galle* signifie *au-delà*. Ainsi le vrai nom de ce pays est *Semgalle*, c'est-à-dire, *Pays d'au-delà*.

(2) Le D. Harte met cette action en l'année 1625. Il suit Loccenius qui se plaint de n'avoir pas de bons mémoires sur cette Bataille. M. Harte n'en dit pas même le jour. Je l'ai trouvé dans *Verellius* Epit. Hist. Suiogoth. p. 190.

dre de Bataille, ſur la maneuvre des troupes, & ſur la durée du combat. On peut croire néanmoins qu'il ne fut pas fort opiniâtre; puiſque tous les Hiſtoriens conviennent que la victoire coûta à peine une centaine d'hommes aux Suédois. Ce fut proprement une déroute.

Quoiqu'il en ſoit Sapieha ſe retira fort en deſordre en Lithuanie, où Guſtave-Adolphe le ſuivit. Il y prit Posvolen, malgré la réſiſtance des Coſaques qui y étoient en Garniſon, & Bierze qu'il emporta l'épée à la main; quoique ce fuſſent deux des plus fortes places de Pologne, & les clés du grand Duché de Lithuanie.

Cette invaſion ſoudaine répandit la terreur dans tout le Pays. Guſtave crut qu'enfin le Roi de Pologne las de faire la guerre avec tant de malheur, feroit par néceſſité, ce qu'il n'avoit pas voulu faire par raiſon. Il demanda des paſſeports pour les Miniſtres, qu'il vouloit envoyer à Varſovie; dès qu'il les eut reçus, il nomma pour cette Ambaſſade le Chancelier Oxenſtierna, Horn, non pas le Général Guſtave-Horn, mais un autre, & Salvius (1)

(1) M. Bayle, au lieu d'Oxenſtierna nom-

Ce dernier devoit être ſeulement Sécrétaire de l'Ambaſſade. Salvius devint dans la ſuite un ſi grand perſonnage, que le lecteur ne ſera pas fâché de le connoître un peu plus particulièrement (1). Jean Salvius nâquit à Strœgnœs, dans le Duché de Sudermannie en 1590. Son père étoit Syndic de cette Ville. Celui dont nous parlons ici avoit très bien étudié, mais non pas la Médecine en particulier. Il s'en explique ainſi lui-même dans une lettre à la Reine Chriſtine. „ J'ai étudié la „ Médecine, ainſi que la Théologie; „ mais je n'ai demandé, ni pris aucun „ dégré dans l'une ou l'autre de ces „ Facultés. J'ai toûjours eſtimé qu'un „ homme qui ſe deſtine aux *affaires* „ *politiques*, doit connoître auſſi bien „ l'Hiſtoire Naturelle, que la Civile & „ l'Eccléſiaſtique, qu'il doit même être „ verſé, s'il eſt poſſible, dans la Phi- „ loſophie ". Il poſſédoit à fond les

me un *Arnitz*; il veut dire *Arvid*, qui eſt un nom Suédois, & non pas *Arnitz*.

(2) Si M. Harte avoit écrit l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe, après la publication des Mémoires de la Reine Chriſtine, il n'auroit pas copié toutes les erreurs qu'on a avancées touchant cet homme célèbre.

langues favantes, & plufieurs des modernes, étoit grand littérateur, grand critique, entendoit même les langues Orientales; & ce qu'il y a d'étonnant c'eft qu'il connoiffoit parfaitement les loix, les coûtumes de chaque Pays, les intérêts des Princes. En un mot, c'étoit un génie univerfel. Guftave-Adolphe le fit fon Sécrétaire intime. Il fut employé dans les Négociations les plus importantes. La Reine le nomma Chancelier de fa Cour, & le fecond Ambaffadeur Plénipotentiaire de Suéde au Congrès de Weftphalie. A fon retour, il fut fait Sénateur du Royaume, enfuite Annobli, créé Baron, & mourut comblé de biens & d'honneurs à Stockholm en 1652.

Le Voyage des Ambaffadeurs n'eut aucun fuccès: Horn & Salvius fûrent pris par les Cofaques, & détenus quelques jours prifonniers. Oxenftierna fe plaignit amérement, qu'on avoit violé le droit des gens en leur perfonne, & infifta fur leur élargiffement, dans une lettre au Prince Radzivil, qui ordonna auffitôt qu'on les mit en liberté. Les Ambaffadeurs s'en revinrent fans avoir rien fait. Après cette avanture, le Roi

de Suéde ne s'empressa plus tant de faire de nouvelles propositions. Il leva de fortes contributions en Lithuanie, & n'y laissa qu'autant de troupes qu'il en falloit pour garder les principales places, qu'il avoit conquises, après quoi il s'en retourna en Suéde, pour y hâter les préparatifs d'une nouvelle campagne, & donner ordre aux affaires intérieures.

Pendant que Gustave-Adolphe étoit à Stockholm, les Ambassadeurs de Bethlem-Gabor, Prince de Transilvanie arrivoient à Berlin, pour épouser au nom de leur Maître la Princesse Catherine de Brandebourg, sœur de la Reine de Suéde. Gabor prenoit le titre d'élu Roi de Hongrie, de Dalmatie &c. Les Nôces se firent à Berlin, avec une pompe & une magnificence extraordinaire, & bien différente de ce qu'on avoit fait aux Nôces de la Reine de Suéde, qui n'auroient pu être plus chétives. Aussi Gustave-Adolphe disoit, qu'on avoit donné au Transilvain la plus jolie des deux Sœurs, & qu'on avoit plus fait de fêtes à ses Ambassadeurs, qu'on ne lui en avoit fait à lui Roi de Suéde, lorsqu'il avoit été à Berlin en personne. Bethlem avoit envoyé à Brieg en Si-

lésie, un Carosse superbe pour son Epouse. Un Gentilhomme Polonois, s'étant mis en embuscade, enleva le Carosse aux Gens du Prince de Transilvanie.

Bethlem naturellement peu endurant étoit alors en Hongrie, sur les frontières de la Silésie, & ce fut-là qu'il apprit cette nouvelle. Aussi tôt il envoya des gens après le voleur, & prit de si justes mesures qu'on le lui amena: on trouva sur lui des lettres du Prince Uladislas de Pologne, qui l'incitoit à cette entreprise (1); & ce fut peut-être ce qui sauva la vie au Gentilhomme. On crut alors que Bethlem se ressentiroit de cette injure envers la Cour de Pologne; mais elle n'eut pas de suite; & le Prince de Transilvanie ne songea qu'à recevoir son Epouse, qu'on lui présenta fondant en larmes de se voir condamnée à passer ses jours dans des pays si sauvages, & si éloignés des lieux de sa naissance; d'ailleurs son Epoux n'étoit plus jeune, & il étoit fort incommodé de la goute, & de son excessive grosseur; mais elle se consola bientôt. Cette alliance étoit très avantageuse au Roi de Sué-

(1) El. Pauli Epist. in vol. Epist. Salvii p. 180.

de, par rapport aux vues qu'il avoit pour le rétabliſſement de la liberté Germanique. Gabor étoit un grand Homme d'Etat & de Guerre, qui avoit beaucoup de crédit auprès des Turcs, & qui par ſes exploits avoit ſu ſe rendre redoutable aux Polonois, & à la Maiſon d'Autriche. On prétend qu'il s'étoit trouvé à quarante-deux Batailles ou chocs. Il étoit né en 1580. & avoit commencé à ſervir dès ſon enfance. Il paſſa par tous les grades de la milice, & s'éleva juſqu'aux prémiers. De ſimple Gentilhomme il s'étoit rendu Souverain de Tranſilvanie, ſous la protection de la Porte. Il avoit détruit le parti de l'Empereur dans cette Province; porté ſes armes en Hongrie, pris Presbourg, & ſemé la terreur juſqu'aux Portes de Vienne, en s'approchant avec ſon armée. Il ſe fit couronner Roi de Hongrie, & en porta toûjours le titre. Il avoit conquis la plus grande partie de ce Royaume; mais il en fut rechaſſé par les armes de l'Empereur. Il mourut au mois de Novembre 1629. trois ans après ſon mariage, laiſſant à ſa Veuve plus de cinq cens mille écus d'argent comptant, & trois belles Seigneuries. On a encore plu-

sieurs Lettres originales (1) de cette Princesse à Gustave-Adolphe, où elle se plaint des persécutions que le Prince Ragotzki, Successeur de son Mari, & les P. P. Jésuites lui faisoient essuyer au sujet de sa Réligion. Gustave-Adolphe avoit alors un Ministre à la Porte, c'étoit le Sr. Strasbourk, par le moyen de qui il fit parvenir au Sultan les griefs de cette Princesse. Telle étoit l'estime d'Amarath pour le Héros Suédois, qu'il prit la Veuve de Gabor sous sa protection, défendit qu'on la troublât dans sa Réligion, & voulut que ses rentes lui fussent exactement payées. Enfin cette Princesse quitta la Transilvanie, revint en Allemagne, & s'y maria en secondes Nôces avec le Duc François-Charles de Saxe-Lawembourg.

Dès que le retour de la belle saison le permit, Gustave-Adolphe partit de Stockholm, avec une Flotte de 150. voiles, & vingt-six mille hommes de débarquement. Tout le Nord étoit attentif à ce nouvel orage, & curieux de voir où il iroit éclater. Le Roi de Pologne, prévoyant que Gustave pourroit bien faire une invasion dans la

(1) Lengnich. l. c. p. 181.

Prusse, avoit fait dire à l'Electeur de Brandebourg, qui en possédoit une partie en fief relevant de la Couronne de Pologne, d'aviser à la sûreté de Pillau, qui paroissoit le plus exposé. L'Electeur renforça en effet la garnison de cette place, fit venir quatre vaisseaux de Dantzig, pour défendre le port, à l'entrée duquel il y a un Fort qu'on garnit de canon, & dont on ordonna de réparer & d'augmenter les ouvrages. Tout ce qu'il y avoit de fortification fut aussi pourvu de l'artillerie nécessaire (1). Il faut pourtant avouer que tous ces préparatifs se firent avec assez de lenteur, l'Electeur ne pouvant se persuader que le Roi de Suéde songeât à porter la guerre en Prusse, & se flattant qu'il avoit tout autre Pays en vue. Cette lenteur fut cause qu'on le soupçonna en Pologne de s'entendre avec le Roi de Suéde; mais il s'en défendit vivement, & écrivit à ce sujet au Grand-Chancelier une Lettre, datée du 14. d'Août 1626. où il se plaignoit amérement des calomnies, dont certaines gens osoient le noircir en Pologne. Il dit, que personne n'est si ennemi de

(1) M. S. de M. A.

soi-même que de céder ses biens à un autre, & qu'il est hors de toute apparence, qu'un Prince reçoive un autre Souverain armé dans ses Etats, & l'associe au Gouvernement. Il se justifie aussi de la négligence dont on l'accusoit, & défie ses calomniateurs d'en donner aucune preuve.

Il écrivit dans le même sens au Roi Sigismond (1). Cependant le Roi de Suéde vint fondre comme un éclair sur Pillau, força le port, & se rendit maître de la place, presque sans résistance, parce que la garnison n'avoit pas encore fini ses préparatifs de défense, & ne s'attendoit pas à une attaque si brusque.

Pillau n'a jamais été & n'est encore qu'un méchant Village (2), composé de quelques maisons de Pêcheurs, à l'entrée du *Frisch-Haff*, qui communique à un petit golfe de la Mer Balti-

(1) Il paroît par ces deux Lettres & par d'autres circonstances, que nous rapporterons tout à l'heure sur la foi d'un Ecrivain très bien instruit, que l'Electeur n'avoit pas accepté la Neutralité que Gustave lui offroit ; & ne lui avoit pas fait offre de ses places en Prusse comme l'avance le D. Harte.

(2) Le D. Harte en fait une Ville avec un fort Château.

que, sur lequel est Pillau. Le Frisch-Haff s'étend à l'occident de Koënigsberg, jusqu'à l'embouchûre de la Vistule, ce qui fait une largeur de trois milles Germaniques. Pillau est remarquable par sa douceur, & par son Port d'où en remontant le Prégel, on remonte à Koënigsberg, qui n'en est qu'à quatre milles Germaniques. Près du Village de Pillau est une Montagne ronde, couverte de bois, sur laquelle on voit une assez jolie maison, qui est celle du maître de la douane, devant est une place de gazon, d'où l'on voit tout le port, & sur le môle où est la forteresse, jusqu'en pleine Mer. Le môle est une hauteur d'une terre sablonneuse d'environ cent pas de largeur, qui s'avance comme un bras, & au bout de laquelle il y a un Fort avec garnison, pour arrêter tout ce qui passe. C'est au dessus de Pillau qu'on trouve quantité d'ambre, surtout après qu'il a fait quelque tempête.

Ce fut ce Fort que Gustave-Adolphe força sans beaucoup de peine, & tout de suite il entra dans le port avec sa Flotte, qui, après avoir été là quelques jours à l'ancre, s'approcha de l'embouchûre d'une rivière, que les gens

du Pays nomment *Passerg*, qui tombe dans le Frisch-Haff à trois milles au dessous de Pillau. Cette rivière a sa source aux confins du Cercle d'Hockerland: elle coule du Midi au Nord, & sépare le Pays de Varmie de la Poméfanie; après avoir serpenté entre ces deux Provinces, elle vient mouiller les murs de Braunsberg, & un Bourg auquel elle donne son nom, & près duquel elle se jette dans le Frisch-Haff. Ce fut là que les troupes, qui étoient sur la Flotte, furent débarquées.

A peine Gustave-Adolphe avoit mis le pied dans la Prusse Ducale, qu'il offrit la Neutralité à l'Electeur de Brandebourg; mais ce Prince craignant de perdre son fief, ne put se déterminer à une démarche, qui ne pouvoit que déplaire au Roi & à la République de Pologne. Gustave prit alors le parti de s'adresser aux Etats du Pays. Il leur représenta que l'Electeur, craignant de perdre son fief, n'osoit accepter la Neutralité, quelque utile & nécessaire qu'elle fût au Pays. Ceux-ci firent d'abord bien des difficultés, mais enfin, ils se conformèrent aux circonstances & se declarèrent Neutres (1).

(1) Lengnich. l. c. p. 181, 185.

La Prusse est bornée au Nord par la Mer Baltique, au Sud par la Pologne, à l'Est par la Samogitie & la Lithuanie, à l'Ouest par le Brandebourg, la Pomeranie & la Cassubie. Cette contrée fut conquise en 1230. par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Cet ordre étoit puissant; il avoit mis en campagne jusqu'à soixante mille Chevaliers, commandés par des Princes, qui se faisoient un honneur d'être les chefs d'une si vaillante Noblesse; mais dans la suite il dégénéra. Ils se plongérent dans le luxe & dans la mollesse. Il eûrent une longue guerre à soûtenir contre les Polonois, qui enfin les chassérent de cette partie de la Prusse, que l'on distingue du nom de Prusse-Royale. Ils se cantonnèrent dans l'autre partie, nommée Prusse-Ducale. Celle-ci comprend le *Smaland* ou *Sambland*, le *Natangen*, & l'*Hockerland*, Koënigsberg en est la capitale. La Prusse-Royale contient le territoire de *Marienbourg*, celui de *Culm*, le *Wermland* ou *Warmie*, & la *Pomerelle*.

Les principales Villes de la Prusse-Ducale sont, outre *Koënigsberg*, *Memel*, *Marienwerder*, *Brandebourg* & *Fischhausen*. Celles de la Prusse-Royale

ſont *Marienbourg*, *Elbing*, *Culm*, *Thorn*, *Strasbourg*, *Braunsberg*, *Frauenberg*, *Wartenbourg*, *Dantzig*, *Bromberg*, *Mewe* & *Dirſchau*.

Lorſque la Doctrine de Luther faiſoit les Progrès que tout le Monde ſait, les Chevaliers Teutons établis en Pruſſe, embraſſèrent les nouvelles opinions, ainſi que ceux de Livonie. Les uns & les autres avoient pour Grand-Maître Albert de Brandebourg, qui renonça auſſi à ſes vœux, adopta le Luthéraniſme, ſe maria & eut un enfant à l'âge de ſoixante & dix ans. Ce fut lui qui partagea la Pruſſe avec les Polonois, leur abandonnant la Pruſſe-Royale, & ſe reſervant l'autre partie, à condition qu'il reconnoîtroit la Suzeraineté de la Pologne, & qu'il feroit hommage à cette Couronne, moyennant quoi, la partie de la Pruſſe qu'il occupoit ſeroit érigée en Duché Héréditaire, pour être poſſedé après lui par ſes deſcendans & héritiers. C'eſt par cet Albert que le Duché de Pruſſe a paſſé dans la Maiſon de Brandebourg, qui dans la ſuite à ſu ſe ſouſtraire à la Suzeraineté de la Couronne de Pologne, & qui a eu, au commencement de ce ſiécle, le crédit de faire ériger ce Duché en Royaume,

&

& de faire reconnoître cette nouvelle dignité de toutes les Puissances de l'Europe, excepté la Cour de Rome.

De-là vient qu'aujourd'hui on divise la Prusse, en Prusse Polonoise & Prusse-Brandebourgeoise ou Royaume de Prusse, au-lieu de Prusse-Royale & Ducale. Ce Pays est fameux par l'ambre qu'on trouve sur ces côtes, par les Buffles, les Elans & les Ures, dont ses forêts sont remplies, & qui sont des animaux aussi singuliers, pour nous que ceux d'Asie & d'Afrique.

Les Suédois, en mettant pied à terre dans la Prusse-Polonoise, trouvoient d'abord devant eux la Ville de Braunsberg, petite mais très importante Place avec un bon port sur la rivière de Passerg, à neuf lieuës Nord-Est d'Elbinguen. Elle n'étoit ni assez fortifiée, ni assez bien pourvue pour faire une raisonnable défense, aussi fut-elle bientôt forcée. De-là Gustave s'approcha de Frauenberg dont il s'assûra aussi, afin d'avoir ses derrières libres. Frauenberg est une petite Ville à l'occident de Braunsberg, qui n'a rien de remarquable, que d'avoir eu le célèbre Copernic pour Chanoine de sa Cathédrale. Le Roi chassa les Jésuites de ces deux Vil-

les, & envoya leur Bibliothéque en Suéde, pour grossir celle de l'Université d'Upsal, foible dédommagement de la perte qu'avoient fait les Protestans à Heydelberg, où ils avoient vu la plus belle Bibliothéque de l'Europe, tomber entre les mains de leurs ennemis, & sacrifiée au Pape, qui en enrichit celle du Vatican.

„ Je ne sais, *dit à ce propos un fameux Ecrivain* (1), si les Jésuites „ qui avoient été chassés de Riga par „ Gustave l'an 1621. qui fit de même „ transporter leur Bibliothéque en Suéde, „ s'estimoient fort malheureux „ d'être ainsi traités par un Prince Protestant. „ Comme on ne les accuse pas „ d'être trop humbles & trop desinteressés, „ il y a quelque apparence „ qu'ils ne furent pas marris de se voir „ traités avec cette distinction, & „ d'avoir un si beau prétexte de se „ glorifier, que c'est à eux principalement „ que les Hérétiques en veulent.

„ Il est sûr qu'ils se font honneur de „ tout, & qu'ils sont si bien valoir „ leurs pertes en représentant au monde „ le

(1) Bayle Dict. sur Gust. Adolph.

„ deu qu'ils [illegible] les [illegible]
„ [illegible] la fureur des
„ qu'on leur donne beaucoup
„ [illegible] qu'ils n'avoient perdu
„ n'est pas moins certain que
„ ne les chassa point par une
„ persécution ; il les chassa par
„ raison, ou plustôt parce qu'il
„ savoit par expérience, qu'ils se pas-
„ soient de trop d'affaires, & qu'ils ne
„ valent rien dans une Ville conquise
„ par un Prince qu'ils croient Hérétique. Ils ont donc tort de se glori-
„ fier, il n'est plus en butte aux Pro-
„ testans, que le reste de leur Commu-
„ nion. Les plus éclairés de leur Egli-
„ se ont reconnu que la véritable cau-
„ se de cela n'est pas une chose, dont
„ on se puisse glorifier.

Ce n'étoit pas assez pour les Suédois, que d'occuper Braunsberg & Frauenberg, afin d'assûrer leur retraite en cas de malheur, il leur falloit encore Elbing ou Elbingen, Ville assez considérable sur la rivière de même nom, qui sortant du Lac de *Drausen* va se perdre dans le Frisch-Haff, un peu au dessous de la Ville. Elbing est située dans une plaine fertile, à douze lieues Sud-Est de Dantzig, à quarante lieues Nord

par Ouest de Varsovie. Elle fait un assez grand Commerce, qui le feroit néanmoins davantage sans le voisinage de Dantzig. La Ville étoit assez bien fortifiée pour le tems; mais la Garnison en étoit très foible (1), ne consistant qu'en cent quarante Soldats de nouvelles levées, & quant à la Bourgeoisie, elle n'avoit pas six cens hommes en état de porter les armes, la peste ayant emporté beaucoup d'habitans, quelque tems avant que le Pays devint le théatre de la guerre.

Dans cette extrêmité les Elbingeois demandèrent du secours au Roi Sigismond, qui les exhorta dans sa réponse à se bien défendre leur promettant de représenter leur besoin, à la Diète qui se devoit bientôt assembler. Quoique cette réponse n'eut rien de fort encourageant, les Elbingeois ne laissèrent pas

(1) C'est ce que dit expressément le Sr *Israël Hoppé* alors Bourguemestre d'Elbing, dans son *Fatum Borussiæ Decennale*. Ouvrage non encore imprimé, mais dont on trouve un bon extrait dans les *Acta Boruss.* Liv. I. P. VI. & suiv. Le Docteur Hartc n'a pas connu cet ouvrage apparemment, puisqu'il dit que la Garnison d'Elbing étoit aussi forte que l'armée qui en faisoit le siége: mais il n'y eut point de siége.

de faire quelques dispositions pour se défendre : ils enfoncèrent un grand bateau à l'entrée de leur rivière, & tâchèrent de la boucher entièrement avec des tonneaux pleins de pierres, & avec des solives & des poutres ; mais un vent impétueux, qui survint, emporta tout leur travail, & les pinques avec les barques Suédoises entrèrent sans beaucoup de peine dans la rivière.

Le Roi fit alors sommer la Ville de se rendre avec cette observation, qu'il ne demandoit que le droit d'y mettre Garnison, pour avoir le dos libre. *Je pourrois*, leur disoit-il dans une Lettre qu'il écrivit au Magistrat, *je pourrois vous demander quelques centaines de mille écus de contribution ; mais ce n'est pas à votre argent que j'en veux, ni à vos libertés. Je fais la guerre pour avoir la paix. Je demande donc que vous ouvriez vos portes sans délai ; & je vous accorde vingt-quatre heures pour y faire vos réflexions.* Cette manière de penser est bien digne de ce grand Roi.

La lettre étoit datée du 15. Juillet 1626. & le lendemain 16. Elbing ouvrit ses portes, & le Roi y fit entrer treize cens Suédois, & y mit le Baron Benoît-Oxenstierna pour Gouverneur,

St. George Knighton, Officier Anglois pour Lieutenant de Roi (1).

Après la prise d'Elbing, le Roi s'avança vers *Marienbourg*, place forte pour le tems, avec un bon Château, à une égale distance d'Elbing & de Dantzig. Le Waywode nommé Konarski, y étoit alors avec beaucoup de personnes de distinction & d'Officiers; mais à l'approche du Roi, tout cela se sauva, & il ne resta que cent cinquante hommes pour toute Garnison. Le Gouverneur nommé Sasnowsky, menaçoit de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Un Capitaine de Cavalerie, du nom de Peclawsky (2), se jetta dans la place avec quelque monde: mais ni l'un ni l'autre ne firent pas longue résistance. La Ville se rendit le 18 de Juillet, c'est-à-dire, le même jour que le Roi arriva à deux lieues de-là. A la vérité, Sasnowsky se retira dans le Château, & fit mine de vouloir s'y défen-

(1) Voy. Lengnich. l. c. *p.* 131. 137.

(2) Le D. Harte appelle le Gouverneur *Blaskow*: mais les meilleurs Ecrivains ne font mention d'aucun nom semblable. Peut-être cet Auteur a-t-il confondu le Capitaine de Cavalerie *Peclawsky* avec le Gouverneur, & qu'il estropie le nom de cet avanturier, comme il en estropie tant d'autres.

dre; mais il fut forcé & se rendit prisonnier de guerre. *Stum*, *Wormdit*, *Christbourg* & *Strasbourg* ouvrirent leurs portes au vainqueur. Tant de conquêtes ne furent que l'affaire de quelques semaines. Tout rioit à Gustave. On n'entendoit pas plus parler du Roi de Pologne, que s'il n'eût plus existé. Mais enfin, on eut avis que ce Prince s'avançoit avec une Armée, que quelques-uns faisoient de trente mille, & quelques autres de vingt mille hommes. Il étoit tems qu'il arrivât; toute la Prusse-Polonoise étoit presque conquise par Gustave-Adolphe; il ne lui manquoit plus que de se rendre maître de Dirschau & de Dantzig, les seuls lieux considérables, qui lui restassent encore à prendre. *Dirschau* est située sur la rive gauche de la Vistule, en descendant vers Dantzig, qui est à cinq milles Germaniques au dessous. Il y avoit une bonne Garnison dans Dirschau, & la place étoit assez fortifiée. Le Roi ne pouvoit rien entreprendre sur Dantzig, sans être maître de Dirschau, qui lui auroit coupé la communication avec la Mer, & les places où il avoit établi ses dépôts de vivres & de munitions. A deux lieuës au dessous de Dirschau, la Vistu-

le se sépare en deux branches, dont l'une qui passe à droite va former l'Isle de Marienbourg, & se jette ensuite dans le Frisch-Haff, ou bras de Mer de la Prusse-Ducale; l'autre continue son cours à gauche, vers le Golphe de Dantzig, où elle entre en rasant de près les fauxbourgs de cette Ville. *Dantzig* est une des plus considérables Villes de l'Europe, & sans contredit la plus commerçante du Nord. Elle est la principale de la Hause. Elle se gouverne par ses propres Loix, sous la protection des Rois de Pologne. A une lieue au dessous de la Ville est l'embouchûre de la Vistule, qui forme un des plus beaux ports qu'on puisse voir, défendu par un Fort appellé Weixelmunde. La Ville elle même est très bien fortifiée, quoique commandée par des hauteurs, ce qui a obligé les Dantzikois à élever extraordinairement leurs remparts de ce côté-là, outre qu'ils ont construit un bon Fort sur la plus haute de ces collines, appellé Hagelsberg. Dès le 16. de Juin, Gustave avoit fait sonder la Ville de Dantzig, & lui avoit offert la Neutralité, par une Lettre datée du même jour. Il leur envoya même le Maréchal de sa Cour Théodoric de Falkenberg,

kenberg, pour donner plus de poids à la négociation. Le Roi exigeoit que la Ville de Dantzig lui fournît pour son argent tout le grain, dont il auroit besoin; qu'elle fit sortir de son port tous les Vaisseaux appartenant au Roi de Pologne, que tous les Bâtimens qui trafiquoient sur la Vistule, lui payassent un certain impôt à lui Roi de Suéde, & qu'elle s'engageât à ne pas souffrir, qu'on équipât de nouveaux Vaisseaux contre son service dans le port de Dantzig; moyennant quoi, il promettoit d'épargner leur territoire, & de ne point approcher de leur Ville à une certaine distance.

Les Dantzikois rejettèrent ces conditions, & refusèrent d'être Neutres à ce prix. Le Roi irrité fit publier dans son camp le 14. d'Août, que la Ville de Dantzig devoit être regardée comme ennemie de la Suéde, & traitée sur ce pied-là.

On prétend (1) que le mécontentement de ce Monarque contre la Ville, fut encore augmenté par la lettre d'un théologien de la Ville nommé Corvin, à Jean-Bothwid premier Chapelain du Roi

(1) Act. Boruss. Tor. Part. p. 784 & 791.

de Suéde, dans laquelle le Ministre Danois s'exprimoit ainsi: „ Les incommodités de la guerre sont infinies, j'en conviens, mon cher Frère, & c'est pourquoi aussi nous avons évité soigneusement jusqu'ici de donner aucun prétexte à des hostilités contre nous: mais, s'il ne nous est pas permis de jouir des douceurs de la paix, nous supporterons ces fléaux, comme une punition de nos péchés, qui nous ont attiré la colère du Ciel, & recommenderons nos biens & nos vies à celui de qui nous les tenons, nous repousserons vigoureusement l'injuste violence par une défense légitime; car toujours vaut-il mieux une guerre juste qu'une paix honteuse, à laquelle nous ne saurions penser sans rougir.

Quoiqu'il en soit les hostilités commencèrent aussi-tôt entre la Ville & les Suédois. Le Roi vint lui-même reconnoître le Fort de Weixelmunde. Deux cens quatre-vingt-deux Soldats de la Ville furent enveloppés & enlevés près de Grebin.

Au milieu du tumulte des armes Gustave donnoit une attention particulière aux affaires de l'Etat & de l'Eglise dans

ses nouvelles conquêtes. Informé que les Catholiques avoient usurpé plusieurs Eglises sur les Protestans, & qu'ils les avoient chassés de quelques endroits de la Prusse, il voulut que les choses fussent rétablies & que l'oppression cessât; pénétré d'ailleurs des vérités de la Religion Chrétienne, avec une âme vertueuse & touchée d'une tendre piété; il eût souhaité d'attirer tout le monde à la connoissance de l'Evangile & à la pratique des plus solides vertus. Dans ces dispositions il écrivit au Baron Benoît-Oxenstierna (1), à qui il venoit de donner le Gouvernement de tout le pays, „ de convoquer incessamment le „ Magistrat & le Clergé, de choisir „ parmi les Ecclésiastiques un homme „ de capacité & zélé pour la vérité „ Evangelique, & de le constituer Sur-„ intendant des Eglises des Villes & „ de la Campagne, qui feroit rendre „ aux Protestans les Temples & les or-„ nemens, que les Catholiques leur „ avoient enlevés, & auroit l'inspection „ sur les autres Ministres, afin qu'ils „ ne prêchassent que la pure parole de „ Dieu, distribuassent dûment les Sts.

(1) M. S. de M. A.

„ Sacremens, & menassent une vie
„ Chrétienne: qu'il entendoit que ce Sur-
„ intendant convoquât tous les ans les
„ Ministres de la parole de Dieu & les
„ assemblât en Synode, pour régler
„ toutes les affaires concernant la dis-
„ cipline Ecclésiastique, l'établissement
„ des Ecoles, & l'éducation de la jeu-
„ nesse. Voulons en outre, *ajoûte-t-il*,
„ que ce même Surintendant se rende
„ au plûtôt auprès de nous pour être
„ confirmé dans sa charge; & puisque
„ les *erreurs Papistiques* ont été ensei-
„ gnées jusqu'à ce jour à Braunsberg,
„ à Frauenberg & dans les Paroisses
„ d'alentour, nous ordonnons que ce
„ Surintendant, qui tiendra son siége
„ à Elbing, choisisse deux hommes de
„ mérite parmi ses Confrères de la Vil-
„ le, ou de ceux qui ont été chassés par
„ le Clergé Romain, pour être envoyés
„ à Braunsberg & à Frauenberg, & y
„ catéchiser & annoncer la grace de
„ Dieu, avec la douceur convenable à
„ des Ministres de Christ, enseignant
„ & instruisant encore plus par leur
„ conduite que par leurs paroles, leur
„ inspirant la fidélité à leur nouveau
„ Maître, & les attirant à l'esperance
„ de notre salut en Jesus-Christ. Ces

„ Missionnaires jouïront chacun d'une
„ pension annuelle, pour pouvoir va-
„ quer à leurs fonctions, sans en être
„ distraits par aucun soin temporel ;
„ & vous m'apprendrez au plûtôt le
„ succès de cet établissement ".

Les soins Réligieux de ce Héros s'étendoient jusqu'en Laponie, dont les pauvres habitans croupissoient dans la plus grossière & la plus ridicule idolâtrie. Il leur avoit envoyé de sages Ecclésiastiques, pour les tirer des ténèbres & les éclairer des lumières de la foi. Il avoit accordé aux Protestans, persécutés en Allemagne & en Hongrie par l'Empereur, un azyle assûré dans ses Etats, leur accordant généreusement tous les secours temporels & spirituels, dont ils avoient besoin dans leur infortune. Le zèle de ce Monarque pour sa Réligion n'étoit point un zèle furieux & destructif, qui perd d'ordinaire l'âme & le corps, mais un zèle éclairé, tranquile, bienfaisant. Ce n'étoit pas un emportement sanguinaire, enfant de l'interêt & de l'amour propre; c'étoit une persuasion intime de la vérité, un sentiment de générosité, qui le portoit à vouloir partager avec tous les hommes un bien d'un prix infini, & à le

leur offrir avec cette douceur qui persuade, qui produit le goût des mêts spirituels, & engage à s'en nourrir, tandis que le faux zèle, & la violence font soupçonner de poison, toute nourriture spirituelle présentée sous un aspect si dégoûtant.

Cependant Gustave étoit arrivé dans le grand Werder; c'est ainsi qu'on nomme une Ile, formée à l'orient par la Vistule, à l'occident par le Nagot, qui est un bras de ce fleuve, qu'il ne faut pas confondre avec le Nagot, petite rivière qui se jette dans la Vistule, à deux lieuës au dessus, & au Nord par le Frisch-Haff. Là il se rétrancha & laissa reposer son Armée, en attendant les recruës, qui lui venoient de tous côtés tant de la Prusse même, que de la Pomeranie, & de plusieurs autres contrées de l'Allemagne. Enfin, il jetta près de Lissau un pont sur la Vistule, à l'endroit où elle a moins de largeur, & la fit passer à toute son armée; après quoi il assiégea Dirschau & Meaw ou Meve, dont il se rendit maître en fort peu de tems & sans coup férir. Cette dernière place est située au confluent de la rivière de Fers avec la Vistule, & par ces deux conquêtes, le Roi coupa

la communication entre Dantzig & l'Armée Polonoise, qui arriva enfin près de Graudentz, commandée par le Roi de Pologne en personne. Toutes les vues de Gustave étoient alors tournées sur Dantzig. Le désir d'humilier cette espece de petite République, entroit pour quelque chose dans le projet qu'il méditoit de s'en emparer; mais il avoit principalement en vue d'ôter aux Polonois, cet entrepôt de tout leur commerce, de se procurer par cette conquête des moyens sûrs, de continuer la guerre aux dépens de ses ennemis, & de s'assurer la possession de toute la Prusse-Polonoise: mais ce plan ne pouvoit être exécuté tant que l'Armée du Roi de Pologne tiendroit la campagne; Dirschaw ni Mewe n'étoient pas des postes à l'arrêter aussi long-tems que dureroit le siége de Dantzig, qui ne pouvoit qu'être long & opiniâtre, vû la force & la grandeur de la place, le nombre de ses habitans tous exercés & aguerris, outre une nombreuse Garnison que la Ville entretenoit, toute composée de vieux Soldats, & d'Officiers expérimentés; tandis que l'Armée du Roi, diminuée par un grand nombre de Garnisons, par les fatigues & les mala-

dies, qui en sont les suites ne pouvoit guère agir que défensivement, tant que l'Armée Polonoise n'auroit point essuyé d'échec, qui donnât la supériorité aux Suédois.

A-peu-près dans le même tems que Sigismond décampoit de Graudentz, pour combattre l'Armée Suédoise, Gustave fut joint par un bon corps de troupes Allemandes, que lui amena le jeune Comte de Thurn (1): malgré ce renfort l'Armée du Roi de Suéde, ne passoit pas vingt mille hommes. Celle

(1) François-Bernhard Comte de Thurn, ou de la Tour, (comme l'appellent les Ecrivains François) né en 1595, joignit Gustave-Adolphe avec un Corps de deux mille quatre cens hommes, le 24 de Septembre 1626. & par conséquent après la prise de *Dirschau* & de *Meaw*, quoiqu'en dise M. Harte; qui se trompe encore beaucoup, quand il dit qu'après la prise d'Elbing le Roi de Suéde défit deux Corps d'Impériaux, qui faisoient au moins seize mille hommes, puisqu'il est certain qu'avant 1629. aucun Soldat de l'Empereur n'avoit mis le pied en Prusse, & conséquemment le premier secours d'Impériaux n'arriva dans ce pays-là, que plus de trois ans après la prise d'Elbing. Au reste le Comte de Thurn, dont il est ici question étoit Fils du vieux Comte de Thurn si fameux dans les troubles de Bohême, & dont il sera fait souvent mention dans la suite de cet ouvrage.

du Roi Sigismond étoit plus forte de la moitié. Le Prince Uladiſlas ſon fils, la commandoit en Chef ſous le Roi; qui étoit lui-même un grand homme de guerre, ayant fait ce métier toute ſa vie. Uladiſlas étoit plein de feu & de valeur, & brûloit de ſe ſignaler. Les conſeils & la direction du Roi ſon Père ſuppléoient au défaut d'expérience du jeune Prince. Tous les deux marchoient avec la confiance que donne la ſupériorité des forces, & l'avantage de commander à des troupes fraîches, qui n'ont point ſouffert, contre un ennemi fatigué & recru. Rien n'étoit plus leſte que la Cavalerie Polonoiſe; rien n'étoit plus impoſant que l'Infanterie Suédoiſe, accoûtumée à combattre de pied ferme à coups de piques & de mouſquets, ſans branler non plus qu'un mur, pour tous les caracols de la Cavalerie Polonoiſe.

Le Roi Sigismond cotoyant la Viſtule à gauche, s'approchoit de Marienbourg, feignant d'en vouloir à cette Ville; mais après quelques eſcarmouches avec la Cavalerie Suédoiſe, où il perdit quelque monde, il ſe rabattit tout à coup plus près du fleuve, & le paſſa au deſſous de Margenwiſe, l'Infanterie

sur un pont, qu'il avoit fait construire près de Newembourg, la Cavalerie à la Nage, suivant l'usage des Tartares, dont la Cavalerie Polonoise ne differe que peu ou point.

Voilà donc le Roi de Pologne dans la Pomerellie, à portée de relever le courage des habitans de Dantzig, aussi devinrent ils plus insolens que jamais à la nouvelle de l'arrivée des Polonois, & commirent quelques hostilités contre les Suédois, qui ne les menagèrent pas non plus, arrêtant tout ce qui passoit pour aller à Dantzig, & déclarant de bonne prise tous les effets des Marchands de cette Ville, qui tomboient entre leurs mains.

Le Roi de Pologne ayant appris que Gustave occupoit un camp avantageux près de Dirschau, ne jugea pas à propos de s'en approcher, avant d'avoir assûré sa retraite en cas d'accident; il lui falloit pour cela chasser la Garnison Suédoise de Meaw; mais cette Garnison, quoique foible ne paroissoit pas disposée à se rendre à la première sommation. En effet le Roi de Pologne fut obligé d'en venir à un siége régulier. Gustave, qui connoissoit toute l'importance de ce poste, & le risque que cou-

roit la Garnison d'être emportée d'assaut, vu le mauvais état de la place, resolut de la secourir, sans néanmoins en venir à une Bataille, le Roi de Pologne ayant eu soin de se poster, de manière qu'on ne pouvoit l'attaquer sans beaucoup de risque. Il occupoit des hauteurs escarpées le long de la Vistule, & l'on ne pouvoit aller à lui, qu'à travers des chemins creux & des taillis, qui défendoient l'approche de son camp, & le rendoient presque inaccessible. Sa Cavalerie étoit dans la plaine, & pouvoit se porter dans le flanc de l'ennemi, qui viendroit gravir sur les hauteurs pour attaquer l'Infanterie.

Gustave bien instruit de toutes ces difficultés, qu'il avoit reconnues lui-même, ne se rebuta point pour cela; il prit néanmoins le parti de cacher sa marche aux Polonois, & partit à l'entrée de la nuit de son camp de Dirschau, à la tête de 2000 fantassins d'élite, & de cinq cens chevaux. Il marcha en grand silence vers l'ennemi, menant avec lui un grand convoi de vivres & de munitions, dont il couvroit la marche avec les troupes.

Quelque précaution qu'on prît, il ne fut pas possible de surprendre les Polonois. Leurs partis qui rodoient sans ces-

se découvroient la marche du Roi de Suède ; ils en donnèrent avis au Roi Sigismond, qui se tint prêt à bien recevoir les Suédois. Il étoit déja grand jour, lorsque ceux-ci eurent passé le défilé qu'il leur falloit traverser pour gagner les hauteurs. Ils trouvèrent les Cosaques & les Heyduques en Bataille, & quelques piéces d'artillerie commencèrent à tirer du plateau où elles étoient braquées.

Gustave-Adolphe ordonna au Comte de Thurn, qui commandoit sous lui, d'amuser l'ennemi en escarmouchant ; tandis qu'à la tête de sa Cavalerie, il couvriroit le convoi, & tâcheroit de le faire entrer dans la Ville.

Après environ une heure de combat, le Comte accablé par le nombre, & craignant d'être envelopé, commença à se battre en retraite, soit pour gagner un poste plus avantageux, soit pour se mettre plus à portée d'être secouru par le Roi.

Ce mouvement rétrograde des Suédois enfla beaucoup le cœur aux ennemis : ils crioient aux Suédois ; *ah! coquins, infâmes, vous fuyez* (1) : *vous*

(1) *Spurios & degeneres fugere atque, ut canes, ictus Polonicos declinare.* Loccenius p. 554.

craignez le sabre des Polonois. Mais bientôt les Suédois font volte-face, présentent de tous côtés les piques à la Cavalerie, & font un feu si terrible, que les Polonois peu accoutumés à combattre contre des troupes serrées & inébranlables, s'apperçurent bien qu'ils n'avoient pas affaire à des fuyards. Là le combat recommença avec plus de furie; mais toûjours en escarmouchant, les Polonois craignant quelque embuscade, & n'osant trop s'écarter du gros de l'Armée.

Enfin, le convoi étant heureusement entré dans la Ville, à la faveur de toutes ces charges, le Roi de Suéde fit dire au Comte de Thurn, de faire sa retraite à la faveur des bois & des défilés, qu'il avoit derrière lui, tandis que de son côté il amuseroit les Polonois en escarmouchant avec sa Cavalerie (1). Tout cela fut exécuté le plus heureusement du monde. Les Polonois suivirent quelque tems de loin, les Suédois qui se retiroient en bon ordre, tournant de tems en tems tête à l'ennemi, & le faisant

(1) Mr. Harte dit que le combat dura deux jours, il suit *Loticbius de Rebus Germanicis*, L. I. p. 491. mais il y a peu d'apparence à cela; à moins qu'on ne l'entende de toutes les escarmouches, qu'il y eut en se retirant.

reculer par le feu de sa mousqueterie, toutes les fois qu'il s'approchoit de trop près. Les Suédois rentrérent enfin dans le camp de Dirschau, plus fatigués que rebutés d'un combat si long & si opiniâtre. Mais ce qui paroîtra étrange, c'est que tous les mémoires de ce tems-là, tous les Historiens s'accordent à dire, qu'ils n'eurent que trente hommes de tués sur la place, sans parler du nombre des blessés; tandis que les Polonois perdirent au moins cinq cens hommes (1). Il est vrai, qu'ils ne manquèrent pas, selon l'usage, de publier que les Suédois avoient beaucoup plus perdu qu'eux. Ils se glorifièrent aussi beaucoup de ce qu'ils étoient restés maîtres du champ de Bataille; mais ils ne prenoient pas garde que le Roi de Suède, n'ayant en vue que de ravitailler Mewe & de renforcer la Garnison, s'il avoit remporté tout l'avantage qu'il s'étoit proposé, en remplissant son dessein. La preuve en fut la levée du siége de Mewe, qui suivit bientôt cette action. Du côté des Polonois on loua beaucoup la bravoure du jeune Prince Uladislas, & de la part des Suédois tout fut dû à la Roi

(1) Len[illegible] qu'il y eut [illegible] mouches, moins qu'on ne l'entende de toutes les escar- p. 401. mais il y a peu d'apparence à cela, à

gesse des dispositions du Roi de Suède, à la fermeté du Comte de Thurn, en exécutant les ordres du Roi; à la valeur des troupes en général, & à celle de quelques Chefs particuliers, tels que *Hepburn* (1) Ecossois, *Mostyn* Anglois, & deux Comtes de Brahe. Mais personne ne montra plus de courage & d'intrépidité dans cette journée, que le Roi lui-même. Il se mêla plusieurs fois comme le plus simple Soldat, avec la Cavalerie Polonoise, encourageant les siens de sa voix & de son exemple; il renversa à diverses reprises une foule d'Escadrons ennemis, qui s'opposoient à son passage, & tâchoient d'enlever le convoi & l'escorte, se succedant les uns aux autres, & des troupes fraîches prenant continuellement la place de celles que le Roi avoit rompues. Le Roi fut pris deux fois dans la mêlée, & deux fois il fut dégagé par ses braves Soldats.

Le lendemain de la levée du siége, Gustave-Adolphe entra dans la place. Aussitôt une foule d'Officiers se rendirent auprès de lui, pour le féliciter sur le succès de son entreprise, & sur sa

(1) Connu chez nos Ecrivains François sous le nom de Colonel *Hebron*.

qu'il avoit plû à Dieu de le conserver dans un si pressant danger. Le Roi les remercia, & leur dit qu'après Dieu, il n'étoit redevable du succès de cette journée qu'à la valeur de ses troupes, à l'intelligence & à la bonne volonté des Officiers. Il distingua ceux qui s'étoient trouvés à la Bataille, leur rappella plusieurs actions & manœuvres, qu'il leur avoit vu faire, & leur promit de ne les pas laisser sans récompense. Ensuite il vit entrer son premier Chapelain Jean Bothwid, qui fut depuis Evêque de Lindkœping, & qui venoit aussi lui faire compliment à la même occasion: le Roi se souvenant de l'avoir vu en allant au combat, sur une hauteur, où il prioit Dieu avec quelques-uns de ses Confrères, & d'où ils pouvoient voir la Bataille, lui dit, *Monsieur le grand Aumônier, j'ai bien espéré de nos affaires, quand j'ai vu Moïse sur la montagne, priant pour nous avec tant d'ardeur* (1). Bothwid baissa modestement la tête, ne sachant ce qu'il devoit le plus admirer, de la bonté ou de la piété de ce grand Roi; & ce qui n'étonnera pas moins que son grand courage,

(1) M. S. de M. A.

courage, c'eſt que très ſouvent il faiſoit faire des priéres publiques le ſoir dans ſon quartier, où tous les Officiers de diſtinction aſſiſtoient volontiers; les uns par un vrai ſentiment de piété, dont ils ne pouvoient ſe defendre à la vue d'un tel exemple; les autres pour ne pas paſſer dans ſon eſprit pour libertins. Tous les ſoirs on faiſoit des priéres ſemblables dans le camp, au milieu de chaque Régiment, formant chacun un cercle autour de l'Aumônier, & de même dans toutes les Garniſons. Cette coûtume s'obſerve encore dans les Troupes Suédoiſes.

Le Roi de Pologne humilié de la levée du ſiége de Meaw parut deſirer la paix, & fit propoſer au Roi de Suéde, de nommer de Commiſſaires de part & d'autre, pour régler leurs différens à l'amiable. On convint que le Congrès ſe tiendroit entre les deux camps, qui n'étoient éloignés que de trois lieuës, & que l'on dreſſeroit des tentes, ſous leſquelles les Commiſſaires ſe rendroient des deux côtés avec une égale eſcorte, qui reſteroit à une certaine diſtance.

A la tête des Commiſſaires Suédois étoient Axel Oxenſtierna, & Theodoric de Falckenberg. Ceux du Roi de

Pologne étoient Thomas Zamoisky, Palatin de Kiovie, Venceslas Léefzinsky, Chancelier de la Couronne, & Wesfolowsky, Maréchal de la Cour de Lithuanie (1). Ces Messieurs s'assemblérent pour la prémière fois le 21. Octobre. Comme on n'étoit convenu de rien, par rapport au cérémoniel, les Ambassadeurs, en entrant sous la tente, se regardèrent quelque tems sans rien dire & sans se saluer, aucun d'eux ne voulant commencer le premier, jusqu'à ce qu'enfin, un des Commissaires Polonois, nommé *Schmusky*, rompit le silence, & fit un assez long discours sur la longueur & les malheurs de cette guerre, & sur les dispositions du Roi de Pologne pour la paix. Trois jours après les Polonois proposèrent les articles préliminaires, consistant à-peu-près en ces conditions: „ 1°. Le Roi „ de Suéde rendra la Livonie au Roi „ & à la République de Pologne: „ 2°. Le Roi de Pologne en revanche „ cédera la Finlande & l'Esthonie au „ Roi de Suéde. 3°. Si Sa Majesté „ Suédoise vient à décéder sans Héritier male, un des fils du Roi de „ Pologne sera aussitôt appellé au Trô-

(1) Lenguich. l. c.

„ne de Suéde; 4°. le Roi Sigismond „ continuera à porter le titre de Roi „ de Suéde, mais seulement pour la „ forme. 5°. Le plus proche Héritier „ du Roi de Suéde, autre qu'un Enfant „ male né en légitime mariage, posse- „ dera à perpétuité le Duché de Su- „ dermannie en appanage". On ne peut imaginer l'indignation des Commissaires Suédois à la vue de ces articles. Ils sont en effet si indécens qu'un (1) célèbre Historien, les a soupçonnés d'avoir été fabriqués par les Commissaires mêmes de Gustave-Adolphe, pour irriter davantage la Nation Suédoise contre le Roi de Pologne. Mais il y a peu d'apparence à ce fait, qui n'auroit pas manqué d'être démenti par les Commissaires Polonois, & par le Roi de Pologne même, ce qu'il ne paroît pas qu'ils ayent jamais fait, & par conséquent les articles en question étoient bien leur ouvrage. D'ailleurs il n'y a rien dans ces propositions, qui ne s'accorde parfaitement avec le caractère de Sigismond, Prince hautain & orgueilleux, qui, dans ses plus grandes disgraces, ne voulut jamais renoncer au vain titre de Roi de Suéde,

(1) Puffendorff Commentar. de Reb. Suec.

qu'il affectoit de prendre avec ostentation. Quoiqu'il en soit, il n'est pas nécessaire de relever ici tout le ridicule des propositions du Roi de Pologne; il suffit de dire que, si ce Prince avoit tenu Gustave-Adolphe dans les prisons de Varsovie, il n'auroit guère pu lui offrir des conditions plus dures & plus honteuses. Aussi les conférences ne fûrent pas longues; dès le milieu de Novembre tout fut rompu, & chacun se retira chez soi, après que les Commissaires Suédois eurent délivré de leur côté à ceux du Roi de Pologne les conditions auxquelles Gustave-Adolphe consentoit de faire la paix, ou une trève de vingt ans.

Gustave-Adolphe, n'attendant plus rien des dispositions de son adversaire pour la paix, & voyant d'ailleurs la campagne finie, mit ses troupes en quartier d'hiver, & partit pour retourner en Suéde, afin d'y faire des préparatifs pour une nouvelle campagne, tels qu'il pût esperer de réduire son ennemi à demander sincérement la paix.

A peine fut-il arrivé à Stockholm, qu'il convoqua l'Assemblée des Etats dans cette Capitale, pour leur faire part de l'état des choses, leur demander

leurs avis & leur concours dans les mesures à prendre, pour anéantir les desseins des ennemis de la Suéde.

Gustave fit, selon sa coûtume, l'ouverture de l'Assemblée par un discours, où il exposa tout ce qu'il avoit fait pour mettre fin à une guerre si à charge au Royaume; mais il s'excusa sur le peu de modération du Roi de Pologne, qui, quoique vaincu, prétendoit néanmoins prescrire des Loix & traiter en vainqueur. Ensuite le Roi fit lire les propositions que nous avons rapportées ci-dessus. Elles firent tout l'effet que Gustave attendoit de la part d'un Peuple, qui l'adoroit, & jaloux de l'honneur de la Patrie. Les Etats d'un commun accord, pour rabattre la fierté de Sigismond, déclarèrent la jeune Princesse Christine, qui n'avoit pas un an accompli, Héritière du Royaume, pour montrer au Roi de Pologne, qu'on étoit bien éloigné de préférer sa postérité à celle de Gustave, malgré la raison du Sexe. Le Trône, dit cette Princesse elle même dans ses mémoires,
„ me servit de berceau, & j'étois à
„ peine née qu'il falut y monter. Le
„ Roi mon Père, convoqua pour cet
„ effet les Etats Généraux peu de mois

„ après. Il m'y fit prêter hommage, „ & la Suéde à génoux m'adora jus„ ques dans mon berceau". Mais les Etats ne s'en tinrent pas-là ; car le Roi leur ayant donné à examiner les conditions, qu'il avoit fait proposer au Roi de Pologne, ils prirent une résolution, qui ne dut pas être moins desagréable à ce Prince. Ces conditions étoient en général, que le Roi de Suéde rendroit toutes ses conquêtes en Prusse : mais qu'en révanche toute la Livonie lui seroit cédée à perpétuité, & que le Roi & la République de Pologne rénonceroient à toutes leurs prétentions sur cette Province. Que de même le Roi de Pologne rénonceroit pour lui & ses successeurs à toutes ses prétentions sur la Suéde, & sur tous les Pays possédés actuellement par cette Couronne, en vertu de quelque traité de paix, ou par droit de succession; que, moyennant ces conditions, le Roi de Suéde évacueroit toutes les places de Prusse, & tous les postes que ses troupes pouvoient actuellement occuper, soit en Courlande, soit en Lithuanie.

Peu s'en falut que les Etats de Suéde ne trouvassent encore ces conditions trop avantageuses, tant ils étoient pi-

qués contre le Roi de Pologne. Ils decrétèrent donc qu'il falloit bien se garder de lui en accorder de meilleures, & que, s'il ne les acceptoit pas dans un certain tems, qui seroit fixé à la volonté du Roi, on continueroit la guerre avec plus d'ardeur que jamais; offrant à cet effet non seulement toutes les contributions nécessaires, mais aussi tous leurs services personnels & leurs vies. En quoi on ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse & le bonheur de ce Héros. En effet, il est peu de Pays où les Assemblées d'Etat ne soient un théatre perpétuel de disputes, d'invectives, où l'on ne conclut jamais rien qu'après avoir perdu un tems infini à des débats très vifs: au lieu que sous le régne de Gustave-Adolphe, les Etats de Suéde assemblés presque tous les ans, fûrent toûjours parfaitement d'accord à lui octroyer tous les secours qu'il demandoit; souvent même ils prévenoient ses désirs; quoiqu'il fût presque toûjours question de nouveaux impôts, de nouvelles levées de Soldats, ou de nouveaux équipemens de Flotte. Mais il faut avouer aussi que Gustave avoit une merveilleuse adresse à persuader à ses sujets, qu'il ne souhaitoit

rien tant que de voir finir la guerre, & que, toutes les fatigues qu'il essuyoit, tous les dangers qu'il couroit, n'avoient pas d'autre objet que le rétablissement de la tranquillité; mais que malheureusement ses bonnes intentions rencontroient encore des obstacles de la part d'un ennemi acharné, qui ne se proposoit pas moins que d'envahir le Royaume, & d'en exterminer la Religion Protestante. A quoi l'on peut encore ajoûter, que ces peuples flattés par la gloire qu'il avoit acquise, & qu'ils croyoient partager avec lui, se prêtoient d'autant plus aisément à ces arrangemens militaires, & aux efforts qu'il leur falloit faire pour les soûtenir, qu'ils ne se promettoient que d'heureux succès sous un Roi si vaillant & si sage, qui étoit encore dans la fleur de sa jeunesse. Il est vrai que les conquêtes d'un Roi sont le plus souvent de peu d'utilité pour ses peuples, & qu'il leur est assez égal que leur Souverain se contente des Etats de ses ancêtres, ou qu'il en étende les bornes; mais malgré tout cela, ils ne laissent pas de sentir pour leur Prince une sorte d'admiration mêlée d'amour, lorsqu'ils le voient craint & révéré de ses voisins,

entouré

entouré des attributs de la victoire, & célèbre dans tout le monde. Les *Te Deum* qu'ils entendent chanter, les feux d'artifice & de joie, qu'ils allument pour la prise de quelques Villes, ou pour le gain de quelques Batailles, les disposent merveilleusement à soûtenir les charges de la guerre, & ils se ruïnent plus volontiers pour un Prince belliqueux, que pour un autre, par un effet de l'estime que tous les hommes ont pour ce qui s'appelle grandeur de courage, fermeté, intrépidité, & toutes les autres qualités guerrières, qui touchent jusqu'au sexe qui s'en pique le moins.

Cependant le retour de la belle saison approchoit, sans que le Roi Sigismond eût accepté les conditions proposées par les Ministres de Gustave-Adolphe. Toutes les apparences d'un accommodement s'évanouïssoient; on se préparoit de part & d'autre à une vigoureuse campagne.

Le Roi de Pologne avoit laissé le commandement de son Armée à Kcniecpolsky, Officier de réputation, qui s'étoit fort distingué dans les guerres contre les Turcs & les Tartares; & l'avoit chargé de donner un peu de jour aux Dantzikois, que les Suédois

investissoient de partout, excepté du côté de la Mer; mais la Garnison de Pillau au Nord-Ouest, celles de Dirschau & de Meaw au midi, & celle de Pautzke à l'occident, lui coupoient toute communication avec le continent; & dès que l'Escadre Suédoise remettroit en Mer, il étoit apparent que la Ville se trouveroit tout-à-fait investie. Elle sollicitoit vivement le Roi de Pologne, de vouloir bien la délivrer de cette espece de blocus. Ce Monarque avoit témoigné à son général, qu'il souhaiteroit qu'on fit quelque chose pour satisfaire ceux de Dantzig. Sur cela Koniecpolsky résolut de profiter de l'absence du Roi de Suéde, & malgré la rigueur de la saison, il rassembla un bon nombre de troupes au milieu de l'hiver, & marcha par sa gauche vers Pautzke, où Gustave-Adolphe avoit mis une Garnison de quatre cens hommes, sous le commandement de Nicolas Horn, brave Officier, qui se défendit très-bien; mais qui se voyant sur le point d'être emporté d'assaut, manquant d'ailleurs de vivres & de munitions, aima mieux capituler que de se faire inutilement massacrer par les Cosaques & les Heyduques lui & toute sa Garnison. Il ob-

tint une honorable capitulation, & sortit de la place le 2. d'Avril 1672. Il fut escorté jusqu'à Dirschau.

Pautzke est une petite Ville de la Pomerelle, à dix lieuës de Dantzig, qui donne son nom à un Golphe, qui a la figure d'un arc, dont la pointe de la presqu'île de Hela, & celle qui est à l'Orient de Dantzig, forment les deux extrémités. La situation de cette place la rendoit importante pour les Dantzikois, vu qu'elle leur coupoit toute communication par terre avec l'Allemagne, & gênoit fort leur commerce par Mer; car Pautzke a un port assez grand, pour contenir quelques Vaisseaux armés en guerre, qui se seroient mis en embuscade, pour enlever tous les Marchands, qui entroient dans le port de Dantzig, ou qui en sortoient. Koniecpolsky ne se contenta pas de l'avantage qu'il venoit de remporter par la prise de Pautzke. Il apprit qu'un corps de 8000 hommes nouvellement levés en Allemagne, s'avançoient vers la Prusse pour recruter l'Armée Suédoise, & qu'ils étoient déja arrivés près de Hammerstein, sous les ordres des Colonels Streif & Teufel, deux Officiers également braves & intelligens, dont l'un avoit commandé la Cavalerie

de la droite à la Bataille de Prague, & l'autre étoit particulièrement estimé du Roi.

Koniecpolsky résolu d'enlever un corps si considérable (1), fit garder avec soin tous les chemins, pour que l'ennemi ne sût rien de ses mouvemens, quoiqu'il fût éloigné de lui de plus de douze lieuës; & marchant nuit & jour, il l'atteignit au de-là des montagnes, qui forment comme une chaîne depuis Ochsenborg jusqu'à Bramberg, à l'entrée du désert de Waldou.

Soit que ces Soldats nouvellement levés & étrangers fussent peu affectionnés, soit que, frapés de voir l'ennemi si près, tandis qu'ils le croyoient encore bien loin, ils desesperassent de la victoire, il est certain qu'ils perdirent tout d'un coup courage au point de fuir, quoiqu'on fit pour les engager à tenir ferme. Les bois & les défilés les sauvèrent des coups de la Cavalerie Polonoise. Ils regagnèrent Hammerstein sans aucune perte.

Le Général Polonois les y suivit avec beaucoup de diligence, & les effraya tellement par sa célérité, qu'ils demandèrent sur le champ à capituler, mal-

(1) Il y a des Historiens qui ne le font monter qu'à 1500 hommes.

gré tous les reproches, & toutes les remontrances de leurs Chefs.

La capitulation fut conclue le 15. d'Avril. Elle étoit des plus honteuses (1), puisqu'ils consentirent à livrer leurs armes, & à demeurer prisonniers & à discrétion.

Koniecpolsky ne retint que Streif, Teufel, & les autres Officiers; il renvoya tous les Soldats en Allemagne, après leur avoir fait prêter serment, de ne pas servir cette année & la suivante contre le Roi de Pologne.

Gustave-Adolphe reçut la nouvelle de cet échec, sans témoigner aucun chagrin, n'étant pas sa coûtume de se livrer à des mouvemens de dépit pour des choses sans remede; il ne s'inquiètoit que des moyens de rétablir celles qui alloient mal. Les vents contraires, le retenoient en Suéde plus long-tems qu'il n'auroit voulu; mais enfin le vent changea, & le Roi mit à la voile avec un renfort considérable. Son arrivée en Prusse changea bientôt la fortune de la guerre.

(1) Voy. Lengnich, p. 199.

Fin du Premier Tome.

TABLE

TABLE DES MATIERES.

Le Chifre Romain indique le Tome & l'autre la page.

A.

C.

T.

FIN.

